Doc77

Réconfort et vieilles dentelles

Le jardin d'Aphrodite

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Creative Commons, Domaine Public CC0

Création : Le jardin d'Aphrodite
Distribution : https://www.le-jardin-aphrodite.fr

Doc77

Réconfort et vieilles dentelles

© Le jardin d'Aphrodite - Mai 2019

Sommaire

Marcia - I **3**

Marcia - II **23**

La voisine d'en face **45**

La location d'été - I **63**

La location d'été - II **81**

La cliente de la pharmacie - I **93**

La cliente de la pharmacie - II **109**

La pharmacienne **125**

Les escarpins rouges - I **143**

Les escarpins rouges - II **159**

La profiteuse - I **181**

La profiteuse - II **211**

La femme de l'aéroport **231**

Marcia - I

Je m'étais retrouvé veuf brutalement. Ma femme avait une santé fragile, mais tout de même, je ne m'étais hélas pas attendu à ça. Le pire est que nous venions d'emménager dans notre nouvelle maison, que nous venions juste d'acheter ; je me retrouvai d'un seul coup seul dans cette demeure où nous avions tout juste eu le temps de poser nos meubles, de défaire nos valises, de vider nos cartons et de ranger nos affaires.

Trois mois, c'était tellement court que les choses n'avaient pas encore pris leur tournure définitive. Je restais abasourdi, sans aucune envie d'aller plus loin dans l'installation que nous avions commencée petit à petit, laissant sur place les projets que nous avions élaborés chaque jour. Je n'avais plus aucune envie de bricoler, j'avais envie de ne rien faire. La vaisselle s'accumulait plusieurs jours dans l'évier, et souvent je dînais à l'extérieur, tristement, retardant le moment de rentrer pour retrouver ma maison vide, en tout cas sans elle.

L'été arrivait ; le jardin était ensoleillé, mais j'avais peu de courage. Je me forçais à entretenir les fleurs qu'elle avait plantées, mais je laissais en *standby* tout aménagement supplémentaire.

J'évitais de me laisser aller, voulant rester fidèle à la promesse que je lui avais toujours faite de continuer à vivre même sans joie et sans bonheur, hormis quelques samedis où je me faisais une soirée whisky et photos (je regardais nos photos et nos vidéos, triste à

en crever, me saoulant la gueule et pleurant, seul et tranquille car sans personne pour me voir).

Je faisais du sport, le plus souvent possible le soir, histoire de voir des gens et d'occuper mes soirées pour éviter de rester à me morfondre enterré vivant, comme un rat. Et puis les nuits, quand j'arrivais à dormir, il y avait les rêves, tellement douloureux quand on voit son aimée qui semble tellement vivante, tellement réelle, qui vous parle, avec la terrible déconvenue le matin au réveil.

Puis sont venus des rêves érotiques, parce qu'on en reste pas moins un homme, et la nature, le corps, la libido enfouie et muselée doivent s'exprimer. Quelquefois des rêves avec elle, douloureux souvenirs de son corps, de nos étreintes, puis de plus en plus – et heureusement – avec d'autres femmes, des inconnues parfois, au visage flou, puis plus rarement avec des femmes entrevues ou fréquentées.

Ça fait bizarre au début, mais au moment où l'on se réveille avec la gaule, on se dit qu'on est encore vivant !

La première fois, c'était la directrice d'une société qui était autrefois dans mon portefeuille clients, une blonde, la quarantaine. Je la trombinais assise sur le fauteuil de cuir de son bureau. Ce qui était bizarre, c'est qu'elle n'était du tout mon type de femme : moi qui aime les femmes pulpeuses, voire rondes et même très rondes, je limais cette femme toute chétive, limite anorexique, et j'y prenais du plaisir !

Elle n'avait même pas de seins, à peine deux bourgeons (on aurait dit la poitrine d'une préadolescente), des bras et des cuisses grêles, même si elle ne manquait pas d'élégance. C'est vrai que son faible poids – elle ne devait pas peser plus de 45 kilos d'après mon souvenir – faisait que je la maniais en la portant, la montant et la descendant sur ma queue comme une poupée de chiffon, et j'aurais presque pu sentir ma pine à travers la paroi de son vagin en lui palpant le pubis.

Je la tringlais, l'enfilais, la pilonnais, l'empalais en cadence sur mon membre dressé et elle se faisait secouer en criant comme une folle. Mes couilles claquaient sur ses petites fesses maigrichonnes, mes mains emprisonnant sa taille à peine plus large qu'un tronc de bouleau, et elle dégoulinait comme une salope, m'inondant les cuisses de sa mouille. Une vraie chienne ! Je la secouais de haut en bas, de bas en haut, et je voyais ses cheveux blonds coupés au carré s'agiter dans tous les sens.

Au réveil, j'avais la queue raide et dure comme du bois, et je dus me branler comme un malade, envoyant un jet de sperme à un mètre.

L'avantage d'être seul, c'est qu'on peut faire ce qu'on veut.

Après ce genre de rêve, j'avais toute la journée des images salaces en tête et j'étais un peu moins triste, me sentant légèrement ragaillardi.

⋆

C'est drôle, la réaction des gens quand vous vous retrouvez veuf. Il y en a qui semblent vouloir vous ménager, prenant un air de pitié et de commisération. D'autres qui s'en foutent. D'autres encore qui vous évitent comme si le malheur était contagieux, ou comme s'ils avaient peur d'être confrontés à la douleur et au chagrin d'autrui parce qu'ils ne savent ni quoi dire, ni comment se comporter avec vous. Et je ne parle pas des amis.

Et puis souvent on est surpris. La compassion et la main tendue, la sympathie viennent de gens que vous connaissez à peine, que vous n'avez quasiment pas côtoyés. C'est ainsi qu'un jour, en fin d'après-midi où j'étais rentré tôt du boulot, on sonna. Je fus surpris de découvrir devant mon portillon Marcia, l'agent immobilier qui nous avait trouvé cette maison. J'allai lui ouvrir, l'air un peu ahuri (comme j'avais tendance à être depuis ces quelques mois) et l'accueillis néanmoins avec le sourire.

— Bonjour, Marcia.

— Bonjour. Vous vous souvenez de moi ?

— Bien sûr, Marcia. Comment pourrais-je vous avoir oubliée ?

— J'ai appris pour votre femme. Je suis désolée. Je voulais vous présenter mes condoléances, même si ça fait tard mais on me l'a appris il y a très peu de temps...

— Je vous en prie. Enfin, je vous remercie ; vous ne pouviez pas savoir. Mais c'est très gentil de votre part...

— Comme je passe tous les soirs tout près de chez vous pour rentrer du bureau, j'ai voulu venir vous voir pour savoir comment vous alliez.

— C'est vraiment très gentil. Ça me touche beaucoup. Mais je vous en prie, ne restez pas à la porte, entrez.

Je me rappelais en effet qu'elle habitait la commune juste à côté puisqu'elle nous l'avait dit (elle avait même essayé de nous vendre une maison dans son coin mais nous n'aimions pas l'endroit parce que trop isolé).

Nous nous installâmes dans la cuisine ; je lui proposai un café qu'elle accepta. Elle me fit remarquer les changements que nous avions eu le temps de faire dans la décoration. Cela lui plaisait beaucoup. Je lui dis que c'étaient surtout des idées de ma femme. Elle me dit qu'elle avait beaucoup de goût. Je lui répondis que oui, en effet, et que je me doutais que ça lui plairait puisque, vu son bureau à l'agence qu'elle avait décoré elle-même, elle aussi montrait un goût certain. D'ailleurs ma femme, à l'époque, le lui avait fait remarquer. Oui, elle s'en souvenait.

Elle eut des mots très gentils, très justes. Me disant que c'était une femme bien, agréable, et que comme tout être elle était irremplaçable, qu'elle devait manquer à beaucoup de monde, à moi en premier bien entendu, mais aux autres aussi. Elle dit qu'on n'a pas besoin de connaître beaucoup certains êtres pour savoir qu'elles sont des personnes de qualité. Elle se souvenait qu'elle partageait avec elle des origines communes, mais ce n'était pas que pour ça.

— Non, bien sûr, lui dis-je, moi non plus je ne vous connais pas beaucoup mais je sais que vous êtes quelqu'un de bien.

Elle protesta un peu.

— Vous avez du cœur, et j'apprécie cette qualité chez les gens. Je sais que vous avez du cœur sinon vous n'auriez pas fait ce geste de venir me voir pour prendre de mes nouvelles alors que rien ne vous y obligeait.

Elle sourit tristement, me fixa de ses yeux bleus perçants et posa sa main sur mon bras.

— Mon pauvre, ça doit être tellement dur pour vous...

Elle se souvenait combien nous avions l'air uni, mon épouse et moi. Elle aussi était mariée depuis près de 20 ans, et quand elle voyait un couple elle savait reconnaître l'amour qui existe entre ses membres. Elle n'avait pas que de l'expérience dans le domaine de l'immobilier.

Je souris. Je l'imaginai à ce moment-là en conseillère matrimoniale ; ça lui serait bien allé. Elle était élégante, toujours vêtue d'une façon correcte et en accord avec son âge (elle devait avoir entre 55 et 60 ans, bien que son visage commençât à être un peu buriné comme celui des femmes qui se sont trop exposées au soleil, ce qui peut les faire paraître un peu plus âgées), et son air toujours très calme avait quelque chose d'apaisant et assez gracieux.

Ne répondant pas à ce qui pouvait passer pour une question, je posai mon autre main sur son avant-bras et lui dis :

— Qu'est-ce que vous voulez, c'est le sort de tous les couples, tôt ou tard. Ça arrive souvent tard, mais parfois c'est beaucoup trop tôt, ce qui nous enlève l'autre dans la force de l'âge. En tout cas je suis vraiment très touché que vous soyez passée.

Je ne savais pas quoi ajouter, mais l'émotion montait en moi, ce qui se faisait entendre dans ma voix un peu tremblante, et mes yeux s'humidifiaient. Ce n'était pas feint. Son geste et son intention faisaient mouche, surtout en comparaison avec tant d'indifférence de la part de gens que j'avais cru proches de moi avant cette

épreuve, dont je n'avais rien attendu mais dont j'avais constaté en tout cas l'absence.

Elle resta une petite demi-heure avec moi et nous parlâmes de choses et d'autres, de la maison, de ses affaires. Sa présence me faisait chaud au cœur. Je ressentais de la tendresse pour cette petite femme qui se montrait chaleureuse et empathique alors que je la connaissais si peu. J'avais presque envie de l'embrasser.

Elle finit par prendre congé ; je la raccompagnai à la porte. Je lui serrai la main, la remerciant encore du fond du cœur de s'être préoccupée de moi, lui faisant bien comprendre que bien qu'elle était pour moi une presque inconnue, sa présence m'avait fait du bien.

— Je vous en prie, dit-elle. Je repasserai vous voir ; je finis souvent tard... Enfin, si ça ne vous dérange pas.

— Vous ne me dérangerez absolument pas ; ce sera avec plaisir, comme aujourd'hui. Merci encore.

Bien entendu, je ne crus pas une seconde qu'elle reviendrait me voir. Elle avait eu un geste d'humanité envers moi, sans doute émue par mon malheur, tellement banal, hélas. Mais comme tout le monde, une fois prise par son quotidien, son travail, ses préoccupations journalières, elle me mettrait dans un coin de sa mémoire avec le sentiment d'avoir fait aujourd'hui ce qu'elle devait faire, se disant que je survivais, me sachant par ailleurs à l'abri du besoin et des problèmes matériels, et que je souffrais seulement de mon deuil et de ma solitude, tout comme des milliers d'autres gens.

Marcia était une bonne commerciale, avec une dose d'empathie et de souci de l'autre allant au-delà de ce qu'on demande professionnellement aux commerciaux. Mais une fois la vente conclue elle passait aux clients suivants, et je me disais que si je ne m'étais pas retrouvé veuf peu après cette vente et si elle ne l'avait pas appris fortuitement, je ne l'aurais sans doute jamais revue, sauf peut-être par hasard, la croisant dans la rue de son agence ou dans un magasin, bonjour-bonsoir.

Elle avait eu le courage de venir me voir, affrontant ma tristesse, m'offrant un peu de son temps pour me soutenir et me délivrer des paroles de réconfort, ce qui me semblait déjà beaucoup. Je ne lui demandais rien de plus, je n'attendais pas d'elle qu'elle revienne comme elle l'avait promis. Si elle ne revenait pas – ce dont j'étais persuadé – je n'aurais vraiment aucune raison de lui en vouloir. Elle n'était ni une proche ni une amie.

⋆

Deux-trois mois s'écoulèrent, un peu mornes. J'essayais d'avancer, de continuer à m'installer, à aménager ma maison à mon goût et à ma convenance. Je commençais à imaginer de vagues projets. Il allait falloir penser à ce que j'allais faire durant mes congés d'hiver qui allaient arriver dans 6 ou 7 mois ; partir, certainement (pas question de rester seul ici une semaine durant).

Un soir de semaine, vers 18 h 30, j'étais à la maison et n'attendais personne quand on sonna.

Surprise : c'était Marcia à la porte. J'allai lui ouvrir avec un grand sourire qu'elle me rendit très gentiment. Cette fois je la fis entrer sans lui poser la question du pourquoi de sa visite. Nous nous assîmes dans la cuisine et je lui proposai un apéro.

Elle me demanda comment j'allais. J'avais l'air moins triste, c'est sûr. Pas enjoué, évidemment. On ne peut pas dire que je pétais la forme, mais je faisais bonne figure. Elle me félicita pour mon courage.

Je lui parlai des transformations que j'avais en projet. Je lui demandai comment allait son boulot. Difficilement, à cause du contexte économique : il y avait des acheteurs mais les banques prêtaient peu, les crédits étaient difficiles à obtenir. Malgré tout elle arrivait à garder une bonne qualité de vie, tâchant de ne pas rentrer trop tard chez elle, comme ce soir (ce qui lui avait permis de venir passer un peu de temps avec moi – j'étais flatté). Elle essayait de se ménager, n'étant pas prête à se défoncer pour le boulot (pour

obtenir quels résultats ?) et préférait établir de bonnes relations, des rapports cordiaux – presque amicaux – avec ses clients : les gens aiment ça, et ça marche aussi bien.

Je ris. En effet, j'en étais témoin et j'appréciais. Je n'osai pas blaguer et lui parler de service après-vente, ce qui aurait été déplacé car elle ne gagnait rien en venant me voir (en plus, elle n'était qu'employée de cette agence) ; elle le faisait simplement par sympathie, et c'était très agréable.

Marcia n'était pas dénuée de charme avec son port de tête droit qui lui donnait un air un peu fier (ce n'était qu'une apparence), ses yeux bleus perçants, sa coiffure brune, souple et impeccable dénuée de tout cheveu blanc ; sa courtoisie et ses manières semblaient presque d'une autre époque. Elle parlait toujours d'un ton égal, calme, avec douceur et franchise ; elle respirait la sincérité. Elle portait toujours des chemisiers simples mais habillés et des pantalons de ville, souvent des bottes, comme aujourd'hui. La classe, le bon goût, sans faire trop chic.

On pouvait dire qu'elle s'était choisi une tenue vestimentaire sobre, sérieuse, mais qui mettait le client à l'aise. Je pense aussi qu'elle avait compris que dans ce métier il ne faut pas faire trop friqué, ce qui pourrait effrayer les chalands en les laissant penser que l'agence se sucre bien avec la commission.

Mais en tant que femme – si on faisait abstraction de la professionnelle –, c'était un style qui me plaisait, pas trop féminin (pas pute, comme certaines de sa profession que j'avais connues, avec un décolleté outrageant, les nichons par-dessus bord et la jupe ras-le-bonbon, exhibant des cuisses dorées au soleil des tropiques ou des cabines d'UV, et elles n'étaient pas spécialement parmi les plus jeunes femmes, ce n'était pas une question d'âge), pas trop austère ni coincé, mais assez femme pour que l'homme ait envie de la regarder comme une femme, mûre certes, mais une femme encore.

Dans la conversation, quand le silence commençait à s'installer, je la remerciais encore chaleureusement de l'égard qu'elle avait pour moi, lui exprimais encore combien j'étais touché par sa sollicitude envers moi, du souci qu'elle avait de s'enquérir de comment je me remettais de la perte de ma femme. Je lui dis qu'elle était une femme de cœur, que c'était tellement rare, et que j'appréciais beaucoup les gens comme elle.

Elle sourit légèrement en me disant avec modestie qu'elle ne méritait pas tant de remerciements, qu'elle n'agissait pas ainsi avec tous ses anciens clients, que si elle le faisait avec moi c'était parce qu'elle avait été touchée par cet évènement tragique et parce que je lui étais sympathique, et même attachant. Elle répéta le mot « attachant » avec sérieux, me fixant de ses beaux yeux avec gravité, comme pour donner toute l'importance à son sentiment.

J'étais tout chose. Je ne savais plus que dire. Je balbutiai quelques mots, cherchant à retrouver une contenance. Elle m'avait remué profondément. C'était un mélange d'émotion, de sensation d'affection envers elle et de gratitude, mais aussi une sensation trouble qui remontait de mon ventre. C'était la première femme depuis longtemps qui m'exprimait de la tendresse en toute simplicité et toute sincérité.

Je ne sais pas si elle se rendait compte du trouble qu'elle avait fait naître en moi. Je n'étais qu'un homme ; elle, elle était une femme d'un certain âge (avec un mari plus âgé encore, elle me l'avait dit) qui n'avait peut-être plus de libido, comme c'est parfois le cas à cet âge (même si je pouvais me tromper). Mais moi, à cinquante ans, le manque de la présence et du contact d'une femme, d'un corps féminin, me taraudait déjà depuis de longs mois ! Je débitai quelques banalités sur le temps, le jardin et ce qu'il y aurait à y faire dans les prochains jours.

Elle finit par se lever pour prendre congé. Je devais avoir les yeux brillants d'émotion. À ce moment-là je lui dis « Encore merci, Marcia. » Je ne sais pas si elle avait écarté les bras ou si je crus le

voir, en tout cas, croyant percevoir ce signal, tout naturellement je tendis les bras vers elle et elle me prit dans ses bras, me serrant contre son corps.

Je lui exprimai ma gratitude ainsi, sans réfléchir, instinctivement et naturellement, et j'enfouis ma tête dans son cou. Mes mains descendirent toutes seules de son dos à sa taille menue que j'enlaçai avec un plaisir incommensurable. Je respirai profondément le parfum de son cou, où se mêlaient à son eau de toilette légère le parfum de sa peau chaude, de sa peau de femme, cette odeur, bien qu'unique, que j'accueillis avec un infini bonheur, comme si elle m'était familière, comme si j'en avais été sevré depuis très longtemps.

La réaction de mon corps fut immédiate et tellement prévisible, faisant suite à cette émotion qui m'étreignait depuis dix minutes et en avait été le déclencheur : j'eus une brutale et intense érection. C'était violent et irrépressible ! Ma queue dure et tendue au maximum était plaquée contre son ventre, et le pire, c'est que je n'en étais même pas gêné : elle n'était pas une personne de ma famille et je n'avais pas honte de ce qui aurait pu paraître comme indécent.

Elle ne pouvait pas ne pas l'avoir sentie, serrés comme nous étions l'un contre l'autre, dans une étreinte que je trouvai sensuelle étant donné mon état et tout ce qui tournait dans ma tête, mais elle ne chercha pas à échapper à ce qui aurait dû être une situation gênante ; elle ne se raidit pas, ne chercha même pas à reculer discrètement pour ne plus ressentir ma gaule contre elle, ne chercha pas à se débarrasser de moi par quelques paroles d'adieu pour me fuir au plus vite. Alors, encouragé par le fait qu'elle prolongeait cette étreinte, je caressai de mes deux mains sa taille, le bas de son dos, très tendrement, et continuant à la humer je lui murmurai dans son cou tanné :

— Vous sentez bon, Marcia. Vous sentez si bon...

Elle ne répondit pas, mais ses mains qui étaient jusque là sur mes épaules et qui étaient restées immobiles me caressèrent le cou, puis la nuque, le bas de la tête, avec douceur, très tendrement, un peu comme une mère caresserait son enfant qu'elle tient serré dans ses bras. Mais je n'avais pas l'âge d'être son fils.

Encouragé par son attitude, j'enfouis ma tête dans sa chevelure brune et fournie, la respirant profondément à son tour, lui murmurant « Vos cheveux sentent bon... », m'attendant toujours à ce qu'elle ouvre ses bras et s'éloigne ; mais elle ne le fit pas et restait là, se laissant caresser. Stimulé, je posai ma bouche entrouverte derrière son oreille et la fis glisser dans son cou, dans un baiser sensuel et avide qui ne laissait plus aucune place à l'équivoque.

Je la sentis frissonner un peu, tressaillir sur ses jambes, creuser ses reins comme si elle ployait, conquise. Ma bouche continua sa course dans son cou sur chaque parcelle de surface laissée libre, puis je la retirai pour venir prendre sa bouche qu'elle ne me refusa pas. Elle l'ouvrit et accueillit ma langue, une langue goulue, affamée, qui explora toute sa cavité buccale, ses lèvres, et suça sa langue profondément.

Mes mains désormais se promenaient sur ses flancs sans vergogne, glissant même vers ses hanches. J'étais rempli d'un désir insatiable d'elle, de son corps de femme, empli d'une envie d'elle irrépressible, et je me pressais fortement contre elle, assouvissant en même temps le besoin impérieux de mon sexe en rut de se frotter contre un corps chaud et féminin, lui faisant sentir quel effet il me faisait, mais également les promesses de ma virilité inassouvie.

Sans me lâcher elle recula jusqu'au réfrigérateur contre lequel je la plaquai. J'embrassais son cou et elle se pâmait, la tête en arrière, murmurant des mots d'encouragement à peine audibles, ses mains s'activant sur mes épaules, dans mes cheveux. Tout son corps transpirait le désir, et c'est désormais elle qui frottait à qui mieux mieux son ventre contre la colonne dure qui restait emprisonnée dans mon slip.

Mes mains palpèrent ses seins qu'elles trouvèrent petits et souples à travers le chemisier. Ma main droite descendit directement entre ses cuisses où elle saisit son sexe que je sentis renflé à travers le pantalon. N'en pouvant plus et tout en la bécotant furieusement, je dégrafai avec hâte sa ceinture, déboutonnai son pantalon gris et le fis tomber à ses pieds. Elle ne protesta pas et me facilita la tâche tout en me rendant mes baisers avec frénésie. Le moment était torride, et j'avais l'impression d'être dans la scène culte du *Facteur sonne toujours deux fois*. Me laissant tomber à genoux, je fis passer ses pieds chaussés de bottines hors des jambes du pantalon pour l'en libérer, puis, n'y tenant plus, je saisis la petite culotte, la descendis et l'ôtai complètement.

Je me retrouvai en face d'une jolie chatte renflée et garnie d'une toison brune très rase. Posant mes mains à l'intérieur des cuisses, je les lui fis écarter avec douceur et je vis les lèvres s'entrebâiller. Elle accueillit la pointe de ma langue avec un profond soupir tandis que je m'efforçais habilement d'entrouvrir la petite tirelire aux rebords bien ourlés ; je me délectai de son goût musqué de femme tandis que mes mains remontèrent le long de ses hanches douces et saisirent ses fesses pleines. Je fus surpris mais ravi de constater que Marcia était une fausse maigre. Si elle était petite et semblait menue, sa maturité lui avait donné des formes féminines que ses pantalons de ville assez stricts dissimulaient.

Je pelotais ses fesses à pleines mains, les palpant, les massant énergiquement tandis que ma langue montait et descendait sur son coquillage salé ; elle finit par en trouver l'entrée et s'y enfonça, faisant geindre Marcia sans retenue, bouche ouverte. Ma cuisine n'avait pas eu l'habitude de retentir ainsi de cris de plaisir d'une femme ! Mon majeur s'était aventuré dans son sillon fessier et avait également trouvé sa récompense sous forme d'un petit cratère tout lisse qu'il caressa lentement et agaça doucement.

J'avais maintenant ma bouche collée toute entière sur sa chatte, et je la ventousais tandis que ma menteuse allait et venait dans

les profondeurs de sa grotte, cherchant à aller toujours plus loin. Mes doigts étaient allés chercher un peu de sève qui débordait de la vulve et en avaient humecté la petite rosette, si bien que mon majeur avait trouvé le moyen de pénétrer lentement mais sûrement l'orifice étroit qui se livrait peu à peu.

Au fur et à mesure que Marcia, qui avait ses mains sur ma tête autant pour la maintenir en place (bien que je n'eusse aucunement l'intention de m'échapper) que pour me caresser les cheveux, fléchissait sur ses jambes presque tremblantes, mon majeur progressait régulièrement en elle, conquérant le petit canal de son cul, étroit et brûlant. Elle réagissait à cette double invasion en poussant des râles de plus en plus hauts, trahissant une excitation intense ; son corps réagissait lui aussi, et elle ondulait des reins, se pâmait, et je sentais sur ma langue et mon majeur les spasmes de sa chair qui révélaient des ondes orgasmiques.

Je finis par abandonner sa chatte onctueuse à regret et je me relevai, mais en ayant toujours mon doigt bien enfoncé dans son cul. Je repris sa bouche et elle m'embrassa profondément et passionnément, avec une fougue que je pris pour de la gratitude.

Pendant ce temps-là, mon majeur ne restait pas inactif, et restant bien enfoncé entre ses fesses il continuait à la fouiller, à lui baiser le cul, ce qui m'excitait comme un malade et était loin de lui déplaire. Ce doigt bien enfoncé en elle, au plus profond d'elle et dans son orifice le plus intime, le plus secret, le plus tabou, était la manifestation évidente du fait qu'elle m'appartenait toute entière, qu'elle s'était offerte, qu'elle s'était livrée et que j'allais la prendre comme une chienne. J'allais lui faire tout ce que j'avais envie de lui faire, j'allais faire tout ce que je voulais d'elle : elle m'était soumise, je la possédais. Tel était en tout cas ce qui se passait dans ma tête à ce moment-là, au niveau le plus haut de mon excitation, dont la preuve physique bien tangible se trouvait comprimée dans mon slip tant je bandais comme jamais.

Elle n'avait rien contre cette possession, manifestement. Elle me prouva d'ailleurs qu'elle était, elle aussi, bien excitée en dégrafant fébrilement ma ceinture, puis en me débraguettant ; elle sortit ma queue qui était tendue et raide comme la justice et la prit dans sa main. Elle la pressa comme pour en apprécier la dureté, la caressa un peu, la branla de haut en bas sans cesser de me galocher. Pendant ce temps, de ma seule main gauche (la main droite s'agitait toujours entre ses fesses) j'entrepris tant bien que mal de lui défaire un à un les boutons de son chemisier.

Lorsqu'elle se laissa glisser à genoux, je dus retirer à regret mon majeur de son anus, mais ce fut pour une bonne cause : elle emboucha le gland rond et gonflé de mon sexe, le suça goulûment comme une friandise. Sa bouche était soyeuse et douce, c'était divin ! Elle commença à l'aspirer plus avant entre ses lèvres pulpeuses puis entama de lents va-et-vient tandis que je faisais passer son chemisier déboutonné par-dessus ses épaules puis m'attelais à dégrafer son soutien-gorge.

Elle m'apparut dans toute sa nudité, ses seins en poire majestueusement posés sur sa poitrine, ses fesses rebondies bien cambrées : elle était terriblement bandante ainsi, à genoux dans ma cuisine, vêtue uniquement de ses bottines, en train de s'appliquer à me sucer en une pipe magistrale, avec ses lunettes sages et sa belle chevelure brune toujours bien coiffée.

Je sentais le plaisir m'envahir, j'étais aux anges ; je n'avais jamais connu d'aussi bonne suceuse, et de voir cette belle agent immobilier d'un âge avancé, d'ordinaire si sérieuse, si professionnelle, en train de pomper son ancien client dans la maison qu'elle lui avait fait obtenir, me rendait dingue d'excitation ! D'autant que je n'avais pas fait l'amour depuis de longs mois et que si les quelques branlettes que je m'octroyais relâchaient régulièrement le trop-plein de tension sexuelle accumulée, rien ne valait les caresses et le corps voluptueux d'une femme, nom de Dieu !

Elle me suçait avec ardeur et dévouement tandis que mes mains lui témoignaient ma gratitude en caressant tantôt sa chevelure souple, tantôt ses seins provocants, malmenant leurs pointes jusqu'à ce qu'elles durcissent, les faisant rouler, les agaçant, les étirant, testant leur élasticité, mettant à mal leur sensibilité, mais sans arriver à lui arracher un cri ou un gémissement : Marcia était manifestement une coriace, une endurante !

Quand je n'en pus plus, je la saisis sous les bras et la fis se relever, l'amenai à ma hauteur et lui repris fougueusement la bouche tout en lui pelotant les fesses ; puis sans lâcher sa langue, je lui collai mes doigts dans sa fourche bien luisante et la branlai du bourgeon jusqu'à l'orifice vulvaire où je fis pénétrer trois doigts, la fouillant convulsivement, entrant bien à fond, lui arrachant des cris étouffés, ma bouche étant toujours refermée sur la sienne, sa langue emprisonnée et sucée avec avidité par mes soins.

Je la pris par la taille et la guidai jusqu'à la table de la cuisine, la faisant ployer sur celle-ci ; elle comprit bien ce que je voulais d'elle et se cambra, appuya ses avant-bras sur le plan en bois et écarta les cuisses.

A ce moment-là, elle tourna la tête et me dit d'une voix rauque et sourde :

— Viens. Prends-moi !

Je n'allais évidemment pas me faire prier ; elle n'allait pas avoir besoin de me le demander deux fois ! Je pris une capote dans le tiroir, la déballai en un temps record, coiffai ma pine toute dure et déroulai le latex dessus.

Son petit cul légèrement fripé était là qui m'attendait, me narguait.

Je posai mes mains de chaque côté de sa taille et la serrai fort, histoire de lui montrer qu'elle m'appartenait en ce moment, et que j'allais la saillir en levrette, comme elle en avait envie.

Ses jolis seins mûrs pointaient vers le bas, tout fuselés, et je bandai de plus belle. Sa chevelure tombait sur sa nuque, et j'avais une envie furieuse de voir tout ça s'agiter sous mes coups de pine !

Mes mains se posèrent sur son bassin, descendirent sur ses fesses qu'elles empaumèrent pour bien s'imprégner de leur agréable volume, les palpèrent avec de légères pressions pour en apprécier la fermeté, sentir le muscle sous le galbe, puis je leur décochai à deux mains des claques sonores et bien sèches qui la firent crier et tressaillir. Pour ponctuer ma courte fessée et adoucir l'effet de la cuisante surprise – et aussi expliquer mon geste auquel elle ne s'attendait pas – je lui lançai :

— J'aime ton cul ! Tu as un beau cul, il me fait de l'effet ! Je vais te baiser, je vais te prendre comme une chienne !

— Oh oui, viens... répondit-elle d'une voix de gorge.

Je lui écartai un peu plus et sans douceur les cuisses, me plaçai juste derrière elle et présentai ma pine à l'entrée de sa belle chatte dont les lèvres ouvertes et baveuses étaient plus qu'une invite. Lentement je l'enfilai et glissai en elle jusqu'à aller buter bien au fond de son vagin. Elle poussa un « Aah... » de plaisir et de pleine satisfaction, m'accueillant comme la pluie après des mois de sécheresse. Son fourreau était étroit, souple et chaud.

Je refermai mes mains sur sa taille, juste au-dessus de ses hanches bien saillantes, la maintins fermement ainsi et commençai à lui donner des coups de boutoir, de plus en plus rapides et de plus en plus fort. Chaque coup de bélier était accueilli par un cri de folle tandis que des mouvements de révulsion de sa nuque agitaient sa belle chevelure. Ses tétons se balançaient comme deux petits battants de cloche, et les plis un peu gras de sa peau (apanage des années) prenaient des ondes de choc.

Je dus ralentir un peu et marquer une pause pour ne pas jouir de suite.

Je ressortis ma pine, la fis coulisser entre ses fesses, histoire de caresser un peu sa rosette brune, de baiser aussi ses petites

fesses, lui laissant planer le doute (qu'elle se demande un peu si je n'allais pas l'enculer dans la foulée). Si l'idée de la sodomie m'excite toujours, c'est parfois un peu compliqué ; et puis je dois reconnaître que je prends plus de plaisir dans la chatte d'une femme que dans son cul. Mais cette possession, il faut bien avouer, est quand même une preuve de totale soumission, et cette offrande qu'il ne faut jamais imposer est quand même le plus beau cadeau qu'une femme puisse faire à son amant.

Aussi, bien qu'elle ne s'insurgeât pas contre cette manière annonciatrice d'une enculade imminente, je ne poursuivis pas dans cette voie et réintroduisis ma queue dans sa chatte et me remis à la besogner en cadence, non sans l'avoir attrapée à pleines mains par les seins et la tirant par là en arrière à chaque fois, l'empalant violemment sur ma queue. Ses cris montèrent de plus en plus fort et elle se mit à jouir bruyamment, comme une folle, tandis que je lui mordais l'épaule et le cou en pressant avec force ses mamelons turgescents.

L'air de la pièce était électrique, plein d'une tension sexuelle qu'on aurait pu toucher tant elle était aiguë, proche d'une explosion à laquelle on s'attendait à la moindre étincelle d'excitation supplémentaire. J'avais envie de lui faire mal, de la griffer, de la gifler, de l'assouvir, de la traiter comme ma petite pute, mon esclave sexuelle, mon objet, et pourtant j'étais en même temps transporté de reconnaissance envers elle qui m'avait livré son corps, qui se donnait à moi sans condition. Il semblait en tout cas qu'elle appréciait – dans ce moment torride, ce moment où l'excitation, où l'incendie de nos deux corps avait atteint son paroxysme – un peu de brutalité mâle, des gestes de domination sexuelle et machiste.

Encore une fois, pour ne pas jouir de suite, je me retirai de sa chatte, attrapai Marcia par les cheveux, l'obligeant à se relever de la table puis lui prenant la nuque tandis que je restais debout, et j'amenai sa bouche à ma queue pour la lui enfoncer, l'obligeant à me sucer en restant courbée en avant.

Elle se plia de bonne grâce à mon caprice et me suça avec zèle et avidité un bon moment.

Puis je lui ré-empoignai à nouveau sa belle chevelure, la redressant un peu plus, et prenant ma pine dans l'autre main je me mis à lui fouetter le bout de chaque sein avec le gland, visant bien la pointe, titillant le mamelon, étalant sa propre cyprine luisante sur le téton.

Ce jeu semblait l'amuser et continuait à l'exciter. Puis j'attrapai de nouveau sa tête et lui soufflai :

— Je vais te baiser la bouche.

Je n'attendis ni sa réponse ni son consentement et j'enfonçai à nouveau ma queue raide entre ses lèvres pulpeuses, et tout en agitant sa tête pour des va-et-vient vigoureux coordonnées avec mes coups de reins impétueux, je fis pendant une demi-minute ce que j'avais promis.

Quand je redressai son visage, elle était en sueur, un peu échevelée, et me souriait d'un air entendu. Je la relevai complètement, la fis tourner et me collai contre elle ; une main enserra sa taille, se plaqua sur sa chatte, mes doigts dans sa fente, l'autre main lui pelotant les seins l'un après l'autre avec véhémence.

J'avais ma queue raide entre ses fesses, tout en haut de son sillon (Marcia est petite). Ma bouche lui suçota le cou et je lui dis vicieusement, vachard et vicelard :

— Maintenant je vais te baiser comme un malade, Marcia. Je vais te baiser comme on ne t'a jamais baisée. Je vais t'enfiler, te pistonner, te bourrer, te défoncer... Tu vas être baisée comme une salope !

— Chiche, murmura-t-elle, vas-y !

Mes mains d'abord sur ses épaules, je reculai un peu, m'écartai d'elle puis me mis à la fesser vigoureusement mais pas trop fort ; elle cria et se tortilla, essayant d'échapper aux claques sonores. Puis je lui fis faire demi-tour, posai mes mains sur sa taille et je lui

happai le bout des seins que j'aspirai, suçotai goulûment, mordillai, étirai, tétai avec des bruits humides.

Je l'assis sur ma table de cuisine (elle avait déjà mis ses mains sur mes épaules) et la renversai lentement ; je tirai un peu son bassin pour que son cul et sa chatte soient bien dans le vide et m'enfonçai d'un seul coup dans son orifice vulvaire encore bien ouvert. Elle m'accueillit avec un soupir de contentement et installa ses jambes de chaque côté de moi, enserrant ma taille de façon possessive. Je commençai à aller et venir lentement, en de longs mouvements souples et profonds jusqu'en butée. Je la regardais droit dans les yeux, ses beaux yeux clairs, et elle me regardait intensément en souriant légèrement. Je la baisais avec amour, avec un plaisir inégalé ; je prenais mon pied.

Je lui dis :

— Tu es bonne, vraiment très bonne. J'adore te baiser, Marcia. Je prends mon pied comme jamais.

Elle me sourit et dit de sa voix un peu nasillarde :

— C'est bon pour moi aussi. Tu me baises bien. Tu me donnes beaucoup de plaisir. J'adore comme tu me baises.

Je caressais ses fesses, son anus. J'avais envie de lui fourrer un doigt, de forcer son petit anneau souple, mais j'y insérai à peine le bout de ma phalange, juste pour la narguer, la provoquer. Elle ferma à demi les yeux et soupira. Je relevai ses belles cuisses pour les mettre à la verticale, posant ses bottines de chaque côté de ma tête, et me mis à la besogner de plus en plus vite, de plus en plus fort, tout en la fixant intensément, guettant ses réactions.

Sa bouche s'entrouvrit ; je pouvais lire le trouble dans ses yeux qui se fermaient à demi, son regard qui s'égarait dans le vague : elle partait. Je lui donnai des coups de boutoir de plus en plus forts, lui arrachant des cris qui devinrent de plus en plus intenses, des cris de plaisir qu'elle lâchait désormais sans aucune retenue.

Elle se faisait baiser sur ma table de cuisine ! Ce spectacle m'excitait en diable... Cette femme qui paraissait si sage quand

on allait la voir dans son agence, elle au maintien si sérieux, si élégante, si posée, elle était en train de prendre son pied comme une salope et, putain, qu'est-ce qu'elle me faisait comme effet !

Je ne pus me retenir plus longtemps. Tout en lui pressant les seins, au milieu de ses cris de jouissance aigus qui emplissaient la pièce, je rugis comme un dément et envoyai toute la purée en elle en lui mordant la cuisse. Nous restâmes quelques secondes figés dans la même position, comme anéantis, moi en elle, ses jambes en l'air, tandis qu'elle reprenait avec peine son souffle.

Ce fut elle qui prononça la première parole :

— Eh bien, si je m'attendais à ça... On peut dire que c'était une super partie de jambes en l'air. Et quel baiseur !

— Merci, répondis-je un peu gêné. Faut dire que vous me faites beaucoup d'effet...

— J'ai vu ça !

Nous passâmes à la douche. Je lui proposai de la savonner mais elle déclina l'invitation. Un reste de pudeur, sans doute. Puis elle se hâta un peu, rappelant que son mari l'attendait pour dîner. Elle avait l'habitude de rentrer tard du travail, mais quand même...

Nous parlâmes peu. Je la raccompagnai jusqu'à la porte. Au moment de la quitter, j'avais encore envie de la remercier, mais j'avais le sentiment que ça aurait paru un peu déplacé : elle avait pris son pied ; elle ne m'avait pas fait don de son corps par abnégation. Elle en avait eu envie et n'avait pas été déçue.

Je lui dis juste :

— Ma porte vous est, et vous restera, toujours ouverte, Marcia.

— La mienne aussi, répondit-elle avec un clin d'œil coquin et du tac-au-tac.

— Ohhh... cochonne ! rigolai-je en la laissant partir avec une caresse dans les cheveux.

Marcia - II

Honnêtement, je ne savais pas si elle reviendrait me voir. Si elle ne revenait pas, tant pis, j'en prendrais mon parti. J'avais le sentiment qu'elle m'avait remis sur les rails, m'avait déculpabilisé, achevé de m'ôter mes derniers scrupules.

Dans les mois qui suivirent, j'eus en effet plusieurs aventures assez décomplexées. Pour certaines, ce ne fut pas vraiment une réussite.

Avec une femme, le week-end passé ensemble avait été des plus agréables, mais au lit je m'étais ennuyé ferme tant elle était coincée. Et à notre deuxième rencontre j'avais eu une « panne », mon corps me signifiant que je n'avais pas vraiment envie de renouveler l'expérience parce que le sexe avec elle avait été trop frustrant. Le corps parle parfois ainsi, à notre place, ce qui, je dois dire, dans certains cas nous arrange.

En effet, elle ne reprit pas contact après ce fiasco, et franchement je ne cherchai pas non plus à la rappeler.

Avec une autre, nos ébats avaient été assez satisfaisants, quoique pas super torrides ; par contre, je m'aperçus vite qu'elle était chiante comme la mort et que nous n'avions aucun centre d'intérêt commun, aucune possibilité d'avoir une conversation intéressante et encore moins épanouissante ; quelque chose me gênait dans ce début de relation qui n'eut donc aucune suite.

Il y en eut d'autres trop occupées et de qui, après un premier rendez-vous, j'attendis en vain un signe.

Je me fis donc une raison et décidai d'avoir une vie professionnelle et sociale bien occupée pour meubler le temps, pour ne pas être dans l'attente d'un hypothétique « coup » entre la poire et le fromage. Dans ce contexte, il m'arrivait de repenser avec nostalgie et émotion à la partie fine à laquelle que nous nous étions livrés avec Marcia.

Et un jour, en une fin d'après-midi, elle était de retour à ma porte.

J'avoue que, malgré moi, je m'étais fait un peu de souci pour elle. Je m'étais dit qu'il lui était peut-être arrivé quelque chose, un ennui de santé, des problèmes familiaux. Je n'avais pas osé l'appeler cependant – bien qu'ayant toujours gardé son numéro de portable – mais je n'avais pas voulu la déranger au boulot ni lui donner l'impression que je la relançais, que j'étais en manque.

J'étais rassuré. Elle allait bien. Et dès que je la vis je compris que j'étais en manque d'elle, de son corps, de nos étreintes, de la fougue avec laquelle nous avions fait l'amour.

Je lui fis la bise (après ce que nous avions fait, je n'allais quand même pas lui serrer la main ; par contre lui rouler une pelle dehors, avec d'éventuels voisins aux fenêtres, n'aurait pas été très prudent) et lui fis comprendre que ça me faisait du bien de la voir, tant parce qu'elle avait l'air d'aller bien que parce que sa présence me mettait en joie.

Elle avait un joli chemisier blanc, vaporeux et assez transparent (ce qui me surprit chez elle, d'habitude si sage, parce qu'il laissait voir ses seins que son soutien-gorge minimaliste ne cachait pas vraiment), un pantalon sombre moulant et brillant comme on fait maintenant, et des bottes (on s'attendait à ce qu'elle parte randonner à cheval... je pensais déjà à qui elle allait chevaucher !).

Nous nous assîmes à la table de cuisine, comme à notre habitude, et je ne pus m'empêcher de penser en regardant cette table à la façon dont elle nous avait servi la dernière fois. Devant sa tasse

de thé, elle me sourit avec plaisir en me regardant. Elle se sentait bien ici, dans cette pièce, et avec moi.

Je posai ma main sur la sienne, lui répondis que moi aussi j'étais bien avec elle, et que sa présence me faisait du bien, tellement de bien. J'ajoutai que j'allais beaucoup mieux et que c'était grâce à elle : elle m'avait aidé à passer un cap, j'avais repris confiance en moi, retrouvé de l'assurance.

— Mon pauvre, c'est vrai que la première fois que je suis venue vous... te voir, tu étais en piteux état.

— Oui, j'étais un peu au trente-sixième dessous. C'est grâce à toi si je vais mieux aujourd'hui. Tu m'as aidé à remonter à la surface ; ta chaleur m'a fait tellement de bien...

— Oui, je t'ai prodigué une rééducation... efficace !

Je ris de ces termes choisis avec humour.

— Je suppose que maintenant tu vas aller de l'avant, sans doute même refaire ta vie. Tu as certainement trouvé une « petite copine »... ?

— Penses-tu. J'ai eu quelques aventures, mais c'était que des chieuses. Quant à refaire ma vie, c'est exclu. Je ne retrouverai jamais quelqu'un comme ma femme, quelqu'un que j'aime assez et qui me donne envie de partager ma vie avec elle.

— On dit ça... En tout cas, c'est bien. Je suis contente pour toi. Tu n'as plus besoin de tata Marcia pour te remettre sur les rails.

— Plus besoin, plus besoin... c'est vite dit, ironisai-je. Je vais mieux sans doute, mais je ne suis pas prêt à me passer de toi, moi...

Elle sourit en buvant une gorgée de thé, flattée et charmée.

— Tu veux dire qu'il ne faut pas interrompre la thérapie... sous peine de rechute ?

— Exactement ! affirmai-je en souriant.

— Bon, fit-elle en reposant sa tasse, je suis contente de voir que tu vas beaucoup mieux.

— C'est grâce à ta présence réconfortante. Tu es comme du baume apaisant sur mon cœur.

— Tant mieux ! fit-elle en se levant, me faisant comprendre qu'elle s'en allait.

— Tu t'en vas déjà ?

— Il est tard, mon bon...

— Bon, OK. Je ne veux pas te retenir.

Elle se leva, l'air un peu gêné. Dans ses yeux baissés je crus voir du dépit, comme un semblant d'amertume. Notre conversation – et surtout ma dernière réplique – pouvait laisser croire qu'elle avait été une étape pour moi, et que nos ébats de la dernière fois n'étaient pas appelés à se renouveler ; qu'en somme je ne voulais plus d'elle et que je me contentais de son amitié. J'eus un pincement au cœur, réalisant qu'elle pouvait à cet instant se considérer comme un Kleenex, comme un coup accidentel d'un jour, d'un moment d'égarement, alors que ce n'était qu'un quiproquo, une incompréhension mutuelle, une espèce de retenue entre nous, une gêne qui s'était installée on ne sait comment ni pourquoi. Pourtant, elle était encore plus sexy que la dernière fois, et cette attention qu'elle avait apportée dans sa tenue ne pouvait pas être due qu'au hasard.

En fait, inconsciemment, je voulais sans doute voir jusqu'où elle irait, si elle ferait le premier pas ; ce n'était apparemment pas le cas. La peur d'être rejetée, l'impression de se sentir vieille, la crainte de passer pour la salope – l'éternelle histoire de la femme en lutte avec son image.

Heureusement, elle ne s'était pas encore dirigée vers la porte ; elle montrait peu d'énergie pour s'en aller, ne semblant pas vraiment décidée à ce qui risquait de devenir un adieu. Elle était debout près du frigo, levant ses yeux clairs vers moi, et ne disait mot. Sans hésiter, je posai ma main sur sa joue et la caressai. Elle ferma d'abord les yeux sous cette sensation, ce signe tellement espéré, puis posa sa main sur cette main, inclina la tête pour mieux ressentir la pression de ma main sur son visage, puis elle embrassa ma main, geste qui ressemblait à s'y méprendre à un geste de gratitude.

Attendri et excité tout à la fois, je fis glisser mon pouce sur ses lèvres boudeuses pour les caresser. Elle entrouvrit la bouche, absorba le bout de mon doigt et le suça en me regardant droit de ses yeux bleu clair ; soutenant son regard, je me mis à faire des va-et-vient avec ce doigt entre ses lèvres. Je n'attendis pas plus : je m'approchai, l'attirai à moi en refermant mes mains sur sa taille fragile et l'embrassai à pleine bouche. Elle me rendit mon baiser de façon lente d'abord puis, quand je me mis à explorer sa bouche de fond en comble avec ma langue, elle m'embrassa fougueusement, comme si je venais de réveiller ses sens.

Quand je lâchai sa bouche, hors d'haleine, je lui dis dans un soupir :

— Tu m'as manqué...

Elle gloussa un peu, avec un sourire de contentement, le sourire d'une femme heureuse d'être aimée, ou au moins désirée. Elle me le confirma en m'expliquant presque à voix basse :

— Tu sais, je n'ai pas refait l'amour depuis la dernière fois avec toi. Mon mari est plus âgé que moi ; il n'a plus de désir, il ne bande plus et ne me baise plus. Tu es mon seul amant, mon corps est à toi.

— Oui, tu es toute à moi. Tu me reviens comme une vierge, vierge de tout homme. Si ça se trouve, tu as encore mon odeur en toi. Ça m'excite ! Je vais t'honorer, je vais te baiser. Oui, je vais bien te baiser, je vais te baiser à fond !

Elle gémit :

— Oui, prends-moi, baise-moi, je suis toute à toi. Fais-moi l'amour, donne-moi du plaisir, donne-nous du bonheur, fais-moi jouir !

Je repris sa bouche, lui roulai une pelle monumentale et commençai avec mes deux mains à défaire les boutons son chemisier un à un, en débutant par le haut. Profitant d'une courte pause entre deux langues fourrées, je lui glissai vicieusement :

— Je vais te foutre à poil ! Je veux te voir complètement à poil !

— Oh... feignit-elle de s'indigner, le sourire aux lèvres

— Parfaitement : je te veux à poil dans ma cuisine. Tu vas te retrouver à poil devant ton client, dans cette cuisine que tu lui as fait visiter il y a à peine un an. Tu n'imaginais pas, hein, à ce moment-là ?

— Ah non, c'est sûr, je n'aurais jamais imaginé ça ! rit-elle.

Mais déjà je lui faisais passer les bretelles du soutien-gorge par-dessus les épaules en la regardant droit dans les yeux pendant qu'elle le dégrafait derrière pour que ça aille plus vite. Je le lui arrachai, tandis que nous étions les yeux dans les yeux, pleins d'un désir fou.

— Ah, ces jolis petits nichons... qu'est-ce qu'ils m'ont manqué !

Je m'en emparai ; elle ferma les yeux quelques secondes, s'abandonnant à mon empoignade. Les petites pointes étaient déjà toutes dures et toutes dressées. Ma bouche fondit dessus et je les suçai, les aspirai fortement, puis cherchant à gober tout le sein. Elle poussa un petit cri. Je m'attaquai à sa ceinture et levai à nouveau mes yeux vers ses beaux yeux bleu acier.

— Je vais te déculotter, Marcia. J'adore te déculotter. Je veux ta chatte et ton cul !

— Humm... ils sont tout à toi ; tu sais qu'ils sont tout à toi... murmura-t-elle tendrement en caressant mes cheveux.

D'un geste un peu brutal je lui baissai d'un seul coup pantalon et slip, dévoilant un pubis que j'eus la surprise et le bonheur de découvrir lisse comme un œuf. Devant mon air satisfait, elle me sourit :

— Je l'ai fait pour toi. J'étais sûre que ça te plairait.

— Humm, oui... grognai-je avec contentement et en prenant dans ma main la belle vulve charnue et douce comme du satin. Mais tu vas y gagner aussi : tu sais que ça va attirer ma langue...

Je l'aidai à se débarrasser de ses bottes et de son pantalon, et elle fut enfin nue. Elle était si belle et émouvante, avec un

air tellement fragile avec son corps mûr et offert dans son simple appareil, livré à mes regards, dans ma cuisine spacieuse.

Je lui pris la main et l'invitai à monter sur la grande table, puis à s'y mettre à genoux, cuisses écartées près du bord, face à moi ; ce qu'elle fit de bonne grâce. Elle ne semblait pas éprouver de gêne dans cette posture, son mont de Vénus glabre bombant fièrement en avant ; elle me faisait penser à la figure de proue d'un bateau, ma petite sirène à moi.

Je m'assis confortablement devant elle et je la pris par les fesses, attirant sa chatte voluptueuse contre ma bouche ouverte, et je plongeai avec délectation dans l'exploration de sa petite grotte d'amour. Elle se mit à roucouler immédiatement, ses mains caressant mes cheveux.

Ma langue glissait dans tous ses recoins ; je suçais ses tendres muqueuses, butinant son petit bouton de rose. Elle se mit à pousser des gémissements de plus en plus forts, puis des cris aigus de femme blessée : elle était touchée, elle coulait, et je recueillais son nectar, n'en perdant pas une gouttelette, léchant son miel sur sa petite pêche fendue, au creux de sa fleur rose, et même sur ses cuisses luisantes. La machine se remettait en marche ; elle coulait comme une fontaine. Je sentis à nouveau ses cuisses trembler : elle se remettait à jouir, agitée de spasmes qui lui arrachaient des longues plaintes qu'elle poussait sans aucune retenue.

Je mis fin au « supplice », ne voulant la vider entièrement de sa substance : nous avions d'autres plaisirs variés à partager. Je me levai de ma chaise ; elle me susurra en soupirant tendrement :

— Oh, tu m'as encore fait jouir très fort, mon chéri. J'en avais besoin. Ça m'a tellement manqué...

— Et ce n'est pas fini : ça ne fait que commencer ! lui confiai-je avec un clin d'œil.

Je la fis descendre de la table puis pris un préservatif (j'avais quand même baisé deux ou trois femmes différentes ces derniers mois), et tandis que je m'efforçais de le déballer, la petite cochonne

s'était agenouillée devant moi, avait pris ma queue dans sa main et s'efforçait de lui redonner de la vigueur, vigueur qu'elle avait un peu perdue pendant que je faisais reluire sa chatte avec ma bouche.

Comme une vraie petite cochonne elle me branlait doucement tout en prenant le gland dans sa bouche, le suçant comme une friandise ; la voir faire ceci avec ses yeux bleus perçants qui me mataient vicieusement à travers ses lunettes sages de femme d'âge respectable me fit redurcir la pine en un temps record.

Je caressai ses bras, pelotai ses petits seins, puis la fis se relever. Saisissant sa taille, je lui fis comprendre que j'avais envie d'elle à califourchon sur moi, face à moi. Elle ne se fit pas prier et s'empala lentement sur mon vit dressé en poussant un « Ahh... » de contentement.

J'avais son joli petit corps sur moi, j'étais aux anges. Elle se mit à faire des va-et-vient d'avant en arrière, comme sur une balançoire. Ma queue raide allait et venait dans son délicieux petit fourreau. J'avais ses fesses dans les mains, j'embrassais son cou, son épaule... Elle m'excitait comme un malade !

Je prenais sa bouche de temps en temps tout en me soulevant légèrement et en rythme pour accentuer mes coups de queue. Son joli pubis tout lisse, tout doux et dodu comme une caille frottait contre moi. Je la besognais en la tenant serrée par la taille, mais comme elle est assez petite, elle avait du mal à se tenir sur la pointe des pieds et à se soulever. Alors, voyant ça, je lui dis :

— Chérie, remets tes bottes, tu auras moins de mal.

Je la vis se lever de moi et aller enfiler ses bottes ; à poil, avec ses jolis petits nichons qui pendaient, elle me faisait un effet bœuf ! Elle revint vers moi juste vêtue de ses bottes. Une vraie déesse que j'avais envie de baiser comme jamais.

Elle écarta à nouveau les cuisses, s'assit sur ma pine. Elle était bien ancrée sur moi et s'offrait le luxe de se pencher en arrière pour se balancer lentement ; je la tenais par ses épaules frêles, l'accompagnant dans ses mouvements, puis je lui pelotai ses petits

tétons doux et pointus, saisissant les extrémités toutes dures, les pressant jusqu'à ce qu'elle gémisse et me regarde d'un œil sévère, mais sans me demander de cesser.

Je n'en pouvais plus. Je l'enlaçai très fort en lui enserrant la taille et me mis à la pilonner rapidement, très fort et de plus en plus vite. Elle poussait des cris rythmés, de plus en plus violents, des râles, puis des exclamations : elle était en train de jouir, la petite dame si sérieuse.

— Oh oui, baise-moi ! Baise-moi fort ! Oh, c'est bon... Tu me fais jouir, mon salaud !

Je finis par la prendre sous les fesses et, la soulevant de terre comme un fétu, je la promenai sur moi, bien empalée, à travers ma cuisine puis mon séjour. Elle poussait des râles désespérés ; j'étais en train de l'emmener au septième ciel.

Je la reposai sur le rebord du dossier du canapé ; elle était à demi-debout, jambes pendantes. Je me mis à lui marteler la chatte à grands coups de reins en lui mordant les seins et lui enfonçai mon majeur dans le cul ; il entra comme dans du beurre. Elle poussa un « Oohhh ! » et se mit à jouir en rugissant comme un fauve, comme un dément. C'est alors que je partis dans sa chatte, lui balançant tout, toute la purée accumulée depuis des jours.

— Oh oui, c'est bon... Viens, jouis, mon grand, prends ton plaisir, jouis bien au fond de tata Marcia.

Je finis en lui assénant quelques coups de reins longs et lents tandis que j'enfouissais mon visage dans son cou puis nous restâmes quelques longues secondes tendrement enlacés, mes bras autour de sa taille, ses mains sur mes épaules, moi dans elle, ses jambes nouées autour de moi.

— Hum, c'est toujours aussi bon ! dit-elle d'une voix un peu rauque. J'espère que tu me feras encore du bien comme ça. Je repasserais bien te voir de temps en temps...

— Autant que tu veux, Marcia.

⋆

Nous étions mi-septembre. Six mois s'étaient écoulés depuis la dernière visite de Marcia. J'avais son numéro de portable, elle avait le mien, mais jamais nous ne nous téléphonions ni ne nous envoyions de SMS. Pour nous dire quoi ? C'était mieux ainsi. Quel intérêt d'entretenir une relation ennuyeuse où nous aurions échangé des banalités ? Et puis ses venues surprises étaient toujours un plaisir. Nous conservions ainsi – moi surtout – notre liberté, dont je profitais un peu. J'avais d'autres maîtresses avec qui les relations étaient aussi espacées, à part de temps en temps une semaine de vacances ou un week-end ensemble.

Évidemment, sans nous enquérir de ce que nous devenions, il y avait un risque que la situation évolue. Moi, je lui avais dit que je ne voulais aucune relation sérieuse et encore moins une nouvelle vie à deux avec quiconque. Mais elle n'était pas un lapin de six semaines, et elle connaissait la vie : bien qu'elle n'eût pas exprimé de doute lors de cette mienne affirmation, elle devait bien penser qu'un jour elle me trouverait ayant entamé une relation durable et exclusive avec quelqu'un. Ce qui ne l'avait pas décidée pour autant à prévenir avant de débarquer à l'improviste : elle préférait en prendre le risque, quitte à être déçue.

En même temps elle pouvait penser qu'ayant pris autant de plaisir tous les deux lors de nos petites galipettes, même engagé je pourrais céder à la tentation de remettre le couvert avec elle pour une petite partie discrète, ni vue ni connue. Peut-être le besoin, chez certaines femmes, d'évaluer le désir qu'elles peuvent encore nous inspirer, de tester leur pouvoir de séduction restant, et de le comparer avec celui d'une autre ? Mais bien qu'elle ne me connaissait que très peu, il était logique aussi qu'elle pensât que si je ne voulais plus la voir débarquer chez moi de façon impromptue parce que j'avais quelqu'un, je pouvais tout simplement la prévenir sobrement par texto.

Bon, il faut avouer que cela aurait été peu délicat, peu galant, un peu lâche et peu reconnaissant envers celle qui m'avait redonné

goût à la vie et m'avait tant donné sur le plan sexuel. Pour moi, une visite d'elle serait toujours un cadeau-surprise : quel homme se plaindrait de voir débarquer à l'improviste une femme toute chaude, pleine de désir, d'envie de plaisirs sexuels, surtout après de longs mois sans l'avoir vue, espace de temps suffisant pour qu'elle lui manque ? De plus, le souvenir de nos ébats tellement jouissifs laissait toujours présager d'un véritable feu d'artifice, une fête des sens, un moment unique de félicité intense.

J'étais donc autant attaché à la surprise qu'à son évènement même, tant l'effet d'imprévu décuplait le plaisir de cette rencontre, de ce partage sensuel et charnel. Il est possible au demeurant qu'elle soit passée certains soirs où je n'étais pas encore rentré ou bien alors que j'étais sorti, mais elle ne m'en a jamais fait part ensuite.

⋆

En ce début d'automne, j'avais repris le boulot ainsi que la routine un peu triste depuis presque trois semaines.

DRING-DRING... : on sonnait à ma porte. Il était bien rare que j'eus de la visite à cette heure un peu tardive (hormis des colis que le facteur laissait à ma voisine durant mon absence en pleine journée), mais il me semblait ne pas en attendre. Et puis 18 h 30 – 19 h était souvent l'heure de Marcia. Aussi, tel celui d'un adolescent, mon cœur se mit à battre plus fort.

Elle était devant ma porte, toute radieuse, bronzée comme je ne l'avais jamais vue ; ses yeux bleu clair tranchaient comme jamais sur son visage tanné comme du pain d'épice.

— Bonjour ! En voilà une bonne surprise ! Dis-donc, tu es radieuse...

— Oui, je reviens de vacances ; j'ai repris le boulot hier.

— Entre. Tu en as bien profité, apparemment.

— Oui, tu penses... Nous étions en Thaïlande.

— Effectivement. Quelle chance !

— Oh oui, c'était un super voyage. Nous avons terminé par cinq jours de plage. Un endroit paradisiaque !

— J'imagine.

Nous étions à l'intérieur. Elle était toute dorée, plus séduisante que jamais ; ses cheveux avaient même viré au châtain.

— Je ne pouvais pas ne pas passer venir te dire un petit bonjour, d'autant que ça fait longtemps... et te montrer mon bronzage.

— Je vois. J'ai vu tout de suite !

— Oui, mais tu n'as pas tout vu. C'est encore plus impressionnant quand on le voit à côté de ce qui est resté blanc... ajouta-t-elle, coquine.

— Eh bien, montre. Tout de suite !

— Oui ? Tu veux ? gloussa-t-elle.

— Tu veux que je te l'ordonne ? Tu veux recevoir l'ordre d'exhiber ton petit cul et tes petits nichons ?

— Chiche ! J'ai envie de te voir autoritaire, en mâle dominateur, répondit-elle avec comme un frisson dans la voix.

— À poil ! ordonnai-je d'une voix forte.

— Hum... ça m'a manqué, dit-elle sensuellement tout en commençant à déboutonner son chemisier sage, en petite fille obéissante.

— Qu'est-ce qui t'a manqué ? la questionnai-je d'un ton neutre, étonné car elle n'avait pas eu l'habitude de me voir agir de façon autoritaire avec elle.

— Eh bien, de me déshabiller devant toi... pendant que tu regardes. Et puis, de venir ici te retrouver, et nos petites parties de jambes en l'air.

— Si ça t'avait manqué tant que ça, tu n'aurais pas attendu plus de huit mois avant de revenir ! lui fis-je remarquer sèchement.

— Oh, tu sais, ça n'a pas été très facile de trouver le temps de passer après le boulot ; j'ai souvent fini tard ces derniers...

— Je m'en fous de tes excuses vaseuses ! Si tu avais voulu, tu aurais pu. Je pense que tu n'avais pas très envie... dis-je en grimaçant, feignant la déception et la colère froide.

— Oh non, c'est pas vrai ! Je t'assure que j'avais...

— Fous-toi à poil au lieu d'essayer de te justifier avec tes excuses à deux balles ! Regarde-moi ça : t'as même pas encore enlevé ton soutien-gorge !

Du coup, elle s'activa. Je pouvais lire une certaine inquiétude dans son regard, comme une crainte. Elle n'avait pas compris que je jouais un rôle.

Elle se hâta et fit passer le soutien-gorge par-dessus et s'en débarrassa. La peau de ses seins semblait encore plus laiteuse à côté des épaules et des bras bien dorés. Les petites pointes roses ressortaient au milieu de façon indécente, semblables à une cible. Ses petits nichons pointus commençaient à m'exciter en diable.

Eux aussi, ils m'avaient manqué.

Elle resta quelques secondes immobile face à moi, torse nu, attendant sans doute un commentaire de ma part.

— Allez, le reste ! Déculotte-toi, dépêche-toi ! Je veux te voir entièrement à poil dans ma cuisine !

Elle baissa pantalon et slip, défit ses hautes bottes. Elle se retrouva enfin nue.

— Remets tes bottes, maintenant ! Tu auras l'air beaucoup plus salope comme ça.

Elle se rechaussa puis me regarda, docile et un peu craintive, attendant les ordres.

— Fais voir un peu que je te mate. Mets tes mains sur ta nuque ! Écarte un peu les cuisses. C'est bien, tu as la chatte bien épilée. Tire tes coudes en arrière. Oui, comme ça. Et un peu vers le haut. Et redresse-toi, mets en avant ta poitrine. Voilà. C'est bien.

Je pris le temps de la mater du haut en bas, faisant durer le plaisir et son attente.

— Hummm... Tu es sexy comme ça. Bien bandante. Tu as les seins tellement blancs que je suis sûr qu'on les verrait dans le noir...

Elle sourit.

— Allez, tourne-toi !

Elle s'exécuta et je vis le plus charmant des petits culs, dont le teint blafard tranchait violemment sur les reins et les cuisses parfaitement cuivrés.

— Hummm, voilà un joli petit fessier, mignon à croquer, et dont je vais ne faire qu'une bouchée. Mais il est vraiment très blanc, et moi je vais lui donner quelques couleurs. D'ailleurs ça t'apprendra à me délaisser pendant de longs mois, me privant de ton joli corps, de tes mignons petits nichons, de ton cul délicieux et de ta chatte toute lisse et toute douce. Allez, penche-toi sur la table, cuisses légèrement écartées.

Bien docile, elle se mit en position, sans illusions sur le sort que je réservais à son petit fessier. Elle posa ses mains bien à plat sur la table, se cambra sensuellement. Elle était vraiment bandante ainsi avec ses bottes qui montaient jusqu'au creux de ses genoux, une vraie chienne ! Elle me donnait l'envie de la fustiger à la cravache.

Elle me regarda à la dérobée et me susurra :

— Pas trop fort, s'il te plaît.

— Tu n'as rien à dire, ma petite salope ! Tu vas recevoir la punition que tu mérites. Et tant pis pour toi si tu rentres chez toi avec les fesses rouge tomate et le cul en feu !

Je pris la bonne distance par rapport à elle et je me mis à la fesser d'une main leste, à un rythme d'abord assez lent mais bien régulier. Ça claquait dans cette grande pièce ; les murs résonnaient des sons secs de la claquée.

Les pauvres petites fesses, peu rebondies, un peu affaissées et un peu ridées en prenaient d'autant plus pour leur grade qu'elles n'offraient qu'une faible surface ; elles prirent vite un ton rose vif.

Elle prenait sa punition de bonne grâce, sans broncher, comme si elle approuvait mes accusations de m'avoir délaissé (alors qu'en fait l'élasticité de notre relation, qui préservait notre liberté, me convenait parfaitement).

Son cul aussi était souple et élastique, et encore ferme (les muscles révélaient une bonne tonicité, signe d'un entretien physique

suffisant), et ses fesses réagissaient en se contractant sous mes claques. Puis je me mis à accélérer ; ses petites miches virèrent au rouge. La grêlée s'abattait plus fortement et commença à lui arracher des cris.

Je ne voulais pas trop prolonger ce châtiment, ne souhaitant pas lui faire mal, mais juste lui chauffer assez le cul pour que le feu descende plus bas, entre ses cuisses. Je finis donc par six claques plus fortes, bien appuyées, qui la firent se pâmer, se tortiller, avec des petits cris vifs.

Sa tension retomba, elle se détendit ; et encore plus quand je passai deux doigts entre ses cuisses, écartant sa petite fleur souple et que je commençai à la masser, non sans l'avoir humectée de salive. Elle se mit à soupirer comme une jeune fille. Mes doigts la caressaient, glissaient sur ses pétales lisses, puis rentrèrent en elle, d'abord juste à l'entrée, puis de plus en plus loin. Elle commença à s'exciter vraiment ; son bassin allait à la rencontre de mes doigts, elle gémissait, tout son corps ondulait.

— Hum, j'aime bien te branler, ma petite salope. Et toi tu aimes ça aussi, hein... ? lui soufflai-je dans le cou.

— Oh ouiii, tu me fais du bien, tu es vraiment doué.

Je ressortis mes doigts, massant toute la longueur de sa vulve, du petit bourgeon gonflé jusqu'à l'arrière, puis remontant de plus en haut entre ses fesses, massant son petit cratère, l'enduisant de sa mouille toute luisante.

Pour la première fois elle me donnait envie de son cul.

— Allez, à quatre pattes, salope !

— Où ça ? risqua-t-elle timidement.

— Ici, à mes pieds.

Elle obéit tandis que je la saisissais par la chevelure, la guidant vers la posture que je désirais.

— Écarte les cuisses, cambre-toi bien, tends bien ton cul ! Offre-le bien ! Ah, tu sais que tu es vraiment une belle chienne ? Tu m'excites terriblement comme ça, tu es vraiment bandante !

Prépare-toi, je vais te saillir. Je vais te baiser comme une salope ! Ça fait tellement longtemps que j'en ai envie.

— Oh, moi aussi j'en ai envie, osa-t-elle, la voix rauque.

Je défis mon pantalon et tout ce que j'avais en dessous de la ceinture pour être plus à l'aise. Je me mis à genoux derrière elle, caressai un peu son petit cul ferme, lui saisis la taille à deux mains et l'enserrai fort pour qu'elle sente qu'elle m'appartenait, qu'elle était ma chose, mon jouet sexuel.

— Je vais te prendre, ma petite salope !

Positionnant mon vit sur sa corolle entrouverte, je m'avançai suffisamment et la tirai sur moi, l'empalant jusqu'au fond.

— Ohhh... Hummm ! poussa-t-elle, de plaisir et de satisfaction.

— Oui, c'est bon, hein ?

— Oh oui... Le moment tant attendu...

— Tu n'avais qu'à venir avant, ma petite chienne.

— Oui, je sais...

— Dorénavant, quand tu auras envie de te faire prendre, tu passeras et je t'enfilerai.

— Oh oui ! J'hésiterai pas.

Je lui saisis ses petits nichons à pleines mains, les malaxant sans ménagement, les pressant, lui mordillant le cou tandis que je la couvrais comme une femelle, et je lui soufflai à l'oreille :

— Hummm... t'es ma petite pute. J'adore te baiser. Tu m'excites.

— Oui, je suis à toi, toute à toi. Tu me fais perdre la tête !

Je commençai à la besogner sérieusement, mes mains bien serrées sur sa taille au-dessus de ses hanches, et je lui donnai des coups de boutoir de plus en plus forts, tant en lui assénant des coups de reins puissants qu'en l'attirant à moi, la forçant à s'empaler à fond. Le jeu avait l'air de plaire à ma petite salope car elle poussait des cris de plus en plus forts, se lâchant sans retenue. J'allais et venais en elle, butant contre son cul ; ça faisait des « floc-floc ».

Cette belle sexagénaire à poil et en bottes, à quatre pattes à côté de mon frigo, cette commerciale si sérieuse, j'étais en train de lui défoncer la chatte et elle me rendait dingue, je prenais mon pied. Ses petits seins pendouillants se balançaient en cadence comme à un arbre de Noël. Elle me faisait bander comme un malade, et j'étais dans une forme olympique : mon plaisir ne montait pas et je ne ressentais aucune fatigue ; je la pilonnais sans aucun signe d'épuisement. Et elle, elle appréciait vraiment : ses hululements appuyés montraient que ses orgasmes se succédaient sans interruption.

Je sortis d'elle et lui ordonnai de ne pas bouger, de garder la position. Un peu inquiète, elle tourna la tête et me vit prendre ma ceinture. Son regard, de plus en plus craintif, m'interrogeait.

— Je vais tu punir, Marcia, pour deux raisons : d'abord parce que tu m'as manqué et que j'ai souvent pensé à toi en ton absence ; j'ai eu envie de toi et j'ai dû me branler (en pensant en plus que je ne te baiserais peut-être plus). Et deuxièmement parce que tu m'excites trop avec ton petit cul et ton air de ne pas y toucher, ton air de femme mûre très sage qui se comporte comme une petite salope dès qu'elle est à poil devant moi.

Elle gémit et se mit à vouloir se relever ; je la maintins dans sa position en appuyant sur sa nuque.

— Tu n'y vois aucune objection ?

— Si... Écoute, j'ai peur de... Je n'ai pas trop envie...

— Tu voulais que je sois autoritaire, que je te domine ? Eh bien te voilà servie. Je vais te dominer et tu vas te comporter en bonne petite fille soumise. Tu vas te plier à mes envies, à mes caprices, à mes désirs. Et tu vas me prouver que tu es une bonne petite salope !

Ses beaux yeux d'un bleu métallique étaient pleins d'inquiétude. Je la rassurai. Je baissai de ton :

— Rassure-toi, Marcia. Je ne vais pas te blesser. Je vais juste fouetter ton petit cul. Je vais t'administrer douze coups ; le cuir

va mordre ta chair. Tu vas compter après chaque coup, et tu me diras « Merci, mon homme ! » OK ?

— Oui, mon chéri. Vas-y, je le mérite. Mais... doucement.

Je m'écartai, pris la mesure de la bonne distance. Je levai le bras et le cuir s'abattit en travers de son petit cul blanc. SCHLAAAK !

— AÏE !!!... Un.

Son petit fessier était si étroit que j'avais bien du mal à marquer la peau blanche de zébrures bien parallèles. Je dosai bien la force pour ne pas lui faire trop mal. Elle encaissait, mais quand j'arrivai à dix elle avait les yeux humides. Je marquai une petite pause, puis :

— Allez, plus que deux. Courage. Mais les deux derniers, tu vas les sentir passer !

J'envoyai ma ceinture avec force ; elle la toucha au sommet de son fessier. Elle cria et s'écroula sur le ventre. Du coup j'envoyai le dernier, encore plus fortement, et le cuir siffla et claqua sèchement le cul juste au-dessus de la racine des cuisses.

Elle poussa un long gémissement, porta la main à ses fesses et se frotta.

— Laisse, je vais m'en occuper. Je vais te passer un baume apaisant. Remets-toi en position ; ça ne te dispense pas d'obéir, de rester une bonne soumise.

Je lui passai de la crème sur son petit cul. Ses téguments étaient chauds, bouillants. Ils communiquaient à mes mains cette chaleur irradiée que la crème absorbait peu à peu.

Puis ma main s'égara, bien évidemment, entre ses cuisses, retrouvant ses pétales entrouverts et humides ; elle accueillit cette caresse avec un soupir de contentement, fermant les yeux, puis commençant à gémir et au fur et à mesure que mes doigts se mettaient à la branler.

Pendant ce temps, les doigts de ma main gauche ne restaient pas inactifs et s'étaient saisis de ses mamelons qu'ils s'amusaient à triturer l'un après l'autre, les tiraillant, pressant ses seins fuselés.

Je fis entrer deux doigts dans sa chatte et me mis à la baiser avec ceux-ci, lui arrachant cris aigus et gémissements de bête, puis je les ressortis et montai jusqu'à son sillon fessier, enduisis sa rosette froncée de mouille et lui dis d'une voix rauque et solennelle :

— Maintenant, Marcia, je vais te mettre ma pine dans le cul !

— Oh ! Dans le... ?

— Parfaitement. Tu as bien entendu, ma petite salope. Tu m'as d'ailleurs dit que tu étais toute à moi. Toute à moi veut bien dire ce que ça veut dire... et pour toi, « toute » sera bien entendu « sans exception » !

Elle ne protesta pas davantage et je continuai à lui caresser l'œillet. Je me mis à y introduire lentement une phalange, la ressortant, la lubrifiant un peu, poussant mon avantage, lui travaillant progressivement le cul. Elle était étroite, tellement serrée : il fallait m'armer de patience.

Étant donné qu'elle était à quatre pattes à côté du frigo, j'eus l'idée lumineuse d'en ouvrir la porte et d'y prendre la margarine. J'ouvris la barquette, en pris une bonne noisette et la déposai sur sa rosette.

Elle se laissait faire, bien docile, à poil avec ses bottes. Elle me donnait une furieuse envie de lui défoncer le cul ! Mon vit se dressait encore plus dur tandis que fis pénétrer de la margarine dans son petit trou pour assouplir le canal étroit, y enfonçant bientôt deux doigts, l'élargissant progressivement, en douceur et avec persévérance. Son canal anal s'assouplissait sous le traitement que je lui administrais. Elle semblait se détendre, confiante, sachant très probablement que je ne suis pas une brute et que je n'allais pas la forcer comme un Cosaque, au risque de la déchirer, de lui faire mal.

Je me plaçai derrière elle et m'accroupis en lui annonçant :

— Maintenant, ma petite Marcia, je vais bien t'enculer.

Elle se mit à geindre :

— Oh... va doucement...

— Ne t'en fais pas, je vais y aller lentement. N'aie pas peur, aie confiance. Allez, écarte bien les cuisses, avance tes genoux, cambre-toi bien, offre-moi bien ton cul.

Elle creusa ses reins davantage, avança ses jambes, écarta ses pieds, me présenta sa lune bien déployée, avec au centre la cible, sa petite rondelle toute luisante, à demi ouverte. J'y positionnai mon gland gonflé et durci et je poussai lentement, forçant légèrement l'orifice qui céda par à-coups.

Je la sentis se crisper, la bouche pincée, les doigts repliés. Je lui murmurai :

— Détends-toi, relâche ton petit muscle, livre-toi.

Elle respira fort, se concentra sur sa tâche et son cul s'ouvrit plus largement. Ma pine victorieuse s'enfonça lentement en elle, toute serrée par le petit canal. Je progressais peu à peu.

— C'est bien. Ouvre-toi bien, mon trésor. J'y suis. Je suis presque à fond.

Son cul s'offrit, finit de se livrer et j'arrivai tout au fond, mon pubis butant contre ses fesses. Elle était brûlante et douce.

— C'est bien, ma chérie. Tu es enculée à fond ! Je vais bien te travailler le cul ; tu vas aimer, tu vas voir...

Je la saisis par la taille, coulissai en arrière sans faire ressortir le gland, et redescendis, retournant à l'assaut de sa place forte qui s'était rendue.

Ses entrailles s'assouplissaient, ses tissus devenaient plus élastiques, s'abandonnaient à mes va-et-vient qui lui faisaient découvrir des sensations nouvelles en appuyant sur sa zone G à travers la mince paroi alors que je m'efforçais de faire descendre ma pine le plus verticalement possible pour stimuler cette zone-cible.

Je commençai à accélérer le mouvement, à la pilonner, lui donnant des coups de bélier qui ébranlaient tout son bas-ventre. Elle se mit à gueuler à chaque coup de boutoir qui lui arrachait manifestement de violents spasmes de plaisir. J'allais de plus en plus fort,

excité comme jamais, et lui défonçais son petit cul profondément, jubilant, exultant, emporté par mon plaisir vicelard.

— Ah, c'est bon, ma Marcia... Je t'en mets plein le cul, je te défonce ! T'aimes ça, hein ?

— Oh oui, vas-y, c'est bon !

Je la saisis par les seins et continuai à la pilonner à un rythme accru. Elle beuglait, commençait à avancer à quatre pattes comme si elle cherchait à s'échapper, ou comme si mes coups de reins la propulsaient en avant. Elle finit par s'écrouler à plat-ventre, mais je restai planté dans son petit trou, allongeant mes jambes, et continuai à la sodomiser par de longs mouvements de hanches. Mes mains étaient plaquées sur ses épaules rondes. Je l'écrasais de mon corps. Elle criait d'une voix cassée et déchirante. Je crus qu'elle allait claquer sur mon carrelage.

Une longue plainte saccadée annonça qu'elle jouissait. Son petit trou se resserra, me faisant un effet bœuf. Je sentis mon plaisir monter d'un seul coup, brûlant et violent, et je lâchai tout en elle, lui envoyant mon sperme bien au fond de son cul, râlant comme une bête blessée à mort.

Je restai allongé sur elle un petit moment. Nous peinions à reprendre notre souffle ; ma queue était encore enserrée dans son petit œillet. Je finis par coulisser hors d'elle et la libérer, puis je l'aidai à se relever.

— Eh bien, mon bon, on peut dire que tu m'as bien défoncé le cul !

— Tu as aimé ?

— À ton avis ? Je ne vais pas dire que je n'ai pas aimé, mais je ne recommencerais pas ça tous les jours !

Elle se toucha le derrière.

— Je sens que je vais avoir du mal à m'asseoir pendant quelques jours...

— C'était pour la bonne cause, ris-je en lui claquant un baiser sur la bouche.

⋆

Cela vous étonnerait si je vous disais que Marcia ne passe plus me voir depuis ?

Tous les deux-trois mois, elle débarque entre 18 h 30 et 20 heures, toujours à l'improviste, les yeux brillants, et après quelques paroles échangées pour nous enquérir de comment nous allons l'un et l'autre, les mots qu'elle me jette d'une voix trouble sont invariablement « Déculotte-moi ! », ou « Baise-moi ! », ou « Je suis venue pour que tu me baises, salaud. Dépêche-toi de me prendre, j'ai pas beaucoup de temps ! »

La voisine d'en face

C'est fou comme quand on se retrouve veuf, on attire toutes les femelles ! C'est la découverte que je faisais depuis quelques mois. Ainsi, il n'y avait pas que Marcia que j'avais attirée comme la confiture attire les abeilles. Je trouvais, au début, que les femmes « qui savaient » me regardaient d'un drôle d'air. Du moins celles de mon âge ou un peu plus vieilles.

Évidemment je ne me mettais pas à attirer les jeunes filles de 20 ans, ou alors certaines, mais je ne le savais pas (je ne m'en apercevrais pas de toute façon.)

Mon quartier était très calme, constitué uniquement de maisons individuelles, et je ne connaissais – à peine – que les voisins des deux maisons jouxtant la mienne. Au bout de quelques mois on commence à reconnaître les voitures ainsi que les personnes qui en sortent, comme celles qui habitent la petite maison aux volets marron ou bien la maison accolée à l'autre, couleur béton, là-bas. Quand on tombe dans la rue en même temps qu'eux on se dit bonjour, et ça s'arrête là.

On commence à connaître les habitudes des gens du voisinage plus ou moins proche, ne serait-ce que parce que, tiens, celui-là part bosser à la même heure que moi, celui-ci, tiens, part en moto toujours quand je sors de la salle de bain. Celle-là passe devant chez moi à 7 h 30 tapantes, sans doute pour aller prendre son bus dont l'arrêt est au bout de la rue.

Le voisin d'en face, qui semble avoir dépassé l'âge de la retraite, part une demi-heure avant moi ; sa femme ne travaille pas ou plus. Je la vois ouvrir les fenêtres et les volets le matin, commencer son ménage sans doute, en robe confortable, aérer la literie.

Il y a des jours où je suis pressé : un rendez-vous, une réunion, et je me hâte parce que la circulation est dense en général le jeudi. Mais il y en a d'autres où je traîne un peu, me sachant sans contrainte horaire. Comme ce matin-là. Il faisait chaud ; j'aérais en grand la maison, faisant entrer la fraîcheur pour la journée.

J'avais vu le voisin partir. Au moment où j'ouvrais mon portail pour sortir ma voiture, je vis la voisine sur le pas de sa porte. Je la saluai mais elle m'interpella :

— Bonjour. Dites, s'il vous plaît...

— Oui ?

Je traversai la rue, allant à sa rencontre. Je ne l'avais jamais vue de près. Elle devait avoir dans les 60-62 ans (moins de 65, pensai-je), assez quelconque, châtain clair, le visage peu marqué par les ans. Un air d'inquiétude très marqué déformait ses traits.

— Mon mari vient de partir. Il est parti en déplacement deux jours, et je ne veux pas le rappeler car je sais qu'il serait en retard... mais j'ai un problème : je n'ai plus de courant ; je crois que quelque chose vient de disjoncter.

— Vous voulez que je vienne voir ? Je ne suis pas un spécialiste mais je peux déjà essayer de voir d'où vient le problème et vous aider.

— Oh oui, s'il vous plaît ! Vous seriez gentil...

Je la suivis dans sa maison. Elle portait une robe descendant aux chevilles, ample, mais me laissant deviner qu'elle avait de bonnes formes.

Nous descendîmes dans son sous-sol jusqu'au au tableau électrique que j'inspectai. J'examinai les disjoncteurs séparés ; l'un deux avait sauté en même temps que le général. Le secteur était donc isolé, il fallait juste essayer de trouver ce qui avait fait disjoncter.

Je réfléchissais, appliqué à chercher. La dame me regardait.

Soudain elle demanda :

— Dites, je peux vous poser une question... indiscrète ?

Je souris :

— Faites toujours.

— Je ne vois plus votre dame depuis un moment... Elle n'est pas malade ?

— Elle est décédée.

— Oh, pardonnez-moi, je suis désolée.

— Vous n'y êtes pour rien ; vous ne pouviez pas savoir. C'est comme ça.

— Oh, mon pauvre Monsieur... je vous plains.

— Il faut continuer à vivre. Chaque jour après l'autre. Il n'y a rien d'autre à faire.

— C'est terrible. C'est ce qu'on redoute tous...

— Et ça finit par arriver. C'est comme ça. On n'y peut rien. Et puis il y a pire – presque pire – que la mort : il y a la maladie.

— Elle... elle a souffert ?

Je lui répondis avec un triste sourire qui se voulait rassurant :

— Non, rassurez-vous. Ça a été brutal. Heureusement. Enfin, heureusement pour elle. Pour celui qui reste, il faut encaisser le coup.

— Oh, je comprends. Ça doit être dur. Mais vous... vous... ça va un peu mieux... ? demanda-t-elle en me regardant en face avec un sourire misérable.

Elle avait posé sa main sur mon avant-bras.

— Ça, ça va. Ça va mieux maintenant. J'ai passé le cap.

— Ah, c'est dur, c'est trop dur la vie parfois...

— C'est pour ça qu'il faut en profiter, profiter de chaque jour qui passe, sans attendre, lui dis-je droit dans les yeux, très donneur de leçon, un peu philosophe de bistrot.

À ce moment précis, je l'avais dit sans arrière-pensée. Bien entendu, j'avais bien maté son cul et essayé d'en deviner la forme

quand elle m'avait précédé, mais c'était un réflexe chez moi – comme chez beaucoup de mecs – d'autant que pour moi, par principe, quelles que soient leur apparence et la première impression qu'elles laissent, il n'y a aucune femme qui ne soit pas baisable (si ce ne sont celles de moins de 35-40 ans qui ne m'intéressent pas, mais je crois l'avoir déjà dit...) ; mais je n'imaginais pas cette femme – que j'apercevais parfois le dimanche dire au-revoir à ses enfants et petits-enfants en compagnie de son mari – faire des galipettes adultères.

Je sais que je suis encore parfois un grand naïf et que j'ai tendance à oublier, dès que je ne réfléchis plus, que les femmes de plus de 60 ans ont été plus jeunes, et que certaines ont eu une libido débordante et une vie sexuelle plus que bien remplie !

— Bon, lui dis-je, je vais vous montrer ce qu'il faudra faire si ça se reproduit.

Je commençai à lui expliquer comment isoler un secteur électrique mais je me rendis vite compte qu'elle ne m'écoutait pas. Elle semblait troublée, son esprit était ailleurs, et son regard dans le vague. Elle resta quelques secondes ainsi avant de se rendre compte que j'attendais son attention.

— Oui, oui, excusez-moi. Oh, tout ça est très compliqué ; je ne sais pas si je saurai si ça recommence...

J'insistai, légèrement agacé. Je lui pris le bras et l'amenai devant le tableau électrique. L'endroit était exigu ; je dus la pousser un peu. J'étais juste derrière elle, et elle n'avançait pas assez, me laissant vraiment peu de place pour pouvoir tendre le bras et lui montrer les disjoncteurs. Je me retrouvai presque tout contre elle et je sentis même à un moment son fessier me frôler. C'est à ce moment-là que je me rendis compte qu'il devait être d'un bon volume.

Sans même le faire exprès, essayant de garder l'équilibre dans la posture instable qui était la mienne parce que j'avais peu de place pour mes pieds, je perdis un peu mon équilibre et posai ma main gauche sur sa taille ; je sentis sous ma paume un flanc généreux

et moelleux. La dame n'eut aucun mouvement de répulsion, mais elle posa sa main droite sur cette main que je gardais en place. Je crus qu'elle allait la retirer – chose que je me serais empressé de faire, pensant qu'elle allait être gênée ou qu'elle allait s'imaginer que j'en profitais – mais à ma grande surprise elle laissa d'abord sa main posée sur la mienne puis la fit monter lentement, m'obligeant à caresser son corps. C'en était trop pour moi : je me mis immédiatement à avoir la gaule !

Je me retrouvais pressé contre une inconnue, une voisine, au corps que je commençais à deviner pulpeux, dans la faible lumière d'un sous-sol. Je ne voulus pas l'obliger à me faire poursuivre cette caresse sensuelle : pas question de lui faire croire que je me sentais contraint. Ma main monta jusqu'à sa poitrine et trouva à travers l'étoffe des seins étalés mais d'une bonne forme, me faisant comprendre qu'ils étaient libres, sans soutien-gorge : la dame s'était levée il y a peu, avait juste revêtu cette robe pour faire son ménage, et je la trouvais comme au sortir du lit. Mes deux mains s'y mirent et se chargèrent chacune de presser et de masser un sein, les faisant rouler de haut en bas.

Je sentis à travers le mince tissu les tétons dresser et pointer ; je saisis entre pouce et index des mamelons durcis d'une bonne taille. Ce faisant, bien entendu, j'en avais profité pour l'attirer sur moi, plaquant son corps contre le mien ; elle devait bien sentir ma queue raide sur ses fesses, d'autant que la robe était légère et que j'étais convaincu qu'elle n'avait pas plus de culotte que de soutien-gorge. Je me pressai contre son cul, montant et descendant en ondulant des reins, et je commençais vraiment à avoir faim !

Elle ne me fit pas languir plus longtemps, et pour me prouver qu'elle n'avait pas l'intention de se contenter de m'exciter, d'un seul coup elle prit elle-même sa robe, la fit monter et passer par-dessus sa tête. J'étais éberlué : elle était nue, seulement vêtue de ses chaussons, et offrait son corps à un quasi-inconnu, fût-il son voisin !

Je pris à pleines mains ses fesses, des fesses larges et souples, bien généreuses comme j'aime, un vrai cul de femme ! Je n'étais pas volé ! Je tombai littéralement à genoux, et tout en le massant avec fougue, je me mis à prendre leur chair dans ma bouche par pincées entières, les mordillant, léchant leur peau, la suçotant. Elle gémissait, gloussait comme si elle était surprise telle une vierge qui ne s'attendait pas à ce qu'on allait lui faire, mais mon audace et mes manières l'excitaient plutôt qu'autre chose.

Ma bouche descendit jusqu'au bas des fesses ; je léchai les sillons les séparant des cuisses tout en pelotant ces dernières et les lui faisant ouvrir. Elle avait une forte odeur de femme, une femme qui sort du lit, une odeur épicée et piquante.

Je voyais les grandes lèvres de son sexe qui semblaient bien charnues et parsemées de quelques poils fins ; je collai ma bouche sur cette chatte entrouverte et goûtai à ses muqueuses baveuses. Elle poussa un « Ooh ! » de surprise feinte comme si elle ne s'attendait pas à ce que je mette ma bouche sur une chatte aussi exposée et offerte, livrée comme du tout cuit, mais son petit cri se changea vite en une plainte d'acquiescement et de satisfaction comme si elle accueillait une caresse qu'elle n'avait pas connue depuis longtemps.

Elle se laissait aller, ondulait en pliant les genoux tandis que ma bouche ventousait littéralement sa fleur bien ouverte, ma langue la parcourant du bourgeon à l'orée du sexe. Je suçais, mordillais les petites lèvres que je happais au passage, puis ma langue entra dans sa chatte, essayant de la baiser le plus profond possible en enfin remonta entre ses fesses, trouva le petit cratère, le flécha ; il avait un goût corsé et amer.

Elle avait l'air d'apprécier particulièrement cette caresse car elle s'était penchée en avant et se tenait au mur, les paumes bien à plat sur celui-ci, pour se cambrer et mieux offrir son cul. J'insérai mon majeur dans sa chatte, fis des allers-retours, la fouillant bien tandis que ma langue essayait de pénétrer son petit œillet.

Elle se mit à pousser des cris étouffés, retenus certainement par pudeur, même si sa position et l'offrande qu'elle me faisait auraient semblé à un spectateur le comble de l'impudeur. Elle se mettait à jouir, la tante, elle prenait son pied, tressaillait sur ses jambes, secouée par un orgasme continu qui la prenait en saccades, collant spasmodiquement sa chatte grande ouverte sur ma bouche tandis que mon doigt lui pressait sa zone G en va-et-vient rapides.

J'avais vraiment envie d'elle ; j'avais envie de la saillir là, tout de suite, n'importe comment, mais je me demandais comment j'allais faire ça dans ce sous-sol malcommode (je sais, je suis un peu maniaque, mais j'aime bien mon confort). Et puis l'heure tournait, et je me rendis compte que j'allais finir par être vraiment en retard au boulot.

Elle dut entendre ma pensée ou bien eut envie de me rendre la pareille ; ou bien, maintenant qu'elle avait joui et était peut-être prise de remords, elle souhaitait en finir au plus vite : elle se retourna, et tandis que je me relevais, elle se laissa aller à genoux, empoigna mon vit qui reprit davantage de vigueur et l'emboucha sans autre forme de procès.

Sa bouche était douce et experte. Nom de Dieu, qu'est-ce qu'elle suçait bien ! Elle me fit une pipe magistrale et absolument divine : sa bouche coulissait d'avant en arrière sans jamais faire ressortir le gland qu'elle suçait goulûment, puis faisait rentrer ma queue jusqu'au tréfonds de sa gorge. Sa langue était de velours, ses muqueuses un délicieux fourreau. J'imaginai alors quel fourreau devait être sa chatte charnue et quel bonheur ce devait être de la pistonner lentement, ce qui fit monter mon plaisir irrémédiablement.

Je n'eus même pas la courtoisie de la prévenir, même si mes gémissements retenus et mes pressions sur sa tête ne pouvaient que l'avertir : je me mis à me répandre à longs traits tout au fond de sa bouche, et elle n'arrêta pas de sucer ! Je compris qu'elle m'avalait avec gourmandise, se repaissant au petit déjeuner de la substance de l'homme, un homme quasiment inconnu, mais tout de même

son voisin d'en face, qu'elle devait imaginer respectable d'après ma tenue toujours tirée à quatre épingles, et qui sait, peut-être ma réputation.

Moi, j'avoue que je lui avais bouffé la chatte et le cul sans savoir qui elle était vraiment ; je ne connaissais – vaguement – que son habitat et sa petite famille pour l'avoir aperçue le dimanche. Curieux animaux que les humains, tout de même... Certains animaux se reniflent l'arrière-train et les parties génitales pour se connaître ; nous, nous nous étions littéralement bouffé cet endroit, et léché, lapé et avalé nos fluides sexuels... Il allait falloir que je médite là-dessus dans la journée.

Toujours est-il que je l'aidai à se relever, ce qu'elle fit lentement (elle avait beau avoir l'air souple, à cet âge on a souvent des problèmes articulaires, de genoux en particulier), et nous nous trouvâmes un peu gênés ainsi, elle nue avec ses seuls chaussons, moi encore vêtu mais la pine à l'air, quoique bien nettoyée.

Je nous sortis de cette situation un peu embarrassante en lui demandant où était la salle d'eau car je voulais rapidement me laver les bains, me poncer un peu le Pilate et me rincer la bouche, car j'allais partir au boulot, et là-bas enchaîner directement par des entretiens ; je voulais avoir l'haleine un peu plus fraîche... mais je ne lui donnai aucun détail, étant un galant homme !

Je dus prendre congé rapidement, lui disant à raison que j'allais être en retard au taf, mais qu'étant un homme dévoué à son prochain et qui ne fait rien à moitié, je repasserais le soir dès mon retour pour vérifier que son disjoncteur n'avait pas sauté dans la journée, car je ne voulais à aucun prix risquer qu'elle ne passe la nuit sans courant.

Je me montrais ainsi en homme serviable, qui n'abandonne jamais une femme esseulée dans la panade, et qui va au fond des choses (j'avais bien l'intention d'aller au fond, bien au fond, goûter à la douceur et à la moiteur de sa petite cave intime).

⋆

Le soir, vers 18 heures, je rentrai ma voiture dans mon garage, puis, encore en tenue de travail (costume-cravate), je sonnai chez elle. Elle m'ouvrit avec un petit sourire gêné – regardant à droite et à gauche comme pour vérifier si quelqu'un du voisinage pouvait nous voir – puis me fit entrer. Elle s'était changée dans la journée pour une robe d'été légère, d'un très joli bleu à motifs fleuris, et qui lui tombait aux chevilles. Elle portait de jolies chaussures d'été en toile, à semelle compensée.

— Alors, ça a été aujourd'hui ? Ça n'a pas disjoncté ?

— Non, non, j'ai fait comme vous m'avez dit ; j'ai laissé comme vous l'aviez mis, je n'ai touché à rien, et il ne s'est rien passé.

— Bon, eh bien c'est parfait. Vous n'aurez qu'à faire venir votre électricien ; vous verrez avec votre mari quand il rentrera.

— Oui. Il ne rentre que demain après-midi.

La coquine... elle avait vraiment besoin de me le redire, comme pour me préciser qu'il n'y avait rien à craindre aujourd'hui ?

— Voulez-vous boire quelque chose de frais ? Il a encore fait tellement chaud aujourd'hui...

— Oui, merci, c'est pas de refus. C'est vrai que c'est pénible, cette chaleur ; c'est pesant, même au bureau... mentis-je (car au bureau j'ai la climatisation). Quand on est à la maison comme vous, au moins on peut se rafraîchir, passer sous la douche autant de fois qu'on veut... et même profiter au besoin de la fraîcheur du sous-sol. Mais au boulot, il faut subir.

— C'est sûr qu'aujourd'hui je peux vous dire que je suis passée plusieurs fois sous la douche ; je me suis bien rafraîchie.

— Oui, vous avez l'air bien fraîche... dis-je en ayant bien conscience de l'ambiguïté du mot.

C'est vrai qu'elle avait attaché élégamment ses cheveux, et je percevais son parfum fleuri et frais. Si avec ça elle ne cherchait pas à me séduire... Aussi, ne pus-je m'empêcher :

— Vous sentez bon...

Elle eut comme un gloussement et un sourire charmant de jeune fille à qui l'on vient faire un compliment. Je poussai immédiatement mon avantage :

— Vous permettez... que je vous sente de plus près ? dis-je en ouvrant les bras, lui indiquant mon intention,

Et sans attendre sa réponse, je me serrai contre elle, enfouis mon visage dans son cou et inspirai profondément. Sa peau était tiède et parfumée. Mes mains avaient entouré sa taille.

Elle avait posé ses mains sur le haut de mon dos, et loin de me repousser elle se pressa davantage contre moi. J'eus immédiatement la gaule, et je fis en sorte, en collant mon bas-ventre contre son ventre, qu'elle en prenne la mesure.

Mes mains descendirent vers son fessier – qui m'était déjà presque familier – que je me mis caresser doucement à travers la fine étoffe. Et j'eus la conviction, ne sentant aucun élastique, qu'elle n'avait pas mis de culotte : une habitude, ou l'envie de m'exciter ? Si c'était ça, c'était réussi. Je me mis à le presser dans mes mains, de plus en plus fort, malaxant ses hémisphères bien charnus tandis que ma bouche ouverte, collée sur la peau de son cou, montait et descendait en un ballet sensuel. Ses bras me serrèrent plus fort, me caressèrent le dos avec passion, et nos bouches fusionnèrent en un baiser profond et passionné.

J'avais une terrible envie d'elle, et je peux dire sans trop de risque que c'était réciproque. Quand je lâchai enfin sa bouche, je le lui dis. Elle me regarda dans les yeux avec un regard trouble, et toute retournée elle me prit la main et me dit :

— Venez.

Maintenir le vouvoiement avec une femme dont j'avais bouffé la chatte et le petit trou, et que j'allais enfiler sans vergogne, était quelque chose qui me plaisait énormément et contribuait à mon excitation.

Je la suivis. Elle me conduisit dans sa chambre à coucher. Le lit était savamment ouvert, les draps impeccablement pliés avec un

rebord près du pied du lit. Ah, la cochonne ! Si j'avais encore des doutes, ils venaient de s'envoler : je me rendais bien compte qu'elle avait prémédité cette imminente séance de baise, et qu'elle avait même dû y penser toute la journée ; elle devait être bien excitée !

Une fois arrivée devant son lit, elle se retourna ; je la repris dans mes bras pour lui rouler une pelle monumentale, n'étant pas pressé de la culbuter sur son plumard : je ne suis pas un soudard mais un galant homme, délicat s'il en est, et j'aime prendre mon temps. Et du temps, nous en avions : toute la soirée, et même la nuit si nous voulions, puisque son mari ne reviendrait pas avant une douzaine d'heures. J'espérais juste qu'elle n'aurait pas une visite impromptue, ne connaissant rien de sa famille ni de ses proches. Mais elle devait bien le savoir, et je lui fis confiance. Une occasion pareille ne se reproduirait peut-être pas ; il faut toujours profiter du moment présent.

Mes mains descendirent, cette fois pour saisir sa robe et la remonter lentement, puis passèrent en dessous et trouvèrent ses fesses qu'elles pelotèrent sans ménagement. Elle ondulait du bassin, ayant l'air d'apprécier. Je repris sa robe, mais cette fois je la lui remontai lentement mais jusqu'en haut, et je la mis nue. Elle était entièrement à poil tout contre moi, mais cette fois dans la clarté de la lumière du jour, au beau milieu de sa chambre à coucher, et son corps m'apparaissait dans la plénitude de sa soixantaine ; et ma foi, il était plus qu'appétissant !

Je réalisai que les fenêtres de sa chambre donnaient sur ma maison, et que ça me fera tout drôle quand je serai tout seul dans ma chambre, que je regarderai ses fenêtres et que je me rappellerai ce que j'avais fait avec elle derrière celles-ci, là-bas, à quelques mètres, de l'autre côté de la rue.

Ses seins étaient bien lourds, et bien qu'un peu étalés vers le bas ils attiraient les mains comme des aimants. Ses fesses débordaient des hanches sur les côtés, et ses cuisses un peu grasses étaient un appel au crime ! Ses bras étaient pleins, encore beaux, et appelaient

les caresses. Son ventre arrondi en demi-cercle était une enseigne charnelle. Je la voyais ainsi pour la première fois exposée en pleine lumière, et je m'en mettais plein les yeux. Je la matais du haut en bas, sous toutes les coutures, et elle souriait, un peu gênée. Mais quand elle mit sa main entre mes jambes, elle comprit, satisfaite, quel effet elle me faisait. Elle me mit à me masser cette bosse, doucement, sensuellement, en me souriant, toute émoustillée.

Je me collai à nouveau à elle et lui murmurai vicieusement :

— Tu la veux, hein ? Tu vas l'avoir !

Je me reculai un peu, et tout en la fixant dans les yeux, je me mis à poil en un instant. Je me retrouvai à nouveau devant elle, debout, bien droit, le sexe dressé, que cette petite cochonne ne put s'empêcher de prendre dans sa main qu'elle fit coulisser lentement pendant que je me mettais à lui bouffer les seins tout en lui pelotant le cul.

Je la poussai doucement en arrière vers le lit, l'invitant à basculer.

— Venez, je vais vous prendre. J'en ai trop envie...

Elle ne se fit pas prier et s'assit puis s'allongea dans une suite de mouvements on ne peut plus sensuels.

C'était une véritable transformation : la sexagénaire à la vie bien sage (trop sage sans doute), bien rangée, avec ses journées occupées entre ménage, mari et famille, découvrait qu'elle pouvait encore séduire, et du coup s'offrait à un amant, un voisin. Comment en étions-nous arrivés là ? Je crois qu'à ce moment-là elle ne se posait pas la question, et dans l'excitation magique qui nous transportait tous les deux elle n'avait pas envie de le savoir.

Elle était sur le dos, encore appuyée sur les coudes pour continuer à me regarder, dans une posture qui tenait autant de la curiosité voyeuse (de celle qui ne veut pas perdre une miette du spectacle dont elle est l'une des deux protagonistes) que d'une invite, une façon de m'attirer, de continuer à m'exciter, m'enjoignant à poursuivre, à *la* poursuivre.

Je ne me fis évidemment pas prier, et adoptant le même rythme lent qu'elle dans mes mouvements, d'un niveau juste au-dessus du ralenti, d'une façon rappelant la reptation du serpent, je montai sur le lit, caressant ses deux cuisses ouvertes en même temps, les lui faisant ouvrir davantage et les relevant légèrement. Elle dut alors se laisser aller sur le dos, me livrer sa fleur entrouverte sur laquelle je collai ma bouche avide, histoire de bien lubrifier cette petite dame que j'allais bientôt – et sans attendre longtemps – chevaucher et travailler au corps comme la charrue laboure une terre fertile.

Ma langue parcourut sa petite tirelire, sa fente aux rebords déjà gonflés par le désir. Je la léchai bien, avec application, tandis que mes mains de part et d'autre d'elle la caressaient avec passion, des cuisses jusqu'aux seins en passant par ses hanches pleines et ses flancs généreux. Elle commençait à se pâmer, les yeux mi-clos, ondulait du bassin, tendait son ventre en avant en arquant son corps pendant que je dévorais ses muqueuses intimes. Elle coulait, la tante, gémissait, caressait mes cheveux tout en appuyant ma tête sur son bas-ventre pour la retenir au cas où j'aurais voulu enlever ma bouche de son petit sanctuaire.

Mes doigts s'étaient saisi de ses mamelons durcis et les faisaient rouler, les pinçaient en dosant bien la pression, la force montant et refluant comme une vague, et faisaient augmenter spasmodiquement ses petits couinements de plaisir. Puis je me mis à remonter lentement, quittant son petit bourgeon, embrassant son pubis, puis son ventre souple. Arrivant à ses seins, ma bouche s'empara de ses aréoles, les goba tout entières, les aspira, les suça, suçota les tétons tandis qu'elle soupirait, emportée par une houle, une respiration sexuelle.

Elle sentit enfin que je me posais, léger, sur elle, comme un oiseau de proie qui atterrit. Ma queue commença à se frotter sur sa vulve bien humide. Elle ouvrit ses yeux brun-vert ; son regard était trouble. Sa bouche s'entrouvrit, m'appelant silencieusement,

presque implorante, comme une gorgone. Je ne la fis donc pas languir plus longtemps : je la pénétrai doucement, et elle me reçut avec une grâce infinie, ses beaux bras écartés et pleins, comme une poupée « qui ferme les yeux quand on la couche ». Mais elle n'avait pas fermé les yeux et me regardait bien droit, assumant tout à fait cet accouplement, celle de la femme mûre qui se fait prendre vicieusement sur son lit conjugal par son voisin tandis que son mari est en déplacement.

Je la baisais lentement, en prenant mon temps, lui faisant bien sentir ma queue en elle, ressortant presque complètement puis repartant à l'assaut de son fourreau de soie, m'arrêtant en butée tout au fond de sa chatte douce. Elle se laissait baiser comme une jeune fille, plutôt passive ; mes mains la maintenaient aux épaules pour bien m'ancrer en elle, tantôt jouaient avec ses seins larges. Puis j'accélérai, de plus en plus excité, et je lui fourrai ma langue dans la bouche, la galochant, baiser qu'elle me rendit langoureusement, plutôt lentement, profondément.

Son plaisir montait lentement. De ce côté, du moins, elle montrait que sa physiologie n'était plus celle d'une jeune fille, comme si elle contrôlait la marée de son plaisir pour faire durer ce moment exceptionnel, cette occasion de se faire prendre par son voisin encore dans la force de l'âge, occasion qui, nous le savions, ne se reproduirait peut-être jamais.

Elle avait fini par nouer ses bras sur le haut de mon dos, puis ses cuisses autour de mes reins, les serrant en étau et de plus en plus fort ; son bassin ondulait, venait en avant à la recherche de mes coups de boutoir. J'ébranlais sa porte, la porte de son plaisir, et je sentis que peu à peu, poussant des petits cris discrets, elle prenait doucement son pied en un orgasme lentement ascendant. Je sentais ma jouissance venir, trop vite. Je ralentis, et comme elle faisait toujours la poupée, je me retirai et de mes mains sur sa taille, lui faisant comprendre ce que je voulais, je la fis se retourner.

— À quatre pattes ! lui ordonnai-je.

Lascivement, elle s'installa, me présenta son cul, son large cul ; comme il me faisait envie ! Ses nichons pendaient vicieusement, comme une invite : je les pelotai l'un après l'autre, jouant avec en descendant jusqu'aux pointes. Sa chatte bien lippue bâillait, obscène.

Pour ne pas laisser tout ça refroidir, je me plaçai à genoux derrière l'autel à honorer et fis rentrer mon vit dans la fente ouverte, saisissant la dame par les hanches, mes mains bien plaquées de chaque côté de cette délicieuse amphore. Je me mis à la besogner, la gratifiant d'une tonifiante levrette. Je secouais son corps, lui claquant de temps à autre les fesses ou les poignées d'amour. Je voyais son dos s'arquer, ses reins se creuser : elle prenait bien !

Emporté par l'excitation qui montait à nouveau, je ne pus m'empêcher de lui lâcher :

— C'est bon, hein ? !

— Hmmm...

— Comment ? J'ai pas entendu.

— Oui, oh oui, c'est bon !

— Je te bourre bien ?

— Oh oui, tu me prends bien, tu me baises bien...

— Tu aimes ?

— Oh oui, j'aime ça...

Encouragé par ses mots, je me mis à la travailler à un rythme effréné, la gratifiant de grands coups de reins qui lui arrachèrent immédiatement des cris, cris de surprise, de joie et de plaisir mêlés.

Je me retirai un moment et m'amusai à faire glisser ma queue raide de bas en haut, de haut en bas dans son sillon fessier. Joignant la parole au geste, et tout en continuant à me branler ainsi, je lui murmurai avec volupté :

— Hum, vous avez vraiment un beau cul...

— Merci, répondit-elle d'une voix étouffée et de façon un peu ridicule.

J'enchaînai :

— Vous vous faites prendre par le cul ?

— Oh non !

— Et pourquoi ?

— Parce que... c'est...

— Sale ?

— Un peu... Mais, non...

— Mais quoi ?

— À mon âge...

— Y'a pas d'âge pour se prendre une pine dans le cul ! Et avec un cul comme ça, je ne comprends pas qu'on ne vous encule pas.

— Oh ! Salaud !

— Quoi ? Dites-moi que vous n'en avez pas envie...

— Euh, si... Mais... ça fait mal.

— Mais non. Il faut y aller doucement, progressivement. Vous allez voir...

— Oooh... gémit-elle, ne me faites pas mal...

— Mais non, voyons. Faites-moi confiance. Détendez-vous. Je vais apprivoiser votre cul. Et après, je vous garantis que vous allez aimer.

— D'accord... mais... doucement.

— Bien entendu.

Posant mes deux mains sur ses belles fesses déployées que je maintins bien ouvertes, je me lis à lui lécher sa petite rosette, me rappelant combien elle avait apprécié la caresse le matin même ; en effet elle soupira et se mit à gémir : ma belle voisine avait décidément une sensibilité anale exacerbée, et son petit œillet semblait particulièrement érogène.

Mettant deux doigts dans sa chatte, je les ressortis bien gluants, tout luisants de nos sécrétions sexuelles ; j'en enduisis son petit œil borgne puis j'y fis glisser lentement une phalange de mon majeur, qui y fit des va-et-vient. Elle était serrée, mais sous l'effet de cette masturbation qu'elle appréciait manifestement, son petit anneau

musculaire se détendit et il accepta un second doigt qui se livra à la même tâche, de concert avec le majeur.

Je les ressortis puis caressai le petit cratère avec la pulpe du pouce, le déprimant progressivement avec des pressions croissantes jusqu'à ce qu'il se livre et l'accepte : il l'engloutit sans effort et je me mis à branler son petit canal en y enfonçant et ressortant mon pouce sur toute la longueur.

Mon autre pouce caressait doucement sa vulve, massant son clitoris, glissant sur ses lèvres roses, puis dans sa chatte : ses deux orifices m'étaient acquis, ouverts, offerts, disponibles.

— Allez, lui dis-je et me saisissant de ma tige, on va passer aux choses sérieuses.

Et m'accroupissant au-dessus d'elle, je présentai mon gland à l'orifice tout rond pour remplacer mon pouce. Le gland entra en elle en glissant lentement. Elle poussa un « Oh ! ».

Son petit trou s'affolait, présentait des spasmes ; j'attendis qu'il se détende. Quand ce fut fait, j'enfonçai lentement mon vit en elle ; elle émit une longue plainte, mais son cul se rendit sans résistance. J'arrivai en butée contre ses fesses : elle s'était pris toute ma queue.

— Alors, ma petite dame, ma gentille voisine, c'est douloureux de se faire enculer ?

— Non, ça va...

— Ça vous fait comment ?

— Oh... bizarre... mais...

— ...mais vous aimez ça ?

— Oui, c'est bon !

— J'ai tout de suite remarqué que vous étiez sensible du cul.

— Oui, c'est vrai. Mais... je n'osais pas.

— Vous en aviez envie, hein ?

— Oui, j'avoue. J'en ai longtemps rêvé...

— Vous vous rendez compte ? Alors que vous aviez juste en face de chez vous un voisin prêt à vous enculer ! Il ne faut jamais

hésiter à demander quelque chose à son voisin... surtout quand il est prêt à vous rendre service.

Ce disant, j'avais commencé à aller et venir dans son petit trou qui s'était considérablement assoupli. J'allais et venais dans son cul aussi facilement que si j'avais été dans sa chatte, et la dame avait l'air d'apprécier vraiment : elle commençait à gémir de plaisir à chaque coup de bite, à chaque fois que j'arrivais bien au fond de ses entrailles.

J'avais saisi ses nichons à pleines mains et je les pelotais, les malaxais sans relâche. Son visage de femme mûre était tourné, sa joue appuyée contre le lit, et j'y voyais l'égarement, le plaisir montant auquel elle était en train de s'abandonner, les yeux mi-clos, la bouche entrouverte ; elle avait passé une main entre ses cuisses et se caressait la vulve et le clitoris : elle se branlait comme une gamine ! Elle était aux anges...

Je me mis à la besogner de plus en plus fort, lui pilonnant le cul, ébranlant son rectum, sa zone G, tout son bas-ventre, et le résultat ne se fit pas attendre : elle poussa des cris aigus au rythme de mes coups de bite, trembla de tout son corps et s'affala à plat-ventre. Moi, vautré sur ses fesses, je lui assénai les derniers coups de pine ; dans cette position, son petit anneau culier me serrait encore plus, et n'ayant pas le temps de sortir d'elle je lui balançai tout mon foutre au fond du cul, lui offrant un lavement gratuit.

Après avoir recouvré nos esprits et récupéré un peu nos forces, je l'aidai tendrement à se relever du lit. Elle fut catastrophée en découvrant les taches de nos fluides sexuels sur les draps tout propres.

— Ah, là là... Zut, je n'ai plus qu'à changer les draps !

— Attendez un peu ; attendez demain matin, lui dis-je avec un petit clin d'œil. Je suis juste en face, et si vous avez encore des envies cette nuit, je pourrais peut-être vous rendre une petite visite ?

La location d'été - I

Plusieurs mois s'étaient passés depuis le début de mon veuvage. Les congés approchaient. Je n'avais aucune idée de ce que j'allais faire, mais il allait falloir se décider. Pour moi, c'était très clair : il était hors de question que je reste ici pendant trois semaines, seul dans ma maison à me morfondre. Je me connaissais : j'allais déprimer, glander, picoler ; j'aurais un mal fou à tuer les longues journées, et quelles que soient les résolutions prises au début des congés, je n'aurais rien fait et j'en ressortirais encore plus démoralisé. Il fallait que je parte, que je change d'air, que je me change les idées. Soit réserver une location quelque part, soit partir avec une agence de voyage, plus loin, au soleil.

Je n'espérais pas rencontrer du monde, et pour tout dire, j'avais plutôt peur de me sentir encore plus seul pendant un voyage organisé ou une croisière où les gens, l'été, voyagent la plupart du temps en couple ou en famille.

Mais j'avais traîné, laisser le temps passer, et les mois restants avant les congés d'été se réduisant, il n'y aurait plus grand-chose, surtout qu'étant seul je n'allais quand même pas me louer une grande maison avec piscine. J'aime bien mon confort, mais quand même... Après, il faut faire le ménage, et errer dans une grande maison ailleurs ou ici, cela aurait été pareil.

Louer un studio ? Pas terrible. Je me voyais déjà tourner comme un lion en cage ; je me rappelais mes jeunes années d'étudiant ; heureusement que j'habitais une grande ville, je sortais tous les

jours. Mais une station balnéaire, par exemple, hormis les marchés de nuit, les plages et les rares boutiques, ce n'est pas attrayant. Et puis, vu l'époque tardive, même les petits apparts à la mer devaient être tous déjà réservés.

Alors je me dis que, peut-être, je pourrais tenter de contacter les propriétaires des petites maisons à la campagne que j'avais louées il y a quelques années, avec ma petite famille, que vu les endroits un peu paumés, il y avait peut-être une petite chance qu'il leur reste de la disponibilité.

Il y avait en particulier une petite maison en Lorraine où nous avions passé quinze jours, il y a de ça plusieurs années, dont la propriétaire nous relançait chaque année (elle devait avoir un peu de mal à la louer, parfois). Si ça marchait, je me ferais un séjour sportif, j'y emmènerais mon vélo et je ferais des balades à vélo ou de longues randonnées à pied. J'essaierais d'entretenir mon corps en faisant un peu de gym, du stretching, voire du jogging si j'étais assez courageux ; comme je ne suis pas encore trop décati, il faut me garder suffisamment en forme pour d'éventuelles galipettes avec des dames, à l'avenir, si j'ai la chance de séduire encore pendant quelques années.

J'allai sur le site internet de ce gîte et j'envoyai un mail. Je reçus le soir même la réponse : chouette, c'était justement libre une semaine ! Pour les dix jours qui resteraient ensuite, je trouverais bien quelque chose sur ces sites internet qui vous proposent de partir au pied levé pour les places restées disponibles au dernier moment.

Je réservai donc, le cœur un peu plus léger de cette perspective de me changer bientôt d'air plutôt que de rester ici à me morfondre, et aussi de retrouver ce petit coin de verdure paisible et peu fréquenté où j'avais passé un agréable séjour il y a quelques années avec ma défunte femme et mes enfants.

⋆

Les congés arrivèrent vite, et le jour du départ je pris la route. Moins de 300 km et peu de circulation, je n'avais aucun stress particulier pour ce trajet.

Je me rappelai que la première fois que nous étions allés à cet endroit nous avions été accueillis pour les derniers kilomètres par un violent orage et nous avions fini à 20 à l'heure sur une route détrempée, pour ne pas dire inondée. Mais là le temps était au beau, et c'est avec un ciel bleu avec quelques nuages, parsemés comme les andains dans les champs environnants qui venaient d'être fauchés, que j'arrivai dans ce petit village.

La propriétaire m'accueillit. Elle ne parut pas étonnée de me voir arriver seul, étant donné que j'avais rempli et envoyé par mail la fiche qui indiquait qu'il n'y aurait qu'une seule personne. Elle se retint de me poser la moindre question.

Elle me refit visiter la petite maison, construction quasi-neuve, sur deux étages, dotée de deux chambres. Manifestement, elle ne se souvenait pas de moi ; mon nom ne lui avait rien dit (pas plus que mon adresse, ce qui était normal du fait que ça n'était plus la même que la fois précédente).

Elle paraissait intriguée par le fait que j'aie loué cette habitation pour moi tout seul, mais elle n'osa rien me demander. Après tout, j'allais payer comme tout client, et puis la semaine étant restée libre tardivement jusqu'à ma réservation, c'était plutôt bienvenu pour elle.

À la fin de la visite, se rendant compte que les lieux me semblaient familiers, elle dut avoir un doute, et plutôt que de me poser la question tout de go, elle me questionna de façon détournée :

— Il ne va y avoir que vous de tout le séjour, ou bien vous attendez... quelqu'un ?

— Non, Madame. Mes enfants sont grands maintenant ; ils ont dépassé la vingtaine et ils partent en vacances avec leurs copains et leur amie. Et mon épouse est décédée l'année dernière...

— Ah, je suis désolée ; je ne savais pas.

— Non, bien entendu, vous ne pouviez pas le deviner.

Je marquai un petit silence avant de poursuivre :

— Mais vous ne vous souvenez pas de moi, de ma femme et de mes deux grands enfants ? Nous étions venus en août il y a six ans.

— Oui, je me souviens, en effet... Il me semblait bien que vous me disiez quelque chose, et j'étais étonnée de voir que vous aviez l'air de connaître la maison. Votre femme est décédée ? C'est terrible.

— Oui, en effet. Ça a été brutal ; elle n'avait que 57 ans.

— Deux ans de moins que moi... c'est terrible.

— C'est la première fois que je repars en vacances... et donc que je pars seul. J'ai préféré ça à rester chez moi à tourner en rond : ça me changera les idées. Et puis, nous avons tellement été bien ici... ajoutai-je, non sans vouloir lui faire un compliment, tant pour son gîte que pour son amabilité, qui n'était cependant en rien exceptionnelle.

Je repensai malgré tout qu'elle nous avait donné des fruits et quelques légumes de son jardin.

Elle me regarda, songeuse :

— Ça ne va pas être trop dur pour vous de revenir ici, alors que vous êtes seul depuis si peu de temps... et de retrouver ces souvenirs ?

— Ce sont de bons souvenirs, et je suis dans une phase où ça me fait du bien de retrouver ces souvenirs, encore proches et agréables. Et puis, ne vous inquiétez pas : après cette semaine, je vais partir au soleil, quelque part où je ne suis jamais allé. Je vais rechercher le dépaysement, et me couper un peu de mon quotidien et de ces souvenirs.

— Oui, oui, vous avez raison. En tout cas, j'espère que l'atmosphère calme d'ici vous fera du bien, vous remontera le moral. Et si ça ne va pas, n'hésitez pas : nous sommes là, mon mari et moi ; vous vous souvenez que nous habitons la maison au fond de la cour, là-bas, à même pas 50 mètres ?

— Oui, bien entendu.

— Je passerai vous voir de temps en temps... si ça ne vous dérange pas, bien entendu.

— Ça ne me dérangera absolument pas, lui répondis-je avec un sourire exquis, mais rassurez-vous, je vais bien. Un peu triste de temps en temps, mais c'est normal et ça ne dure pas. Et puis je compte bien randonner, à pied, à vélo, sortir, aller au lac, faire plein de choses.

— Vous avez raison. C'est bien de ne pas vous laisser aller.

Elle prit congé et je la regardai s'éloigner, avec son jean et son tee-shirt ample qui dissimulait ses formes. Je songeai *« C'est fou comme le brusque veuvage d'un homme rend soudain une femme pleine de compassion, comme il attendrit les personnes du beau sexe. Comme si elles n'étaient inconsciemment pas mécontentes d'avoir une rivale de moins. Comment, dès qu'elles le savent, leur regard change, prend un petit air enjôleur qui se veut réconfortant mais où pourrait se lire de la séduction. »*

Bien sûr, avec suffisamment d'objectivité on pourrait se dire que c'est l'interprétation inconsciente d'un homme à qui est destiné ce regard, parce qu'il se sait également disponible ; mais le sentiment de disponibilité est aussi dans la tête, et il est variable en fonction de son humeur... et de sa libido ?

En ce début d'après-midi où j'étais arrivé sur mon lieu de villégiature, je n'étais pourtant pas trop d'humeur à penser à batifoler avec des quasi-inconnues. Quoi que j'en aie dit à cette dame, ces lieux faisaient revenir en moi des souvenirs qui, du coup, résonnaient douloureusement, ravivant la douleur de la perte de ma bien-aimée. Je revoyais le même mobilier, le même canapé où nous nous étions assis le soir pour regarder la télé, le lit où nous avions dormi, la table où nous avions soupé, goûté, etc.

Je m'étais même demandé les premières minutes si c'était vraiment une bonne idée de revenir en ces lieux, mais je m'étais ressaisi et m'étais raisonné : non, il fallait avancer. C'était idiot d'éviter

des lieux chargés de souvenirs ; au contraire, même si ça faisait un peu mal, ça faisait aussi du bien de venir revivre, comme en un pèlerinage, ces moments passés avec celle que j'aimais et qui ne reviendrait jamais.

Je me rendais compte, une fois ancrés dans le passé et le souvenir, combien ces moments étaient importants pour nous, pour moi, combien ils avaient marqué ma vie, combien ils étaient précieux. Et, comme d'habitude, je me ressaisissais en laissant s'égarer et rêver mes yeux sur la croupe large de Marie-Annick, mon hôtesse pour une semaine.

⋆

Le premier jour je rangeai mes maigres affaires (ce fut vite fait) puis je fis quelques courses ; je n'eus pas le courage de faire grand-chose d'autre, une petite balade jusqu'au lac, regarder les quelques vacanciers en mobil-home ou en camping-car, les baigneurs courageux ; puis au retour une petite sieste pour évacuer la fatigue accumulée en cette fin d'année de travail.

Le second jour je traînai un peu. Le temps de me décider à entreprendre quelque chose, il était déjà onze heures passées. Je décidai de me balader en début d'après-midi à vélo. Je partis un peu à l'aventure, mais fus vite freiné par de nombreux raidillons : j'avais oublié que dans les côtes de Meuse le relief est impitoyable. Je m'accrochai, je suai des ronds de chapeau. Je traversai même des chemins entre les champs sur mon VTT. En tout cas, le manque d'entraînement se faisait ressentir : une sortie à vélo par mois à partir d'avril n'est pas ce qu'il y a de mieux pour garder la forme sur une selle, surtout à plus de 45 ans.

Bon, je devais être plus cool. J'étais en vacances, je n'avais aucun challenge.

Je rentrai vers 18 h 30, assez content de moi finalement. À peine sorti de ma douche, j'avais passé un short et je redescendais

à l'étage du bas. Je tombai sur ma logeuse qui m'apportait un plein panier de légumes et de fruits de son jardin.

— Bonjour. Je suis passée vous apporter ça.

— Oh, je vous remercie, c'est bien gentil !

— Tout se passe bien ?

— Oui, très bien. J'ai fait un grand tour à vélo ; je suis rentré il y a peu.

— Oui, j'étais passé il n'y a pas longtemps ; vous n'étiez pas encore rentré.

Là-dessus elle me demanda où j'étais allé me promener, me parla de la région qu'elle connaissait bien, maintenant en tout cas, puisqu'elle avait passé pratiquement toute sa vie en banlieue parisienne. Elle semblait s'inquiéter de moi, de mon moral, mais sans oser aller très loin dans ses questions. C'était une personne peu démonstrative, peu extravertie, d'ailleurs peu souriante, mais qui semblait – même si elle ne le montrait pas – se soucier des autres, en tout cas de moi en l'occurrence.

Ce soir-là je me montrai, pour ma part, souriant, affable, souhaitant lui faire comprendre que j'étais reconnaissant de ses attentions, de son humanité. Elle repartit, me souhaita bonne soirée. Je pensais qu'elle allait m'inviter – ce soir ou un autre soir de la semaine – à venir dîner avec elle et son mari, mais elle ne le fit pas, ce qui m'arrangea bien. Même si c'étaient des gens courtois et aimables, j'avais envie de paix, de dîner seul, de faire ce que je voulais.

Je sais, j'ai toujours été un peu ours. Et même si je savais qu'ils étaient des gens simples, j'ai horreur des mondanités ; ce qui veut dire pour moi être poli, entretenir la conversation, respecter les conventions ; et comme il ne s'agissait pas d'amis, je ne pouvais pas me laisser aller à la sincérité, à la spontanéité. En fait, j'aime bien quand les choses se passent naturellement, tout à fait par hasard, reflétant une envie partagée de passer du temps ensemble, que ce soit avec des amis ou des connaissances de passage.

⋆

Le lendemain je me levai avec une humeur assez détestable. Il y a des jours comme ça. Je sentais que ça allait être une journée morose, une journée de merde. Je traînai longtemps, ne regardant jamais l'heure, puis je pris un sac avec quelques vivres et je partis au hasard, un petit plan dans ma poche malgré tout.

J'avais le bourdon, le moral dans les chaussettes. Je marchais et fulminais. Quand je n'ai pas le moral, tout me fout en rogne. Ma femme – tout comme les autres femmes de ma vie – ne le comprenaient pas ; elles ne comprenaient pas quand j'étais démoralisé, ne voyant qu'un mec énervé, pestant pour tout, se mettant en colère pour un rien. J'avais beau expliquer que les mecs c'est comme ça, c'était difficile. Les mystères de la planète Mars...

Tout en randonnant j'avais ruminé, passé dans ma tête des idées noires. De mauvaise foi, je me demandais ce que j'étais venu foutre dans ce coin perdu. Tout était merdique. Ce lac aménagé mal entretenu, un peu crade, dont le meilleur coin était payant. La plupart des sentiers de randonnée étaient impraticables parce que laissés à l'abandon. Pas assez fréquentés.

Je me laissais porter par ma mauvaise humeur alors que je savais pertinemment que faute de fric, cette région peu touristique n'avait pas les mêmes moyens que la Côte où je me serais cogné à des milliers de vacanciers et où j'aurais pesté, aurais encore moins supporté la foule ; je me serais énervé à cause des embouteillages, du bruit, etc.

En rentrant tôt dans la soirée, j'avais faim mais pas assez courageux pour me faire un vrai repas. Je mangeai ce que j'avais dans le frigo, me réchauffai une boîte et regardai les conneries qui passaient à la télé avec un bourbon (j'en avais fait provision). Il faisait chaud, et comme d'habitude j'avais laissé les portes et les fenêtres ouvertes.

Ma logeuse entra et se fit entendre. Elle remarqua mon air renfrogné. J'étais affalé dans le canapé, mon verre à la main.

— Bonsoir. Je voulais m'assurer que tout allait bien.

— Oui, tout va bien, lui répondis-je avec une voix qui devait être un peu pâteuse ; je vous remercie.

J'étais malgré tout étonné. Deux soirs de suite, sa visite. Probablement un hasard.

Elle s'approcha.

— Je vous ai apporté des mirabelles. Vous aimez ça ?

— Oh oui, bien sûr. J'aime tous les fruits de la région, lui lançai-je avec un air qui se voulait goguenard.

« Mais vous n'êtes pas de la région ; j'avais oublié. Enfin, je ne vais pas lui dire ça, je vais la faire fuir. » pensai-je. Dans la demi-obscurité, dans la clarté bleuâtre du téléviseur, je fus étonné de la voir venir s'asseoir à côté de moi et, le pire, de me dire :

— Ça n'a pas l'air d'aller, vous...

« Tiens, serait-elle psychologue ? Ou infirmière ? Prendrait-elle son rôle de bonne hôtesse à cœur ? Personne ne lui en demande autant. Pas même moi. Bon, bien sûr, elle m'offrirait son gros cul, ce serait le top. C'est encore ce qui me ferait le plus de bien. Mais pas ce soir, je ne suis pas en état. » Je me décidai à lui répondre, après avoir bu une rasade de mon précieux breuvage :

— Qu'est-ce que vous voulez ? Il y a des jours avec et des jours sans...

— C'est de revenir ici, hein ? Ce n'était pas la meilleure idée, n'est-ce pas ?

— Ça n'a rien à voir... enfin, ce n'est pas ça. Ailleurs, ça serait pareil. J'ai parfois des moments comme ça. C'est comme ça, c'est la vie.

Un long silence s'ensuivit. Elle était assise tout près de moi, les jambes repliées. Nous étions sur ce petit canapé. Je pouvais sentir son odeur de femme. Je percevais sa présence près de moi, le volume de son corps dans l'espace. C'est peut-être idiot, mais ça m'apaisait, me rassurait. En tout cas ça me faisait du bien. J'étais assez bourré mais je n'osais pas trop bouger. Peur d'être

inconvenant, d'avoir une attitude ridicule, d'avoir honte qu'on me voie comme un homme bourré, pitoyable, balourd, stupide.

Soudain, par compassion sans doute, et parce qu'elle ne trouvait pas quoi dire pour me consoler ou parce qu'elle avait peut-être peur de me brusquer avec une parole maladroite, elle posa sa main sur mon avant-bras dans geste d'apaisement, voulant sans doute me transmettre son empathie. Tout naturellement, je me laissai aller sur le côté jusqu'à ce que ma tête rencontre son épaule et y repose. Je me laissai ainsi appuyé sur elle, respirant sa chaleur, et posai doucement ma main sur son bras plein. Je ne fis rien de plus ; elle n'eut aucun mouvement de retrait. Elle me laissa ainsi apaiser mon cœur.

J'aurais voulu à ce moment-là rester ainsi et me laisser bercer par Louis Armstrong ou Billie Holiday. Mais dans les brumes de l'alcool je n'entendais plus les débilités débitées par la télé, et ça m'allait. Elle devait se demander comment elle allait maintenant pouvoir me laisser. J'en avais conscience mais j'étais bien décidé à faire durer ce moment unique qui me faisait tant de bien. Je ne voulais pas la gêner, non plus.

À un moment, après avoir attendu de longues secondes – peut-être trois ou quatre minutes – je lui dis doucement, presque dans un soupir :

— Je vous remercie. Ça me fait du bien. Beaucoup de bien. Ça ne vous semble peut-être pas grand-chose, mais pour moi c'est tellement...

Ce fut pour elle comme un signal. Elle porta sa main à mon visage, me caressa un peu la joue, comme une mère qui calmerait son enfant. Elle ne devait plus savoir comment me quitter sans se sentir coupable. J'ajoutai :

— Ça va aller. Ne vous en faites pas. Aujourd'hui c'était un jour sans, mais ça ne dure pas. Demain, ça sera différent, ça sera fini.

— Vous êtes sûr ? demanda-t-elle, un peu inquiète.

— Mais oui. Je me connais. Je vous remercie beaucoup, Marie-Annick. Je suis très touché de votre attention.

C'était la première fois que je l'appelais par son prénom. Ça aurait pu paraître bizarre. Mais après tout, cette proximité de nos corps et son élan envers moi pouvaient l'autoriser. C'était un peu comme si maintenant je la traitais comme une parente éloignée. C'était ma façon pudique et respectueuse de lui témoigner ma gratitude. J'aurais pu à ce moment-là lui dire qu'elle pouvait rentrer chez elle, retourner auprès de son mari, mais je ne voulais pas mentionner celui-ci ; et puis je n'eus pas à le faire : elle se décida à se lever, sans doute rassurée, s'étant senti autorisée par mes paroles.

— Je passerai vous voir demain... si ça ne vous dérange pas, bien entendu.

— Ça ne me dérangera pas. C'est très gentil à vous. Bonne nuit, Marie-Annick.

— Bonne nuit, Monsieur D.

⋆

Le lendemain matin, je traînai au lit encore plus tard que d'habitude. J'avais la gueule de bois. Le soleil était aveuglant. Je n'avais pas les idées claires mais le moral était meilleur. Je me pris une bonne dose de café, puis en début d'après-midi je partis en vadrouille retrouver des endroits que j'avais aimés, avec mon appareil photo et quelques bouquins, bien décidé à jouer au chasseur d'images. Les brumes d'alcool se dissipaient peu à peu ; j'avais le cœur léger et je fis de belles rencontres.

Tout d'abord toute une famille d'Américains venus chercher un peu de leur histoire familiale près d'un monument aux morts de la guerre de 14-18. Je leur racontai ce que je savais de cette sale guerre, cette boucherie, et de la région. Puis, dans un village qui avait été reconstruit grâce à une bienfaitrice étrangère, je rencontrai

justement ses descendants. Ce sont eux qui me donnèrent un cours d'Histoire.

Cette région était bien évidemment sympathique ; il fallait juste avoir la chance de tomber sur les bonnes personnes. Avoir la chance d'être là au bon moment. Pas facile, dans cette région désertée, surtout au mois d'août.

Je rentrai assez tard après avoir dîné, par flemme, dans un petit boui-boui que j'avais eu la chance de trouver sur ma route. J'avais plein de photos dans mon appareil, dont celles des personnes que j'avais rencontrées et qui avaient accepté que je les mette dans ma boîte ; même la « châtelaine » avait bien voulu, de bonne grâce, que je l'immortalise devant l'église du village et devant le petit château appartenant à sa famille. Avec la promesse de leur envoyer ces photos par mail.

Il devait être aux alentours de 21 heures ; le soir tombait. Marie-Annick se montra à la porte et, la voyant ouverte, entra.

Elle portait une espèce de grande tunique informe, en coton, qui descendait jusqu'à ses larges chevilles, des sabots en plastique (qu'elle devait trouver confortables pour aller et venir dans son jardin et ses vergers). Il était évident – et sans devoir la regarder bien longtemps – qu'elle ne portait pas de soutien-gorge. Pour plus de confort également, sans doute ; à son âge, il y avait longtemps que ses seins ne tenaient plus bien haut, mais à leur forme qu'on appréhendait à travers sa tunique claire, il était également évident qu'ils avaient un beau volume !

Elle ne semblait donc pas gênée de se montrer ainsi à moi, car bien que n'étant pas impudique, cette tenue aurait attiré les yeux (et les mains) de n'importe quel homme, surtout un tant soit peu sevré. Elle pensait peut-être qu'ayant le moral dans les chaussettes, j'avais une libido qui s'était fait la malle. Dire que ma libido était débordante aurait été mentir ; néanmoins, selon les jours, j'avoue que j'avais « des idées », et il ne me suffisait que de les suivre, avec l'accord de celle qui les inspirait, pour la réveiller.

Et puis, mon humeur avait été joyeuse et enjouée toute la journée, sans doute parce que le soleil et la clarté du ciel azur m'avaient tapé sur la tête, et je me trouvais ce soir-là comme un ado au printemps dont les gonades viennent d'arriver à maturité, avec une sève qui monte et qui ne demande qu'à sortir pour être en harmonie avec la Nature.

Par contre, je remarquai tout de suite qu'elle portait – pour la première fois depuis que je la connaissais – un maquillage léger qui contrastait avec le caractère décontracté de sa tenue. *« Tiens, » me dis-je, la dame aurait un accès de coquetterie, une discrète envie de plaire, d'attirer mon attention autrement que par sa bienveillance à mon égard ?* Elle portait ses cheveux blancs et courts joliment bien, et s'il est vrai que si son visage était quelconque, ainsi rehaussé d'un peu d'ombre à paupières et de mascara, son physique était beaucoup plus féminin, et presque joli.

— Bonsoir ! Je suis venue prendre de vos nouvelles. J'espère que ça ne vous gêne pas...

— Pas le moins du monde, répondis-je vivement avec un ton enjoué.

— Bien, ça a l'air d'aller...

— Oui j'ai passé une excellente journée ! Vous voyez : je vous l'avais dit : il n'y a pas raison de vous inquiéter. Mon humeur change d'un jour à l'autre.

— Tant mieux, tant mieux...

Elle n'osa rien ajouter, et encore moins faire allusion à mon triste état de la veille au soir. C'est presque elle qui avait l'air de se sentir gênée. *« Peut-être espérait-elle me consoler ce soir ? »* me dis-je gaillardement, mais bien entendu sans y croire.

— Bon, dit-elle...

J'avais l'impression qu'elle allait s'en aller d'un instant à l'autre.

— Voulez-vous boire quelque chose ? l'interrompis-je. Naturellement, je n'ai que du bourbon. Étant en vacances, je n'ai pas fait provision de boissons variées, ajoutai-je sur le ton de la plaisanterie.

Et vous savez, je ne bois pas tous les soirs comme hier : j'avais le blues, comme vous avez dû vous en rendre compte. Allez, un petit bourbon ? On the rocks ?

— Bon, d'accord. Mais juste un doigt.

— Allez. Va pour un doigt !

Dans ma tête je riais déjà : *« Tu vas te le prendre, le doigt ! Et même si tu veux, tu auras autre chose que mon doigt, après... »*

Malgré mon invitation, elle ne s'asseyait pas ; nous dégustâmes notre alcool debout, près de la grande table en bois. Difficilement, la conversation s'engagea. Elle me questionna sur ma journée ; je la lui racontai avec force enthousiasme.

« Elle va finir par penser que je suis bipolaire ; j'espère ne pas lui faire peur... » me dis-je. Mais je restais très posé, m'intéressant à ses explications, puisqu'elle s'était mis en tête, manifestement, d'étaler ses connaissances géographiques et historiques, me montrant fièrement qu'elle était cultivée, qu'elle possédait bien son sujet, et qu'elle aimait me faire partager son savoir. Il est vrai qu'elle était enseignante à la retraite, et que chez ces personnes la déformation professionnelle fait que dès qu'on les lance, elles doivent avoir l'impression d'être à nouveau devant des élèves.

Décidé à la flatter, je me mis à la complimenter sur son savoir, sa mémoire et son talent pour captiver son auditoire. Touchée, elle rougissait de plaisir. Elle sourit, baissa un moment les yeux. De façon flagrante, mon attitude était dans le registre de la séduction. J'avais la forme. J'étais en train de ferrer le poisson. *« Et la carpe de l'étang va bientôt être farcie ! »* me dis-je, n'espérant pas trop présumer de mon avantage. Aussi me décidai-je à revenir sur ce qui s'était passé la veille au soir : il fallait que je l'apitoie un peu, que je l'emmène sur le terrain du pauvre veuf esseulé. Et en manque... *« Et peut-être pas seulement d'affection, me dis-je. »*

— Excusez-moi pour hier soir, enchaînai-je sans transition et un peu enhardi par l'alcool qui me montait aux tempes en même

temps qu'à ses joues ; je ne vous ai pas donné une très belle image de moi-même, lui dis-je doucement.

— Non, ce n'est pas grave. Je comprends que ça ne doit pas être drôle pour vous tous les jours. Et on ne se remet pas d'un deuil d'un seul coup, en quelques mois, c'est normal.

— Oui, exactement. Mais je me suis un peu laissé aller. Et avec votre gentillesse... Je veux dire avoir une présence féminine comme ça... j'ai un peu craqué.

— Non, il n'y avait pas de problème ; je comprends très bien.

— Même s'il est très fort, un homme a besoin d'une femme de temps en temps, de sa douceur, de sa compassion... et quand ça arrive, ça le fait fondre. Rien ne remplace une femme.

— Oui, je le sais bien. Pourtant je ne pense pas être tellement douce de caractère...

— Si, si... En tout cas ça m'a fait beaucoup de bien.

Tandis que nous discutions, je m'étais approché insensiblement. Je me trouvais désormais tout près d'elle. Nous étions côte à côte devant la table. Je percevais la chaleur de son corps, qui m'irradiait ; je songeai, tout émoustillé, qu'entre ce corps, sa surface corporelle et moi, il y avait si peu de choses... et posant ma main droite sur sa taille, juste au-dessus de sa hanche généreuse, je laissai aller doucement ma tête sur son épaule gauche et respirai profondément.

— Hum, vous sentez bon... lui soufflai-je.

J'étais en train de jouer mon va-tout à ce moment précis. Elle était loin d'être idiote et devait bien comprendre ce que signifiait cette main posée sur elle, sachant ce que devait être la libido d'un homme seul, encore jeune, sevré – du moins théoriquement – depuis longtemps, surtout après les propos ambigus que je venais de lui tenir. Je n'étais plus un gosse. Je me disais qu'elle allait sans doute se soustraire doucement à ma main, à ma tête, d'autant que je n'étais plus mélancolique ce soir, et qu'elle n'avait donc aucune raison de me laisser prolonger ainsi ce geste tendre, mais elle ne bougea pas.

Je décidai donc d'enchaîner immédiatement. Poussant mon avantage, je posai ma deuxième main de l'autre côté de sa taille et me pressai lentement contre elle. Mon pubis rencontra son fessier. Immédiatement, je me mis à bander très dur. Je plongeai littéralement mon visage dans son cou. Je sentis sa main gauche se poser sur ma tête et me caresser les cheveux ; j'avais gagné !

J'enserrai alors son ventre de mes deux bras, le pressant, le massant, et mes mains montèrent vers ses seins que je pris à pleines paumes ; ils avaient un beau volume, comme je l'avais subodoré, et je me mis à les masser lentement, les gratifiant de pressions croissantes. Je sentis les pointes durcir sous le tissu, et je pris un malin plaisir à les agacer, les prenant entre pouce et index.

Je sentais ses grosses fesses onduler sous la robe ; j'essayai d'y caler me bite, bien dans le sillon. Je n'y tins plus : je pris le mince vêtement de coton et le remontai d'un seul coup jusqu'en haut. Elle leva ses bras pour le faire passer et s'en débarrasser. Elle se retrouva nue, avec juste ses sabots aux pieds, car elle ne portait pas non plus de culotte, la cochonne ! Quelle salope ! Baba cool au pas, Parisienne enseignante en retraite venue vivre en province, elle était venue rendre visite à son locataire le soir nue sous sa robe : ça ne pouvait pas être seulement pour se sentir plus à l'aise.

Je commençai à me branler entre ses grosses fesses, mes deux mains bien remplies par ses gros nichons mous, tandis qu'excité comme jamais je lui mordillais l'épaule. Je voulus l'entraîner à l'étage mais elle se rappela soudain qu'on l'attendait à 50 mètres de là ; non pas qu'elle semblât prise de remords, mais elle avait apparemment peur d'éveiller les soupçons en prolongeant sa visite, et peut-être que son mari débarque. Alors elle me dit :

— Non. Pas le temps. Prends-moi vite, là, maintenant !

Elle semblait très excitée, et sa peur n'avait apparemment pas pris le dessus ; c'était comme si elle avait besoin de satisfaire une envie pressante et d'en finir, de se faire saillir, là, rapidement.

Je la courbai sur la table, appréciant au passage la belle forme de la croupe ample, lui fis écarter ses cuisses pleines, et je fis jaillir ma queue raide de mon short pour la présenter directement à l'orée de sa belle fente. Positionnant le gland au bon endroit, je posai mes deux mains sur ses hanches, emprisonnant le bassin, et je l'enconnai d'une seule poussée.

— Ah oui... soupira-t-elle avec satisfaction, comme si elle venait d'accueillir le Messie.

Soucieux de répondre à son souhait de faire vite, je me mis immédiatement à lui asséner des grands coups de reins, et elle dut agripper la table et tenir bon sur ses jambes pour ne pas s'écrouler. J'accélérai rapidement le rythme, la besognant avec force ahanements, lui arrachant des « Aaah... » irrépressibles à chaque coup de boutoir, mes mains lui serrant sa large taille comme des serres.

Pour une fois qu'une femme me demandait de la baiser vite fait bien fait, je n'allais pas me faire prier, et j'avais tellement envie : il y avait si longtemps que je n'avais pas fait l'amour que c'est joyeusement et avec vigueur que je la pilonnais sans retenue, et sans essayer de retarder la montée de mon plaisir.

Il faut dire qu'elle avait l'air d'y trouver son compte, la grosse poule... Je ne sais pas si son distingué mari l'honorait souvent – ou en tout cas suffisamment à son goût – mais je me rendis rapidement compte que chez elle, la montée du plaisir ne traînait pas, et qu'elle avait commencé avant la mienne : ses cris et ses râles rythmés par mes coups de pine s'étaient intensifiés très vite, et elle se mit rapidement à gueuler, perdant toute contenance, toute retenue, ne semblant pas le moins du monde soucieuse du qu'en-dira-t-on.

Mes coups de reins claquaient contre son cul. Elle commençait à me faire un effet pas possible, et j'avais beau me dire que toutes les femmes doivent avoir cet air animal quand elles jouissent, à chaque fois que c'était une femme tellement digne – voire coincée – qui se mettait à ressembler à une tigresse en chaleur, ça m'excitait

d'autant, et l'intensité de mon excitation n'avait rien à voir avec la beauté ou l'aspect physique de la dame.

Excité comme jamais en raison des réactions de celle qui me faisaient un effet bœuf, mon plaisir monta très vite et, ayant oublié toute retenue, je jouis en braillant comme un dément, sentant que j'envoyais une quantité de semence assez impressionnante, témoignant de la longue période d'abstinence que je venais de connaître.

Elle avait pris son pied, et de façon à peine moins bruyante.

Elle reprit très vite ses esprits, comme si elle redécouvrait qu'elle habitait à peine à 50 mètres d'où son mari devait l'attendre. Je lui proposai de prendre une douche (je voyais mon foutre commencer à sortir de sa chatte et à couler, brillant, le long de ses grosses cuisses), et je la voyais mal se présenter à son époux dans cette tenue ; mais semblant un peu paniquée, elle déclina et s'apprêtait à sortir ainsi de la maison, en toute précipitation. Je l'obligeai presque à prendre le torchon de cuisine que je lui tendais et, prenant conscience de son état, elle s'essuya consciencieusement.

En un éclair, elle avait passé la porte et disparut. Je me demandai si ainsi, sans culotte, elle n'allait pas semer sur le chemin, dans la cour, quelques petites flaques.

J'avais néanmoins bien compris qu'elle ne voulait pas passer sous la douche et rentrer chez elle avec les cheveux mouillés, ce qui aurait été encore plus suspect ; en s'essuyant, elle m'avait bredouillé qu'elle se doucherait avant d'aller se coucher. En effet, avais-je pensé, ce serait vraiment préférable !

La location d'été - II

Passé cet épisode, elle ne revint plus me voir. Du moins, jusqu'à la fin de la semaine. En effet, je devais quitter le gîte le samedi, et je devais bien évidemment lui rendre les clés après un état des lieux. Ne la voyant plus revenir, je me demandais quel était son état d'esprit. Est-ce qu'elle regrettait cette partie fine, qu'elle considérait pour elle comme un moment d'égarement ? Avait-elle honte d'elle ? Avait-elle l'impression de s'être laissée séduire, d'être tombée dans un piège ?

J'avoue que ça me laissait un peu mal à l'aise, et je me demandais quelle serait sa manière de se comporter avec moi lors de notre prochaine rencontre.

Personnellement, bien entendu, je ne regrettais rien ; j'avais pris mon pied comme jamais en sabrant cette grosse bonne femme sur la table du séjour de son gîte, et j'estime que ça nous avait fait du bien à tous les deux ; il y avait bien longtemps que, vivant au jour le jour, je ne m'embarrassais pas avec des scrupules de ce genre. D'accord, elle était mariée, et je l'avais baisée à quelques dizaines de mètres de sa maison où son mari l'attendait tranquillement, mais je me disais qu'à cet âge on n'est plus très jaloux.

Et puis, bien souvent, on fait beaucoup moins souvent l'amour.

Je n'irais pas jusqu'à penser qu'il n'y avait pas de mal à me servir d'un « truc » dont cet homme ne se servait plus, même si c'était une blague connue. Et si elle avait encore un restant de

libido, ça aurait été du gâchis de ne pas la satisfaire. Étant écolo dans l'âme, je trouve que tout doit servir le plus longtemps possible.

En même temps, je me sentais un peu frustré de l'avoir enfilée à la va-vite : ce n'était ni mon genre ni mon habitude, et j'avais peur de donner une mauvaise image de moi-même ; il m'aurait été désagréable de devoir la quitter sur une mauvaise impression, du moins sur le plan sexuel.

Après tout, c'est elle qui m'avait mis la pression pour la baiser sur place et de façon expéditive (alors que j'aurais souhaité prendre mon temps, même si – il faut bien l'avouer – le temps dans cette situation nous était un peu compté) ; mais imaginer qu'elle n'avait gardé comme idée que ça m'avait suffi, et que c'est ça que j'avais voulu, ne me satisfaisait pas, même si je devais ne plus jamais la revoir par la suite. C'était mon image de mâle attentionné, de gentleman, de bon baiseur qui aime prendre son temps, qui en prenait un coup.

⋆

Le vendredi, sur les coups de 19 heures, elle se présenta à la porte de la maison.

Je remarquai un changement sur elle : pour la première fois elle affichait une tenue un peu plus soignée, moins campagnarde, moins négligée ; elle était vêtue d'une robe d'été légère, à fleurs (pas très « fashion », il faut bien l'avouer) et de bottines en cuir de couleur chamois. Sa coiffure semblait un peu plus soignée.

Ceci me rassura car je me dis que si elle était plus attentive à sa tenue, c'est qu'elle se disait que mon regard comptait un peu pour elle, comme, en quelque sorte, le fait que je l'aie désirée aussi. De là à imaginer qu'elle allait m'offrir une dernière occasion de lui faire l'amour, je n'y étais pas ; je suis un peu naïf parfois, mais je préférai garder cet espoir enfoui au plus profond de moi et ne pas me faire d'illusions.

D'ailleurs notre échange fut bref et limité exclusivement aux questions techniques. Elle ne s'avança que de deux mètres du seuil de la porte (elle ne pensait quand même pas que j'allais lui sauter dessus et la violer...) et me demanda :

— Bon, vous partez de bonne heure, demain matin ?

— Non, je ne suis pas pressé. Je n'ai que quatre heures de route : je peux me permettre de m'en aller en fin de matinée, vers dix ou onze heures.

— Bien. Je peux passer faire avec vous l'état des lieux vers dix heures, alors ?

— Oui, bien entendu. OK pour dix heures.

— Alors à demain, et bonne soirée, dit-elle avant de s'en aller.

Je n'avais senti aucune animosité dans sa façon de me parler. Elle avait parlé avec naturel, mais j'avais perçu comme une espèce de gêne qu'elle avait cherché à dissimuler.

⋆

Le lendemain, vers 9 h 45 j'étais pratiquement prêt. J'avais fait quasiment tout le ménage la veille, rangé et mis dans ma valise tout ce qui traînait. Je finissais de déjeuner lorsque je fus surpris de la voir arriver en avance.

— Bonjour ! me lança-t-elle avec un grand sourire.

Je pris ce sourire comme un signe de bon augure, de même qu'un maquillage léger que je ne lui avais vu qu'une seule fois. *« La pomponnade est garante de la tamponnade... »* pensai-je. Néanmoins, elle avait revêtu une de ses robes longues et portait à ses pieds ses éternels sabots de jardin. *« Qu'importe, » pensai-je très vite. L'élégance n'est pas son fort, mais cette tenue minimaliste (en général, pas de sous-vêtements) est aussi un bon moyen d'atteindre son corps nu en un temps record.*

— Bon. On fait le tour ? proposa-t-elle.

— OK. Vous savez, j'ai tout briqué. On ne peut pas dire que j'aime faire le ménage, mais je suis très à cheval sur la propreté et

m'attelle toujours à rendre ma location nickel... surtout quand elle est toute neuve comme celle-là.

— Oh, mais je n'en doute pas. Je vous fais confiance. On va faire ça vite fait.

— On commence par où ?

— Par le haut ?

— OK, montons.

Je la laissai me précéder (ce qui ne se fait pas, je le sais : on ne laisse pas monter une dame devant soi, surtout si elle est courte vêtue, ce qui n'était pas le cas), mais je n'avais pas envie de me gêner et j'avais bien l'intention de profiter une dernière fois du spectacle de sa croupe majestueuse, grosse pêche bien fendue, à travers le tissu souple qui collait à ses deux gros ballons sans aucune barrière supplémentaire.

Nous passâmes en revue les deux premières chambres, ce qui fut très rapide (je ne les avais pas utilisées), puis la salle de bain, pour finir par ma chambre. Arrivés là, je décidai de lui parler, de ne pas laisser passer ma chance ; cet état des lieux risquait de ne pas s'éterniser, et pour rien au monde je n'aurais voulu que nous nous quittions de cette façon. De plus, passer sous silence notre fougueuse étreinte de l'autre soir me mettait mal à l'aise : je ne voulais pas passer pour un soudard qui lui avait sauté dessus en profitant de sa compassion.

— Dites, Marie-Annick, je voulais vous dire... Pour l'autre soir, je n'ai pas l'habitude de me comporter comme ça avec une femme.

— Ne dites rien, m'interrompit-elle ; ça ne vaut pas la peine d'y revenir.

— Ce que je voulais vous dire, Marie-Annick, c'est que, personnellement, je ne regrette rien. Ou plutôt si : je regrette que ça ce soit passé aussi rapidement. Je voudrais que vous sachiez que ce n'est pas dans ma façon de faire de faire l'amour aussi vite, aussi brutalement ; ce n'est pas ce que j'aime.

— Ne vous en faites pas, dit-elle, ne pouvant s'empêcher de sourire (là, je me demandai quelle était la signification de ce sourire : moquerie, ou bien était-ce l'évocation de ce souvenir qui l'émoustillait un peu ?). J'ai bien compris que vous êtes quelqu'un de bien, un homme bien éduqué, respectueux de l'autre et des femmes, et non pas un homme vulgaire.

— Merci. J'aime prendre mon temps – c'est très important pour moi – mais c'est vous qui étiez pressée... Je suis désolé.

— Oui, en effet. Mon mari était à la maison, tout près, et vous comprenez que ça me stressait un peu, ajouta-t-elle avec un sourire entendu.

— Oui, évidemment, j'en ai conscience.

Un silence passa. Elle me regardait de ses yeux clairs. Elle sembla hésiter, puis :

— Aujourd'hui, mon mari est parti pour toute la journée.

Mon visage s'éclaira et elle sourit en retour. Je lui demandai, inclinant la tête, séducteur :

— Alors vous voulez bien me laisser une chance de me « rattraper » ?

— Oui... murmura-t-elle, puis elle baissa les yeux.

Je me rapprochai ostensiblement et elle répondit en m'ouvrant les bras. Je l'enlaçai, et pour la première fois lui roulai une pelle d'enfer, langoureuse et avide, qu'elle me rendit sans mégoter. J'avais refermé mes bras autour de son corps large, lui caressant les flancs, descendant vers sa large croupe, lui flattant les reins, lui pelotant ses grosses fesses à travers la fine robe légère. Je continuai à la galocher tout en caressant ses bras pleins, puis posai délicatement mes mains sur ses seins que je fis rouler, les remontant, les laissant redescendre, les pelotant à pleines mains. Elle réagissait en gémissant, sa bouche pleine de ma menteuse. Je sentais son désir à la façon de se presser contre moi, de frotter son ventre chaud et replet contre le mien.

J'avais une gaule d'enfer, apparue dès que j'avais pris sa bouche et que j'avais compris qu'elle allait se donner à moi.

Ma bouche quitta la sienne, et tout en continuant à caresser ses belles formes, je la regardai droit dans les yeux, saisis les pans de sa robe de chaque côté et me mis à les remonter lentement, très lentement, sans quitter son regard. Je sentis son trouble, son excitation, mais pas la moindre gêne, la moindre pudeur.

J'allais la foutre à poil, exposer son corps large et nu dans la pleine lumière de la chambre (la matinée était ensoleillée et les rayons entraient par les vitres, baignant la pièce). Je levai lentement sa robe, baissant les yeux de temps en temps pour regarder au fur et à mesure la partie je découvrais (la racine des cuisses grasses, le pubis renflé, le ventre opulent, puis les seins) en parfait mateur. Ses yeux, loin de refléter une gêne, contemplaient avec étonnement mon regard gourmand et concupiscent. Elle ne voyait que du désir dans mon regard, ce qui semblait avoir pour effet de l'exciter elle aussi en retour.

Quand sa robe bouchonnée arriva au niveau de son cou, je l'en libérai en la faisant passer par-dessus sa tête. Découvrant ainsi son corps sculptural et blanc, je tombai à genoux aux pieds de la déesse. Je posai mes mains de chaque côté de son bassin, sur sa chair molle et chaude, et j'enfouis mon visage dans son ventre, puis le fis descendre sur son mont de Vénus replet. Je mis à emboucher la chair de l'intérieur de ses cuisses qui se rejoignaient en haut, lui prodiguant des suçons sonores tout en lui pelotant avidement l'extérieur des fesses.

Elle se mit à glousser, révulsant sa tête, pliant les genoux, entrouvrant ses cuisses. J'en profitai pour m'engouffrer dans la brèche ; ma bouche trouva le sexe corail aux lèvres bien ourlées que j'écartai de ma langue. La belle, pressant ma tête de ses deux mains, se mit à soupirer avec force. Puis ce furent des gémissements, des plaintes, des mots d'encouragement.

Elle coulait et je recueillais le suc sur ma langue, l'avalant à chaque fois, appréciant son goût de sève, salé et subtile.

La sentant vaciller sur ses jambes, je la poussai doucement pour l'entraîner vers le lit (que je n'avais pas encore refait : elle aurait dû retenir la préméditation). Je la basculai lentement en arrière ; elle se laissa tomber sur le bord de la couche et m'ouvrit largement ses cuisses, me faisant l'offrande de toute son intimité.

J'allais m'en montrer reconnaissant, et lui donner en retour la volupté qu'elle méritait.

Tandis que mes mains caressaient le satin frais de l'intérieur de ses larges cuisses en des mouvements langoureux, montants et descendants, ma bouche ventousa sa belle chatte bien ouverte, ma langue ne se montrant pas économe de ses mouvements, entrant en elle, en ressortant, glissant de haut en bas, explorant en des mouvements circulaires tous les recoins de la vulve.

Elle avait levé ses grosses cuisses et m'offrait l'entrée de son corps en toute impudeur et sans retenue aucune. Je les pris à pleins bras, et m'amusai à les relever encore plus haut. Elle s'amusait à enrouler ses jambes autour de la tête ; enfin, « s'amusait », autant que le plaisir qu'elle commençait à prendre lui en laissait encore l'esprit capable car les ondulations de plus en plus rapides et de plus en plus amples de son bassin qui venait à la rencontre de ma bouche la trahissaient, et les orgasmes montaient en elle comme des vagues et commençaient à secouer tout son corps tandis que sa bouche laissait échapper des cris désespérés, même si elle tentait de façon touchante de les étouffer en mordant son poing.

Excité comme jamais, je me mis à lui relever les jambes et les cuisses le plus haut possible (c'est-à-dire autant que son ventre et ses fortes colonnes de chair le lui permettaient), exposant ainsi et de façon obscène sa tirelire bien fournie, et un peu plus bas et en dessous, le petit œillet plissé et tout enclavé entre les fesses, qui m'appelait comme un clin d'œil salace.

Je me mis donc à le flécher de ma langue, enfouissant la pointe de ma menteuse dans le petit cratère, la ressortant pour l'enfoncer dans l'orifice de son coquillage tandis que mes mains tantôt retenaient

ses chevilles au plus près d'elle, tantôt jouaient vicieusement avec ses seins.

Finalement, n'y tenant plus, je me relevai, baissai pantalon et slip, et l'empoignant par les cuisses je lui rentrai d'une seule poussée mon vit dans cette petite grotte rose qui semblait n'attendre que moi, et depuis un bon bout de temps.

Elle posa ses jambes sur mes épaules et je me mis à la besogner à grands coups de reins, au rythme de ses encouragements :

— Oui, vas-y ! Prends-moi, baise-moi fort !

Je l'attrapai par les hanches (ses larges hanches étaient un appel... elle était faite pour se faire baiser !), assurant encore mieux mes prises, et je la pilonnai à des rythmes variés, alternant accélérations, rythmes lents, coups de boutoir puissants, lui arrachant des cris survoltés.

Je la fis rouler sur le côté et je la pris comme ça, cuisses repliées en chien de fusil, pelotant ses nichons, adoptant un rythme régulier, misant sur l'endurance plutôt que sur le 100 mètres ou la course du guépard.

Ayant envie de changer d'activité, et la dame ayant révélé une nature bien encline à tous les plaisirs charnels, je m'allongeai devant elle, tête-bêche, et je n'eus pas besoin d'une explication pour qu'elle comprenne ce que j'attendais elle : ma bouche se replongeant entre ses cuisses montra l'exemple, et elle prit dans sa jolie petite bouche ma queue raide qui sortait juste de sa chatte, et encore luisante de nos sécrétions intimes. Elle se mit à me pomper d'une façon un peu maladroite qui trahissait un manque d'expérience ; je me dis qu'elle n'était pas coutumière de la chose, et le fait de penser qu'elle me prodiguait ce qu'elle refusait peut-être à son mari m'excita davantage.

Ma langue, elle, avait l'expérience du broute-minou, et la dame ne se plaignit pas de mon savoir-faire : son corps en feu réagissait toujours au quart de tour à mes caresses linguales tandis que mes mains avides pelotaient frénétiquement ses grosses fesses, s'aventu-

rant même entre elles, et je me mis à caresser du bout du majeur le petit œillet cupuliforme. Je la sentis frissonner à cet attouchement, et j'entendis une plainte étouffée quand deux doigts de ma main droite glissèrent dans sa chatte.

Tandis que je lui suçais son petit bouton, mon majeur gauche entra par effraction dans son anus, et lentement progressa en elle. Cette fois, attaquée des deux côtés en même temps, et alors que j'aspirais son bourgeon entre mes lèvres, elle déchargea brutalement et ma main fut tout aspergée des fruits de sa jouissance, mais ma belle amante mûre avait encore des ressources. Soit elle avait été sevrée de plaisir sexuel depuis un moment, soit je venais de réveiller la femelle en chaleur endormie qui sommeillait en elle, soit encore le goût de l'interdit s'ajoutant à la sensation de vivre un moment rare à son âge dans la réalisation d'une aventure imprévue et improbable avec un locataire l'avait excitée comme moi, mais elle ne s'en laissa pas compter et elle me montra qu'elle n'avait pas encore l'intention de s'arrêter là ; elle interrompit soudain son activité pour me dire avec une voix de folle que je ne lui reconnus pas :

— Tu vas me prendre en levrette ! Et, joignant l'action à la parole, elle se mit immédiatement à quatre pattes sur le lit.

— Tu aimes ça ?

— J'adore ! Et j'en ai envie...

— OK, dis-je en m'apprêtant à me positionner derrière elle et sa croupe majestueuse.

— Oui, tu vas bien me faire jouir comme ça. Prends-moi fort, j'aime ça !

— À vos ordres, Madame ! lui lançai ironiquement, et je saisis ses fortes hanches. Ça tombe bien : j'adore ça aussi !

Et en effet, de voir ainsi la grosse poule, son large cul bien cambré et bien campé sur ses grosses cuisses installée comme une chienne, nue avec ses bottines, ses nichons pointant vers le lit, me fit bander de plus belle. C'est donc sans problème que mon vit trouva son chemin et franchit la porte de son corps pour aller

buter bien au fond de son ventre, ce qu'elle accueillit avec un cri d'enthousiasme. Sans perdre mon temps en fioritures, je me mis à la pilonner à longs coups de reins, mes mains maintenant fermement son bassin.

La voir ainsi se faire besogner par mézigue avec tout son large corps secoué des soubresauts au rythme de mes coups de boutoir n'était pas pour me calmer. Je lui donnai tout ce que je n'avais pas pu lui donner l'autre soir, ébranlant son utérus, ralentissant par moments pour qu'elle me sente bien sur toute la longueur – allant même jusqu'à ressortir presque entièrement pour le plaisir de sentir cette pénétration – ce moment durant moins d'un dixième de seconde, que les femmes qui savent apprécier savourent en lâchant des soupirs languissants.

J'enserrais par moments son ventre de mes deux bras, la plaquant contre moi, me collant contre son cul, allant attraper ses nichons qui se balançaient en cadence, triturant ses larges mamelons couleur brique, les pinçant, pressant ses mamelles comme si je voulais les essorer, sans ralentir mes coups de bélier. Au fur et à mesure qu'ils montaient en intensité, ses râles se transformèrent en cris de bête blessée à mort et elle se mit à jouir, secouée de toutes parts, oscillant sur ses genoux et ses coudes.

Me retirant, je lui déclarai que je voulais jouir sur ses seins ; elle se laissa aller lourdement sur le côté, et j'eus à peine le temps de m'approcher que de longs jets partirent sur sa poitrine ; l'un d'eux atteignit même son menton.

La violence de mon orgasme me surprit et me laissa complètement vidé.

Nous restâmes un long moment sur le lit, l'un près de l'autre, à essayer de reprendre nos souffles, puis elle me dit qu'elle allait se doucher et de ne pas m'inquiéter car cette fois ce serait elle qui nettoierait la salle de bain. Elle semblait reconnaissante du plaisir que je lui avais donné ; pour l'heure, je pensai que nous étions quittes.

Quand elle sortit de la douche, j'avais retiré les draps sales et les avais empaquetés dans un coin de ma valise (je me dis en riant que j'emmenais en souvenir l'odeur de nos ébats).

Il me fallait moi aussi passer sous la douche. Elle me dit de prendre mon temps, de lui apporter les clés chez elle dès que je serais prêt, elle partit. Je me lavai et finis de boucler mes valises, puis je les chargeai dans ma voiture. Je fermai la maison et allai la retrouver chez elle.

Je sonnai ; elle me cria d'entrer. Elle m'avait fait un thé, apparemment pas encore décidée à me laisser partir aussitôt. N'étant pas un goujat, je ne serais pas parti comme un voleur, et je tenais à lui dire au revoir comme quelqu'un bien élevé.

Je la trouvai souriante, plus détendue qu'à son habitude. Son teint était frais, ses yeux brillaient, elle semblait ragaillardie.

— C'est joli chez vous, lui dis-je avec un regard circulaire sur le séjour, en prenant ma tasse de thé. C'est rustique. J'aime beaucoup ces boiseries, ce style. Vous avez beaucoup de goût.

— Merci. J'ai tout rénové en m'inspirant de ce qui se faisait avant.

Un silence. Puis tout de go et les yeux dans les yeux, elle me dit :

— J'espère que vous ne me jugerez pas mal. Je n'ai jamais été une femme légère, mais je me dis, arrivée à 59 ans, que si j'attire un homme – surtout s'il est de passage et que je risque de ne jamais le revoir – que je n'ai pas envie de me refuser à lui.

— Écoutez, Marie-Annick, je ne suis pas de ces hommes-là ; je suis le premier responsable de ce qui s'est passé. J'ai tenté de vous séduire, donc je ne suis pas moralement irréprochable. Nous nous sommes fait du bien tous les deux, et vous avez été gentille avec moi au moment où j'ai eu un sérieux coup de blues. J'ai pris ces étreintes autant comme des gestes d'empathie et d'affection de votre part qu'un cadeau charnel. Ça m'a fait du bien aussi bien physiquement que sur le plan moral.

— Pourtant je ne suis pas très démonstrative. On me dit même souvent froide. C'est peut-être ma façon à moi de montrer de l'empathie.

— En donnant votre corps ? dis-je en souriant, un peu espiègle.

— Oui.

Répondant à mon sourire, elle précisa :

— Mais je ne le donne pas à tout le monde !

— Seulement à ceux qui l'apprécient, déjà...

— Oui, en effet. À mon âge et avec ma corpulence, ces hommes-là ne sont pas légion.

— En tout cas, à ce que j'ai pu en juger lors de nos ébats tout à l'heure, je peux vous jurer que vous n'êtes pas froide !

Elle rit de bon cœur.

— Vous m'avez rajeunie le temps d'une journée. Regardez : il fait beau, le soleil nous illumine, la vie est belle.

— Oui, vous avez raison, la vie est belle. Ça n'est pas dans mon tempérament de me plaindre, de voir tout en noir. La vie est pleine de promesses, pleine d'occasions ; elle est faite de plaisirs. Il faut en profiter.

La cliente de la pharmacie - I

Dans les histoires précédentes, je vous ai raconté comment, depuis le début de mon veuvage, je m'étais aperçu que les veufs attirent les femmes – et surtout celles d'âge mûr – comme le sucre attire les guêpes. J'avais un peu profité de la situation, je l'avoue (bon, je n'avais pas eu trop à les chercher, et c'étaient même elles, parfois, qui m'avaient aguiché), et je m'étais offert de belles parties de jambes en l'air avec des dames d'un âge vénérable.

En fait, je m'apercevais que plus le temps passait plus j'aimais tringler les vieilles biques, enfiler les vieilles chouettes, empapaouter les vieilles peaux (à condition qu'elles ne l'aient pas directement sur les os). J'aimais les femmes grasses, et ça de tout temps, mais en plus (et ça, c'était mon côté vicieux, pervers) j'aimais beaucoup quand elles avaient dépassé 55 ou 60 ans, malgré leur pudeur, leurs complexes, leurs réserves, les faire se foutre à poil devant moi, en pleine lumière, et bien les mater, sous toutes les coutures, malgré leurs protestations, leur envie de se dissimuler.

Et si ce tabou s'avérait chez l'une d'elles vraiment absolu, alors tant pis, je préférais laisser tomber et m'en aller. J'aimais bien outrager leur pudeur, passer outre leurs pudibonderies, leurs petites réticences, mais si je tombais sur une coincée, je jetais l'éponge. Au revoir, et basta ! Pas la peine de perdre mon temps. Faire l'amour dans le noir, sous les draps, les bras en croix et les jambes jointes, je ne voyais pas l'intérêt. Ç'aurait pu être le début d'un jeu choisi,

à tout prendre, mais pas une règle imposée par la morale ou par une pruderie obstinée et inébranlable.

J'en étais arrivé à un point tel que, au travail, quand j'entendais parler de leur mère des jeunes secrétaires, je me mettais à penser et à fantasmer sur ces mères que je ne connaissais pas, et non pas sur elles.

⋆

J'avais peur de finir par être connu dans le quartier, mais outre ma voisine d'en face qui ne perdait pas une occasion de venir me voir à l'improviste – dès que son mari n'était pas à la maison quand elle savait que j'étais là – pour se faire fourrer vite fait bien fait, avant ou après un café, parfois debout devant la table de ma salle à manger (il faut dire que la chienne y avait pris goût, et qu'elle débarquait exprès sans culotte sous sa robe pour que je puisse facilement la trousser et mettre son fessier à l'air, que je n'avais plus qu'à enfiler tandis qu'elle avait écarté largement les cuisses et s'était cambrée pour me faciliter le passage), je ne peux pas me dire que je me faisais harceler sexuellement par les femelles du coin.

Il y avait bien une ou deux voisines qui me faisaient des petits gestes charmants de la main quand elles partaient en voiture et me voyaient en passant devant chez moi, mais pour moi, ce n'était que le signe d'une exquise politesse que je trouvais touchante.

Pour en revenir à ma voisine d'en face, j'avais accepté son empressement à me rejoindre souvent, comme son intrusion qui était devenue plus fréquente, même si parfois j'avais d'autres projets au moment où elle débarquait car je connaissais maintenant assez la vie pour savoir qu'il faut profiter de tout ce qu'elle vous donne au moment où elle vous le donne.

Cependant, tant pour casser un peu le côté rituel qui était en train de s'installer que parce que j'ai un côté dominateur marqué, je voulais continuer à mener le jeu, lui montrer que c'était moi le

maître, et que c'était moi qui faisais et modifiais les règles au gré de mes caprices.

Et comme mon côté voyeur était ces derniers temps en train de prendre le pas sur les autres – sans jamais éclipser mes besoins de domination – je lui imposais de se plier au code que j'établissais progressivement pour régir la façon de débuter nos ébats, et de se conformer à ma mise en scène. Après avoir bu notre café, cérémonie durant laquelle nous discutions de banalités, je lui ordonnais soudain :

— Maintenant lève-toi, et fous-toi à poil !

Bien entendu, elle ne discutait jamais cet ordre et se levait de sa chaise avec un regard trouble. S'exécuter ne lui prenait pas beaucoup de temps étant donné qu'elle ne portait rien sous sa robe, et elle se retrouvait à poil avec ses chaussons.

Mais le jeu ne s'arrêtait pas là : je lui ordonnais de marquer une pause, et bien souvent de se retourner pour me présenter son fessier bien plein, d'écarter les cuisses, puis de se pencher lentement, d'attraper ses chevilles. Ainsi elle m'offrait une vue unique sur sa fente et sa petite praline. Je vérifiais que tout était parfaitement propre et que son sexe était bien lisse, libre de tout poil, comme une vulgaire star du X.

Quand c'était le cas – c'est-à-dire pratiquement toujours – je récompensais l'effort fourni et le soin apporté à sa toilette par une feuille de rose, gâterie qu'elle affectionnait tout particulièrement (surtout quand je la lui administrais avec deux doigts glissés dans sa chatte, ce qui la faisait décharger rapidement et très bruyamment). Je la félicitais, et elle me remerciait chaudement de la rendre folle, comme elle me le disait à chaque fois.

Quand elle m'avait bien mis en appétit, je l'attrapais par les hanches, je l'attirais à moi, l'empalais sur ma queue raide que j'avais sortie, et je la gratifiais d'une belle chevauchée en levrette. Souvent, quand elle était encore plus excitée, elle me demandait de l'enculer, et, avec difficulté parce que son petit trou était encore serré parce

que pas suffisamment pratiqué, je m'enfonçais avec délice dans son petit canal, empoignais ses seins mous et la sodomisais sans hâte, ce qui occasionnait chez elle des soupirs, des cris de plaisir, puis des jurons de plus en plus obscènes au fur et à mesure qu'elle s'embrochait le fondement sur ma bite raide et que je manœuvrais en cadence ses mamelons tristes mais à fleur de peau.

Ma voisine, à 65 ans, prenait de plus en plus goût à se faire enculer sur mes chaises de salle à manger et, tout échevelée, elle me criait sa gratitude et ses orgasmes démesurés. Elle venait pour ça, la chienne, et elle n'avait que la rue à traverser. J'espérais que personne dans les maisons voisines ne remarquait ce manège, mais qui aurait pu soupçonner cette retraitée à qui on aurait donné le bon dieu sans confession ?

Comme elle n'était jamais déçue de l'aboutissement de nos parties fines, je me permettais de jouer avec elle, de la faire languir, d'être de plus en plus exigeant dans ce que je lui demandais de faire pour que je daigne la tringler et l'envoyer au septième ciel.

Je lui demandais par exemple de monter sur ma table de séjour, de se mettre à quatre pattes et de s'écarter les fesses dans une posture d'attente. Ou bien je lui demandais d'aller prendre une belle carotte dans mon frigo, de l'enduire de beurre, de revenir et de se l'enfiler dans le cul, puis de la faire aller et venir lentement tout en restant debout face à moi en me fixant dans les yeux et de me décrire ce qu'elle ressentait ; je n'étais jamais déçu !

Parfois je lui disais que j'exigeais de l'entendre en confession avant de commencer à la toucher. Elle devait se mettre à genoux à côté de ma chaise et, la robe relevée sur ses reins découvrant sa croupe nue, elle devait me raconter ce qu'elle avait rêvé, ce à quoi elle avait pensé dans son lit le soir, ce qu'elle avait espéré faire avec moi dans l'attente de ce jour.

Elle me racontait avec force détails et une grande excitation tous ses fantasmes, tout ce qu'elle avait imaginé. Je lui ordonnais de passer une main entre ses cuisses et de se masturber tout en me

racontant ces turpitudes ; ça me faisait un effet bœuf de voir cette sexagénaire se branler lentement comme une gamine. De temps en temps je lui tripotais les fesses et elle soupirait profondément en fermant les yeux. Je lui ordonnais alors de les garder ouverts. À la fin, je l'absolvais de tous ses péchés, mais en pénitence elle devait ouvrir la bouche et prendre ma queue raide et dure bien au fond de sa gueule : elle suçait divinement bien. Qu'est-ce qu'elle s'appliquait, la petite garce !

Elle aimait bien entendu être fessée, à plat-ventre et à poil en travers de mes genoux sur mon canapé, ou à genoux sur ce dernier. Elle savait que je ne fessais pas très fort, que je ne voulais pas lui laisser de marques visibles, et je la touchais, la pelotais entre deux. Sa chatte bavait. Je lui branlais les seins, lui roulais des pelles, mais les claques, on les entendait bien dans mon salon !

Ça se terminait bien évidemment pas une vigoureuse levrette, mais je lui faisais bien comprendre qu'il ne fallait pas qu'elle abuse, qu'il ne fallait pas qu'elle fasse semblant d'être une vilaine fille, qu'elle ne m'invente pas des fautes morales ou qu'elle ne feigne pas d'être désobligeante, désagréable ou incorrecte pour que je lui donne ce que je n'avais pas envie de lui donner.

Bien que peu diserte sur sa vie intime, elle m'avait lâché un jour, tandis que nous partagions notre café, que son mari ne la possédait plus que très rarement parce qu'il ne la trouvait plus franchement désirable. Ça m'avait provoqué un petit pincement au cœur, mais je ne lui en avais rien dit. Bien entendu, à son âge son corps commençait à être un peu avachi sous l'effet de l'outrage des ans, mais son enthousiasme et son côté un peu salope compensaient largement le déclin de son sex appeal : les situations et les jeux de rôle avaient pour moi plus d'attrait sexuel que la beauté et la jeunesse des corps.

Pour résumer, Marcia – comme ma voisine d'en face – m'avaient redonné goût à la vie, et y avaient même apporté du piquant. Ces petites parties de baise étaient désormais le sel et le piment de

mon existence, et ma vie sexuelle était des plus riches. Je n'aurais jamais cru avant de les rencontrer qu'il y avait des femmes aussi vicieuses et aussi affamées, et je n'aurais jamais pensé trouver un jour des femmes de cet âge mettre autant mes sens en émoi, réveillant pareillement mes fantasmes de domination !

Elles m'avaient non seulement redonné la joie et le plaisir de vivre, mais avaient aussi boosté ma libido et m'avaient décontracté dans mes rapports avec les femmes. Sans être un séducteur, je m'affichais serein et décomplexé, et je m'étonnais de plus en plus de mon naturel pour draguer les femelles, celles de mon âge et d'un âge plus avancé.

Ainsi, un jour, je devais aller chercher un médicament sur ordonnance dans ma pharmacie habituelle qui est à deux cents mètres de chez moi. Pas de bol, j'étais tombé à un moment d'affluence. Dans ces moments-là qui sont parfois beaucoup plus longs qu'on aurait espéré, il faut savoir s'armer de patience. J'avais pris ma place dans la file d'attente et je regardais distraitement les rayonnages où trônent désormais tisanes-miracle, sucettes aux vertus surnaturelles, produits d'hygiène hors de prix, et même des sous-vêtements féminins ! On croit parfois halluciner, bref...

Avant de me décider à sortir mon portable pour lire des articles sur le net, je me mis à jauger mes voisines. Vous avez remarqué combien il y a peu d'hommes dans les pharmacies, ou alors, rarement, des petits vieux ? À croire que la corvée de pharmacie est l'une de celles qui demeurent dévolues au beau sexe. Derrière moi, mon attention fut attirée par le regard bleu azur de ma suivante qui me matait avec insistance. Je me dis qu'elle pensait peut-être m'avoir déjà vu, ou alors qu'elle aussi s'étonnait de voir un des rares clients de sexe masculin.

Comme ça ne faisait pas très longtemps que j'habitais le quartier – tout comme cette ville d'ailleurs – il y avait peu de chances pour que je l'eusse déjà croisée. D'autant plus que je l'aurais remarquée : elle avait une coiffure impeccable, un beau visage sans aucune ride

bien qu'on devinât – on ne sait comment, d'ailleurs – qu'elle avait atteint la soixantaine, et de beaux bras que laissait nus son pull léger à manches courtes. Des bras très blancs et assez pulpeux.

Un coup d'œil rapide et descendant apprécia son corps ni mince ni trop épais, mais charnu et épanoui juste ce qu'il faut.

Cette présence et ce regard un peu curieux de commère m'obsédaient de plus en plus, mais je décidai de n'en rien montrer, m'efforçant de continuer à afficher mon air d'indifférence paisible et d'ennui. Je me gardai bien également de m'offusquer de ce regard braqué sur moi, même s'il était limite inconvenant, trahissant un manque d'éducation manifeste, une habitude peut-être héritée d'une vie passée à la campagne où parfois des gens rustres dévisagent un peu trop ostensiblement les nouveaux faciès.

La dame était plutôt jolie, et même si j'étais intrigué par son regard, je trouvai la situation intéressante. Étant donné que j'étais devenu depuis des mois de plus en plus joueur, j'avais envie de trouver un moyen quelconque « d'accrocher » cette femme attirante.

Je n'eus pas de temps pour mûrir un plan d'approche car ce fut mon tour. La pharmacienne, qui me connaissait déjà, me dit bonjour et prit mon ordonnance. Elle m'appela « Docteur », ce qui ne pouvait qu'être entendu par ma suivante. Là, je me dis *« Ou c'est cuit, ou je vais pouvoir tourner la chose à mon avantage. »*

Quand je pris mes médocs et tournai les talons, la femme me mata encore plus bizarrement. Je lui adressai un petit sourire et lui lançai un au-revoir très poli, auquel elle ne répondit pas, restant comme deux ronds de flan et s'empressant de s'avancer vers le comptoir.

Aussitôt, je me dis que j'allais traîner pour l'attendre sans en avoir l'air. Le portable me donnait un prétexte tout trouvé ; béni soit le smartphone ! C'est tellement naturel de sortir, de se mettre juste à côté de l'entrée de la pharmacie, de faire sembler de le consulter, de répondre à un texto ou de chercher quelque chose d'urgent sur le net... Je n'eus pas à attendre très longtemps. Je me

dis que la femme devait être pressée, qu'elle avait dû se dépêcher et abréger une éventuelle causette avec la pharmacienne. C'était peut-être un peu présomptueux de ma part, n'empêche qu'elle sortit très vite.

Je n'avais pas réfléchi à un quelconque plan. Je ne me voyais pas courir après cette dame d'âge mûr, m'eût-elle maté curieusement un long moment juste avant. Elle aurait pu prendre peur et montrer qu'elle n'avait aucune suite dans ses idées, dans sa curiosité du moins ; mais elle m'offrit mieux qu'un plan : elle m'aborda, direct, sans aucune gêne et même avec un certain culot, plutôt brut et puéril :

— Vous êtes médecin ?

— Oui, en effet.

— Vous avez un cabinet où... ?

— Ah... je suis salarié... Je ne fais plus de médecine de soins...

— Ah, donc vous ne consultez pas. Dommage, c'est tellement difficile de trouver un médecin de nos jours...

— Ou alors, ajoutai-je sur le ton de la plaisanterie et de la confidence, seulement pour les jolies femmes... et chez moi, étant donné que je n'ai pas de cabinet.

À ce moment-là je m'attendais à ce qu'elle se braque ou ne relève pas, déçue de ne pas avoir trouvé un vrai médecin pour remplacer celui qu'elle avait tant de mal à dénicher, et qu'elle s'en aille ; mais contre toute attente, très sérieusement elle poursuivit la conversation :

— Et qu'est-ce que vous traitez ? Vous connaissez des remèdes que d'autres médecins ne connaissent pas ?

« Mon dieu, » me dis-je, est-elle stupide ! C'est quoi cet entêtement ? Elle n'avait rien d'une débile, et à sa façon de s'exprimer on voyait bien que si elle n'était pas une intellectuelle, c'était loin d'être une femme frustre. Toutefois, elle n'entendait manifestement pas ce que je lui disais : c'était sûrement une de ces personnes un peu naïves, en tout cas suffisamment pour penser qu'il y a

des médecins qui connaissent des traitements inconnus des autres, de ces femmes avides de découvrir les toutes nouvelles méthodes des médecines « douces », ou bien « naturelles », ou encore « alternatives ». Bref, toutes ces gogothérapies que des illuminés ont développées par cupidité ou parce qu'ils y croient eux-mêmes, étant parfois plus allumés que leur propre patientèle.

— Oui, je connais des traitements, en particulier pour guérir de la gourmandise, de la curiosité envahissante, et de tous les vilains défauts. Mais ce sont des traitements spéciaux, et il faut de la volonté pour les suivre, et suffisamment de courage pour y adhérer.

Un peu surprise, sans manifestement avoir perçu l'ironie dans mes propos, elle me fixait de son regard bleu et étonné.

— Ah bon... ? Et ça marche ? demanda-t-elle.

— Si vous êtes suffisamment motivée, si vous n'avez pas peur, si vous êtes confiante dans la thérapie... tout dépend de votre volonté.

— Et c'est... c'est cher, comme traitement ?

— Je ne fais pas payer ; je suis salarié : je n'ai pas le droit de faire payer des soins. Et puis comme je vous ai dit, je ne traite que les jolies femmes.

Elle me regardait avec un regard de plus en plus trouble ; peut-être commençait-elle à comprendre, du moins en avais-je l'impression. C'était le moment où normalement elle aurait dû fuir, laisser tomber, décrocher, soit par peur du pervers, soit parce qu'elle se disait qu'elle n'était pas dans la catégorie de femmes que je désignais et/ou qu'elle n'avait plus l'âge.

N'ayant plus rien à perdre, je lui lançai, levant un sourcil faussement indifférent, mais avec une ébauche de sourire en coin :

— Vous êtes intéressée ?

— C'est-à-dire... Je suis curieuse...

J'avais envie de lui dire que je m'en étais aperçu, mais elle poursuivit :

— Enfin... oui... Mais... Où vous... ?

— J'habite tout près, à deux pas d'ici. Je suis du quartier. Si vous êtes intéressée, je peux vous donner rendez-vous.

— Euh, oui...

Elle sembla hésiter. À ce moment, je me dis qu'elle allait se dégonfle, qu'elle me donnerait une réponse floue, évoquerait un hypothétique rendez-vous futur, mais à ma grande stupéfaction elle enchaîna, avec le culot qui semblait la caractériser :

— Et là, maintenant... ça serait possible de... ?

— Ah oui, bien sûr ! lui dis-je avec un grand et délicieux sourire.

J'avais de la chance ! J'étais libre, je n'avais personne chez moi, ma maison n'était pas trop en désordre, et je me dis que quand le poisson vient d'être ferré il ne faut surtout pas le lâcher. Cette prise était inespérée. Mais pour tout dire, je n'en revenais encore pas, bien que je cachais parfaitement ma surprise. *« Qu'est-ce qui l'emporte, chez elle : une curiosité de commère, l'avarice devant la perspective de connaître une nouvelle thérapie gratuitement... ou autre chose ? »* Je n'allais pas tarder pas à le savoir !

— Vous me suivez, alors ? enchaînai-je en commençant à marcher dans la direction de ma rue.

— Oui, d'accord, dit-elle en baissant les yeux.

Elle semblait soudainement intimidée maintenant que la situation se précisait.

Tout en marchant à ses côtés, je cherchai à la tester, quitte à ajouter à son trouble :

— Ne vous en faites pas : je suis connu de mes voisins... et je n'ai pas de femme coupée en morceaux dans mon congélateur !

Contre toute attente, cette vilaine blague la fit sourire mais elle ne répondit rien. Elle aurait encore pu battre en retraite, prétextant n'importe quoi pour reporter *sine die* ce rendez-vous improvisé et hasardeux, mais elle n'en fit rien : en moins de cinq minutes nous étions arrivés dans ma rue, devant la porte de la grille que j'ouvris. Elle put alors découvrir l'extérieur de ma grande maison ancienne. Je lui fis passer le portillon, la précédai dans les marches accédant

à l'entrée de mon pavillon que j'ouvris et la fis entrer dans mon salon, tout meublé dans un style ethnique.

La dame, comme je m'y attendais, commença à regarder mon intérieur de façon peu discrète, mais je n'avais pas l'intention de la laisser s'attarder ni de perdre mon temps avec des mondanités. Je lui indiquai l'escalier montant à l'étage :

— C'est par ici. Je vous laisse monter. J'ai une pièce dans un petit bâtiment à l'extérieur, mais il n'est pas chauffé, et je ne m'en sers donc que l'été.

Elle prit la rampe et gravit les marches en bois qui craquèrent.

— Passez la porte de gauche ; c'est là que j'officie.

Elle vit que c'était une chambre assez spacieuse : ma chambre. Heureusement, je l'avais bien rangée et fait le lit. Comme j'avais désormais l'habitude que Marcia ou ma voisine d'en face débarquent à l'improviste et que leurs visites se terminent par une bonne partie de baise, parfois dans les draps, je tenais toujours ma chambre propre et en ordre. Je n'avais pas, par contre, pu préparer la pièce pour sa séance de « thérapie », du fait de cette rencontre inattendue.

Cette situation m'excitait terriblement, de même que la personnalité singulière de cette dame, et tandis qu'elle se tenait debout, regardant de droite et de gauche, sans savoir quoi faire de ses mains, se demandant ce qu'il fallait faire mais n'osant poser aucune question, je ne restai pas inactif : plaçant ma chaise face à elle, j'allai chercher un grand coffret en bois décoré que je posai sur ma commode. Elle n'eut pas à attendre longtemps la suite des évènements : je m'assis confortablement sur la chaise, lui faisant face tandis qu'elle restait plantée sur place, un peu gauche. Je lui lançai alors ce qui était, sans équivoque, un ordre :

— Très bien. Maintenant, chère Madame, déshabillez-vous.

— Déshabiller... comment ?

— Vous vous foutez entièrement à poil.

Et comme elle semblait hésiter, déconcertée, j'ajoutai :

— Allez, vite !

La dame baissa la tête, ne sachant trop par où commencer, manifestement très troublée.

— Vous enlevez d'abord les chaussures puis le haut. Je précise car vous n'avez pas l'air d'avoir trop l'habitude de vous mettre nue devant un homme. J'ai l'impression que vous manquez de méthode, ajoutai-je.

Elle s'exécutait sans véritable empressement. Je lui demandai :

— Vous êtes pudique ?

— Oui, un peu... répondit-elle avec un rictus nerveux.

— Je vais traiter votre pudeur ; je vais vous la faire passer. Je traite le mal par le mal. Alors c'est essentiel qu'une femme se foute à poil sans discuter, sans réticence aucune, quand un homme le lui ordonne.

Elle ne releva pas que je ne faisais plus allusion au thérapeute, à la patiente, ni à la thérapie, en parlant d'un homme et d'une femme.

La sexagénaire aux cheveux châtain clair avait déjà enlevé chaussures et tricot et, pieds nus, elle déboutonnait sans hâte son pantalon de toile. Elle leva les yeux, croisa mon regard, vit que je la matais attentivement. Je lui fis un petit signe de l'index, un petit geste autoritaire assez explicite lui indiquant de descendre ce pantalon. Elle l'ôta, et je lui ordonnai de le jeter sur le lit.

Elle n'était désormais vêtue que d'un ravissant body blanc en dentelle, sans manches et à fines bretelles, qu'elle remplissait bien. Je pouvais voir ses épaules et ses bras nus, lisses et bien pleins. Son ventre était un peu replet, et ses cuisses et ses hanches un peu débordantes étaient magnifiquement mises en valeur par l'échancrure du body.

Elle me regarda et allait commencer à baisser les bretelles quand je l'arrêtai :

— Restez donc comme ça. Pour le moment. Votre body est ravissant. J'aime les body. C'est un vêtement plutôt sexy. Surtout pour une femme de votre âge...

Je me levai, m'approchai, et lui dis d'un ton très posé et un peu froid :

— Finalement, je me demande si c'est bien votre pudeur que je vais soigner, et pas plutôt votre inclination à aguicher les hommes, votre envie – consciente ou en sommeil – à susciter le désir chez les mâles...

Là encore, je me serais attendu à ce qu'elle proteste ou prenne peur, mais elle baissa les yeux avec un air de honte, comme une gamine prise en faute. Je me demandai ce qui, de son côté pervers ou de son penchant pour la soumission, était le plus fort.

— Reculez ! lui commandai-je. Jusqu'à la porte.

Elle obéit sans délai.

Une très vieille poutre coiffait en effet la porte, indiquant que le mur était porteur. Cela faisait un petit moment j'y avais vissé des pitons. J'ouvris mon coffret et en sortis deux chaînes prolongées par des bracelets de cuir. Je montai sur ma chaise pour suspendre les chaînes à leurs pitons respectifs, puis ordonnai à la dame de lever les bras et j'emprisonnai ses poignets dans les bracelets.

Elle était désormais attachée, les bras en l'air et écartés en V.

— Écartez un peu les jambes.

Elle obéit de bonne grâce. Ses joues avaient rosi, sa respiration semblait plus courte, ses yeux étaient brillants. Je vis avec plaisir que ses aisselles étaient parfaitement lisses. *« Un corps bien soigné... »* pensai-je. Je me postai devant elle, la défiant du regard, mes yeux plantés dans les siens d'un bleu azur. Elle soutint deux ou trois secondes mon regard, puis elle baissa un peu la tête et fixa son regard dans un coin.

Je ne la touchais toujours pas. Sa poitrine, plutôt bien développée – du C, sinon plus – remplissait bien le body. J'avais envie de soupeser tout ça. Je lui tournai autour, lentement, la flairai, approchant ma bouche et mon nez au plus près de son cou, de ses épaules, de ses bras, mais m'abstins de tout contact.

Je m'arrêtai derrière elle. Elle gardait la tête droite. Ne pouvant me retenir, je saisis sa nuque dans ma main, la pressai légèrement, puis la caressai du bout de mes doigts. Je me reculai un peu pour contempler la croupe bien épanouie. Elle devait bien faire un bon 46, voire un 48, la tante... Soudain, je saisis le bas du body et le tirai violemment vers le haut, le lui rentrant brutalement dans la raie des fesses, dégageant ses hémisphères. Surprise, elle poussa un cri.

— De bien belles fesses ! Un beau cul, bien épanoui. Des fesses comme je les aime. Faut-il traiter aussi votre gourmandise, ma petite dame ?

— Je suis un peu gourmande... dit-elle d'une voix presque éteinte.

— Mouais...

— Comment pouvez-vous traiter la gourmandise ? s'enhardit-elle. Vous avez un remède ?

— Oui, j'en ai un : je traite le mal par le mal... ou plutôt je punis par là où les patientes ont péché. Si votre gourmandise vous a fait de grosses fesses, je suis désolé, mais ce sont elles qui vont en subir les conséquences.

Et ce disant, de ma main libre je me mis à peloter durement ces deux fesses l'une après l'autre, à les malaxer, les pincer assez fortement tandis que ma main gauche tirait toujours le body vers le haut, lui remontant toute la raie, ainsi – je l'imaginais – que sa foune.

— Je suppose qu'il y a bien longtemps que vous n'avez pas été fessée...

— Oui, répondit-elle, émue et d'une voix faible.

— C'était quand la dernière fois ? lui demandai-je d'une voix impérieuse.

— Oh, je devais avoir... onze ou douze ans.

— Je suis sûr que vous mentez... répondis-je d'un ton très froid. Un fessier comme le vôtre est fait pour la fessée, et ça m'étonnerait qu'il n'y ait pas eu un mari ou un amant pour vous fesser !

— Non, non, je vous assure... protesta-t-elle.

— J'ai du mal à vous croire, mais admettons. Si c'est bien le cas, de toute façon je vais réparer cette injustice.

La cliente de la pharmacie - II

Lâchant le bas du body, je caressai lentement ses épaules rondes et douces, remontai mes mains sur ses bras moelleux et satinés. C'était vraiment une belle femme. Quelle belle surprise, quel magnifique cadeau m'avait offert cette belle journée ! Je les caressai jusqu'aux poignets tandis que je posai doucement ma bouche sur sa nuque. Je la sentis frissonner et toute sa peau s'ériger en une intense chair de poule.

Je détachai ses poignets le temps qu'elle puisse baisser les bras pour les reposer, fis glisser doucement l'une après l'autre les fines bretelles du body par-dessus ses épaules, et je lui murmurai près l'oreille :

— Je vais vous foutre à poil, chère Madame.

Et sans attendre, après m'être replacé devant elle, sans empressement et le plus lentement possible, je descendis le body, dévoilant deux beaux seins volumineux et encore assez ronds, puis son ventre souple et blanc, beau comme celui d'une danseuse orientale, puis sa chatte replète... et le body tomba à ses pieds.

Le mont de Vénus n'était couvert que d'une très fine toison claire, presque aussi fine qu'un duvet. Elle avait rapproché ses cuisses pour laisser tomber le vêtement à ses chevilles, et s'en débarrassa en levant les pieds l'un après l'autre.

La dame mûre se prêtait magnifiquement au jeu. Elle ne s'offusquait pas de son traitement, et ne me posait plus de questions

stupides sur les thérapies que je connaissais et que les autres médecins ignoraient, ni sur quels maux je soignais et prétendais guérir.

En tout cas elle avait l'air d'apprécier le traitement que j'étais en train de lui administrer !

Je joignis l'index et le majeur de ma main droite et les approchai de sa bouche, lui ordonnant :

— Sucez !

Elle ouvrit la bouche sans discuter et je fis faire quelques va-et-vient entre ses lèvres ; j'y introduisis même un troisième doigt. Puis, la saisissant de la main gauche par le menton pour qu'elle me fixe bien dans les yeux, délicatement, des doigts de la main droite j'écartai les lèvres de son sexe et me mis à caresser doucement l'intérieur de sa vulve d'arrière en avant.

Elle se laissait faire en soupirant, en soutenant mon regard. Je continuai, puis introduisis l'index puis le majeur dans l'orée de son sexe.

— Mmmm... bonne petite chatte... lui susurrai-je sans cesser de la branler lentement.

Puis je pris sa bouche, collant mes lèvres sur les siennes qui s'entrouvrirent, et elle me rendit mon baiser, un baiser lent et passionné, ma menteuse explorant sa langue, ses dents, toute sa cavité buccale.

Je lâchai sa bouche à regret, puis toujours en fixant ses yeux bleus, je remontai mes doigts tout luisants de sève, les portai à ma bouche et les suçai avec délectation.

— Mmmm, oui, vraiment, une bonne petite chatte. Goût subtil, épicé et poivré.

Puis j'attrapai ses seins à deux mains et me mis à les peloter doucement d'abord, puis de plus en plus fort tout en la regardant droit dans ses yeux azur. Imperceptiblement, elle eut un petit mouvement du menton vers le haut, un appel. Sans lâcher ses seins, je me mis à la galocher de nouveau.

Je lâchai ses seins et sa bouche, et lui dis :

— Vous êtes une femme curieuse, n'est-ce pas ?

Elle répondit d'une voix un peu éteinte et très émue :

— Oui, je l'avoue : je suis très curieuse, trop curieuse. On me l'a déjà dit. Ça me perdra.

— Je ne sais pas si ça vous perdra, mais ça se paie, en tout cas. Et moi je vais vous la traiter, votre curiosité. C'est avec votre curiosité que vous m'avez cherché... eh bien vous m'avez trouvé ! lui dis-je tout en lui détachant les poignets.

J'allai m'asseoir sur la chaise et, la regardant ne pas oser bouger sans mon ordre, je lui intimai :

— Venez ici. Venez vous allonger à plat-ventre en travers de mes genoux.

S'approchant d'un air très gauche, elle s'exécuta. Elle devait se retrouver dans la peau de la gamine de douze ans qu'elle avait été ; des souvenirs troublants devaient lui remonter pour la première fois. Je lui saisis le poignet pour la guider et elle se pencha. Ses gros nichons pendouillaient, terriblement bandants, et elle s'installa inconfortablement sur le ventre, sur moi. Je l'aidai à se repositionner correctement.

— Vous pouvez poser le bout de vos doigts sur le sol ou saisir les pieds de la chaise, comme vous voulez.

Son gros cul bien blanc saillait vers le haut, et j'avais ce bel objet juste sous ma main droite. De mes deux mains je lui écartai les fesses, inspectai longuement sa petite rosette sombre enfouie tout au fond du sillon fessier. Elle était bien plissée et bien propre, dénuée de tout poil à son pourtour.

— Moi aussi je suis curieux, ma petite dame. Et je vais tout connaître de votre anatomie. Je veux connaître parfaitement votre corps, jusqu'à la moindre parcelle de votre peau, tous les recoins. Je l'inspecterai sous toutes les coutures, sous tous ses replis, jusqu'à ce que je connaisse par cœur chaque centimètre carré de sa surface... comme chacune de vos réactions physiologiques. Hum, ce petit

œillet m'a l'air bien froncé, et je suis sûr qu'il est bien serré. Il me faudra sans doute utiliser un plug...

— C'est quoi, un plug ? osa-t-elle.

— Hum, vous si curieuse, vous ne savez pas ce que c'est ? Vous saurez ; ne vous impatientez pas. C'est un objet qui permettra que votre petit orifice soit aussi souple que votre chatte.

— Oh... dit-elle dans un frémissement.

Je caressai doucement les beaux hémisphères épanouis. La peau était douce, parcourue de quelques frissons.

— Bon, et si pour débuter on commençait le traitement ? Il est temps de vous administrer le remède qui va soigner votre curiosité maladive et vos penchants à tourner autour des hommes plus jeunes... surtout quand vous savez qu'ils sont médecins. On peut dire que vous êtes bien tombée aujourd'hui, Madame. Vous n'auriez pas imaginé ce matin, en vous levant, que vous alliez vous retrouvez à poil à plat-ventre sur les genoux de l'un d'eux, prête à vous faire fesser... ?

Je n'attendis pas sa réponse et la première claque tomba sur sa fesse droite, un peu sèchement mais pas très fort. La dame ne broncha pas. La même tomba sur la fesse gauche, puis d'autres suivirent, visant le sommet du postérieur, le dessous des rotondités, puis les côtés débordants.

J'interrompis un peu le traitement et lui ordonnai :

— Écartez un peu les cuisses.

Elle les ouvrit et je caressai les muqueuses intimes de sa vulve : elles étaient tout humides !

— Hum, on dirait que vous appréciez mon traitement, ma petite dame...

— Oui, osa-t-elle répondre d'une toute petite voix.

Je repris la fessée, sans trop appuyer mes claques. J'avais peur qu'elle demande grâce. Je voulais une fessée érotique, sensuelle. Je voulais la chauffer, l'exciter, et un peu châtier sa chair aussi. J'interrompais la fessée toutes les six ou huit claques pour la branler

un peu, caresser sa vulve qui devenait toute glissante, insinuer un doigt en elle, lui branler sa zone G.

Elle accueillait mes attouchements avec force soupirs, puis je reprenais la claquée, lentement, méthodiquement, faisant tressauter ses chairs molles, contemplant avec fascination ce beau cul et les ondes de choc qui parcouraient sa chair et qui montaient jusqu'à ses hanches, puis je retournais à la source et en ressortais mes doigts tout luisants de mouille. Je lui en enduisis tout son sillon fessier, me mettant à caresser le petit cratère, l'humectant de cyprine par des mouvements circulaires, appuyant légèrement dessus, cherchant à en apprécier la résistance, l'élasticité, mais sans aller jusqu'à le pénétrer.

Je me remis à la fesser, prenant un peu plus d'élan, appuyant bien mes claques, deux-trois fois, puis je me mis à caresser ses cuisses lisses et bombées. De la main gauche je lui tripotai le sein adjacent, la pelotant vicieusement, puis je passai ma main sous son cou, le caressai, puis son menton. Je rentrai mon majeur gauche dans sa bouche, la forçant à le sucer. C'était vicieux, ça m'excitait ; elle suçait sans se faire prier.

Je bandais comme un cerf, et elle me donnait des envies de profanation. J'allais tringler cette vieille commère, et ma queue durcissait encore à cette idée. J'avais envie de son cul, j'avais envie de la fourrer et de l'entendre gueuler son plaisir.

Je lui claquai son gros fessier un peu plus longuement, de temps à autre un peu plus fort, puis ralentissant et dosant la force en la diminuant un peu. J'alternais petites claques sèches qui lui décollaient presque la peau du cul et lui faisaient pousser des petits cris aigus avec des grandes claques données la main grande ouverte qui appuyaient profondément sur la chair de ses grosses miches, la pressant, s'enfonçant dans le globe gras.

Je contemplai mon œuvre : sa mappemonde avait pris une belle teinte rosée. Je l'avais bien échauffée, et la sève qui perlait sur les lèvres de son sexe témoignait de son état d'excitation.

Je lui ordonnai :

— Relevez-vous maintenant !

Lourdement et avec difficulté elle se remit debout. Lui montrant le lit je lui intimai :

— Grimpez là-dessus et foutez-vous à quatre pattes. Comme une chienne !

Elle m'obéit et je croisai son regard tout trouble.

Elle s'installa, les genoux près du bord du lit, sans même que j'eusse besoin de corriger sa position, ayant même écarté les cuisses.

Je me levai de ma chaise et me plaçai à côté d'elle, contemplant le spectacle.

— Cambrez-vous bien, creusez les reins ! Tendez bien votre croupe... oui, c'est ça, offrez bien votre cul... comme ça !

Ses gros nichons pendaient comme deux outres, les petits bourrelets de son ventre faisaient comme une draperie... comme j'aime.

— Alors, on a l'air moins maline comme ça, hein ? ! On est prête à recevoir son traitement. Ah, voilà un tableau que j'adore : une bonne soumise, une vieille cochonne, la chatte trempée, en proie à ses désirs secrets et lubriques !

Elle ne bronchait pas, attendait sans protester, montrant ainsi que j'étais dans le vrai, et mes mots devaient résonner dans sa tête et l'exciter encore plus.

Je me plaçai derrière sa croupe, empaumai ses fesses, les écartai, en examinai longuement l'intérieur puis je descendis plus bas. J'écartai les grandes lèvres, exposant les petites lèvres luisantes et rose vif, mes pouces les caressant, glissant sur les muqueuses grâce à la cyprine brillante qui les humectait.

— Une bonne chienne, prête pour la saillie ! J'adore enfiler les grosses et vieilles cochonnes ! lui déclarai-je avec une voix dont le ton trahissait l'excitation tandis que je me débarrassais du froc et du boxer.

Je posai à nouveau mes mains sur son cul et approchai mon dard arqué de la poule à sacrifier ; je présentai mon vit dont le

gland était gonflé à craquer à l'orifice de sa vulve, et lentement je le fis glisser en elle : elle était brûlante et douce.

— Mmmm, quel délicieux fourreau ! Je vais bien te baiser, grosse salope !

Là-dessus, je la saisis par ses fortes hanches et je l'empalai à fond sur ma queue. Elle poussa un « Ahh... » de satisfaction et je commençai à la baiser lentement, mais bien à fond. À chaque coup de pine je butais tout au fond de son ventre, lui ébranlant tous ses organes...

— Alors, chère Madame, vous me demandiez si je connaissais des traitements que les autres médecins ignorent. Vous connaissiez celui-là ?

— Oh non !

— Vous avez certainement des douleurs, de l'arthrose, des problèmes de sommeil, non ?

— Ah oui, souvent... Comment vous le savez ? répondit-elle en gémissant, la voix saccadée sous mes coups de boutoir.

— C'est mon boulot de savoir. Eh bien, je peux vous garantir que le plaisir sexuel, en libérant des endorphines – des molécules proches de la morphine, que le système nerveux sécrète – est un magnifique remède contre les douleurs chroniques comme contre les insomnies. Vous viendrez prendre votre traitement directement chez moi... mais pas trop souvent... il ne faut pas abuser... des bonnes choses... Hummm...

La serrant fort par la taille, je me mis à la besogner à un rythme croissant. Son fourreau était brûlant et bien moite. Elle répondait à mes coups de boutoir par des petits cris de femme excitée, des cris à l'intensité rapidement croissante.

Rapidement elle se mit à gueuler comme jamais : elle déchargeait, la vieille salope !

— Hum, mais tu sais que tu es une bonne baiseuse, une bonne salope, ma cochonne ? Tu prends ton pied, hein ? !

— Oh oui, c'est bon ! Tu me baises bien, mon salaud !

— Eh bien, on dirait que la petite dame se lâche... Il y avait longtemps que vous n'aviez pas été baisée, ma petite dame ?

— Oh oui... depuis que mon mari est invalide... ça fait au moins cinq ans.

— Je comprends un peu mieux... Vous aviez de la réserve. Et le manque d'orgasmes vous a minée. Il est temps de remettre la machine en marche, de remettre votre corps dans le cercle vertueux de la bonne santé... par une bonne baise, une baise régulière et salutaire.

Elle semblait soudain un peu vidée par l'orgasme qui venait de l'étreindre puissamment.

Renonçant à jouir dans l'instant, je me retirai d'elle et lui déclarai :

— Et si on s'occupait de ce cul, ce cul plantureux et magnifique ?

Et joignant le geste à la parole, je me mis à le caresser, à appuyer les paumes de mes mains sur toute la surface de ses deux hémisphères, les écartai, les relâchai, et ainsi de suite, exposant bien sa rosette et sa chatte toute luisante.

Je caressai d'abord de la pulpe de mon pouce l'œillet bien froncé, la jolie étoile qui n'attendait qu'à être explorée.

Je pris dans mon « coffret aux plaisirs » un petit plug translucide à l'extrémité effilée que j'enduisis de gel lubrifiant. Je caressai ensuite le petit cratère avec mon instrument, le testant, appuyant un peu comme si j'allais le forcer, mais celui-ci semblait bien tonique. Je renonçai donc à l'entreprise et déposai une bonne dose de gel sur la petite cupule bistre que je me mis à caresser du bout de l'index avec des mouvements circulaires.

Elle tourna la tête vers moi. Sa nature de soumise que je lui avais sans doute révélée faisait qu'elle avait gardé jusque là, avec discipline, la même position sans oser bouger (ou bien n'était-elle pas encore rassasiée). Elle me demanda :

— Qu'est-ce que vous allez faire... ?

— Qu'est-ce que vous croyez ? Votre cul va y passer, ma petite dame. Je n'ai pas l'habitude de recevoir d'aussi belles poules avec un pareil cul, un cul aussi bandant, et de les laisser partir avant de les avoir enculées !

— Oh... Ça, j'ai jamais fait... Enfin, pas depuis très très longtemps... Et j'en garde pas un bon souvenir, j'avais eu très mal...

— Vous en faites pas, ma petite dame : vous avez affaire à un spécialiste, et pas à une brute. Et je ne fais rien qui ne procure pas de plaisir à mes patientes. Et je prends toujours le temps qu'il faut ; pour l'heure c'est moi qui me montre toujours patient... Qu'importe le temps qu'il me faudra, que ça prendra ; mais votre cul, je vais vous l'ouvrir progressivement, et croyez-moi, il se livrera sans effort. Quand je lui aurais administré mon traitement, ma pine y entrera comme dans du beurre ! Je vous le promets. Détendez-vous, laissez-vous aller...

Et en même temps que je prononçais cette dernière phrase, mon index s'enfonçait lentement dans son petit trou, trouvant son chemin. C'est vrai qu'elle était serrée, la vieille garce ! Son petit conduit serrait mon doigt, se refermait sur lui, et je fis de lents aller-et-retours pour bien le lubrifier. Je repris du gel, retirai totalement mon index, en remis une bonne dose, et il repartit à l'assaut de la forteresse.

Elle commençait à se détendre ; l'étroit et brûlant canal commençait à s'assouplir. Je n'hésitai plus à faire pénétrer mon doigt tout au fond d'elle, jusqu'à la garde, et à le faire tourner. Je remis du gel et commençai à enfoncer précautionneusement le majeur à côté du premier ; elle poussa une brève et légère plainte, mais j'investis son fondement un peu plus. Tout son conduit se livrait, non sans tonicité, mais je venais à bout de sa résistance.

Je retirai mes doigts qui glissaient maintenant en douceur, les remplaçai par mon pouce qui entra sans effort et sans heurt. Je l'enfonçai à fond, jusqu'à la base de la première phalange, plus large, et je sentis que son orifice s'était bien assoupli.

— Voyez comme votre plus petit orifice se rend. Je ne vous fais pas mal ?

— Non.

— Je suis en train de vous ouvrir le cul, ma belle ; je suis sur le point d'aboutir. Votre cul est sur le point de m'appartenir, je suis en train de le conquérir.

— Oui, je le sens.

— Vous aimez ça ?

— Oui, c'est bon...

— Vous voyez ? J'ai appris il y a longtemps qu'une femme ne vous appartient pas tant qu'on ne l'a pas enculée... Et vous allez bientôt m'appartenir.

— Ooh...

Je fis quelques va-et-vient puis le retirai, et ce fut le moment que je choisis pour présenter le plug dont l'extrémité entra sans difficulté. Je le fis aller et venir avec des mouvements de plus en plus lents. J'entendais respirer plus fort, la grosse chienne... Elle poussa un petit cri : je venais de le pousser jusqu'à la partie plus large, la dilatant au maximum, puis jusqu'au rétrécissement sur lequel le sphincter s'était refermé. Il était fiché en elle.

— Là, ma belle. Vous voilà garnie, bien ornée. Que c'est beau, un bon gros cul comme le vôtre ainsi décoré d'un plug !

Là-dessus, je lui ordonnai de reculer un peu et d'écarter les cuisses, ce qu'elle fit. Ses genoux étaient désormais tout au bord du lit. J'avais une vue imprenable sur son cul qu'elle maintenait avec zèle bien cambré et sur sa chatte juste en dessous, aux lèvres bien ourlées, bien charnues et toujours ouvertes, le petit orifice rose comme un appel.

Je présentai à nouveau mon vit à l'entrée du sanctuaire et l'enfilai sans prendre de gants. Son conduit était toujours bien lubrifié, ce qui me permit de glisser en elle d'une seule poussée ; elle accueillit cette nouvelle saillie avec un gloussement de plaisir. Je me remis à la besogner à grands coups de reins longs et souples ; sa

chatte était parfaite, chaude, soyeuse, et m'enveloppait parfaitement bien la pine, comme si elle était moulée maintenant pour moi.

Le plug fiché dans son anus et occupant une partie de son rectum devait lui procurer des sensations nouvelles et plus intenses. En tout cas, elle poussait des cris plus forts. Elle m'excitait en diable, cette chienne !

Je me retirai au bout de quelques minutes car je ne voulais pas jouir trop vite. Je montai sur le lit, à genoux près de sa tête, mais gardant son cul et ses nichons à portée de main. Je lui tournai la tête vers moi de la main gauche et lui intimai :

— Allez, suce-moi, grosse cochonne !

Elle ne fit pas la fine mouche et s'avéra au contraire une bonne bouche : ses lèvres se refermèrent sur mon gland et elle se mit à faire des va-et-vient englobant tout mon dard, de la tête jusqu'à la hampe. Ah, elle suçait bien, la vieille garce ! Elle ne semblait pas experte mais elle s'appliquait, y allant de tout son cœur.

Je la félicitai :

— Hum, c'est bon... C'est bien, tu t'appliques bien. J'adore avoir de bonnes élèves comme toi qui font ce qu'on leur dit sans discuter et mettent de la bonne volonté pour progresser.

En même temps je caressais ses fesses rebondies, attrapant du bout des doigts le plug, lui imprimant des pressions avec des mouvements lents, sans le retirer pour autant. De l'autre main je la tenais par les cheveux, l'encourageant à bien s'activer. Tantôt je lui pelotais son nichon qui balançait en cadence, au rythme de sa succion.

— Tu seras récompensée pour tes efforts. Pour ça, tu vas avoir le droit de découvrir les plaisirs de la sodomie. Tu vas être comblée, ma chérie.

Elle leva les yeux vers moi, la bouche pleine ; son visage révélait un air inquiet. J'affichais un air tranquille et satisfait. Je flattai de ma main la divine salope.

Je lui demandai de cesser quelques instants pour me repositionner bien face à elle, et une fois en place je lui remis tout le morceau dans la bouche. Je pris sa tête à deux mains et me mis à baiser sa cavité buccale à une vitesse accrue. Sa bouche émettait des bruits de succion obscènes ; elle s'appliquait, mais elle avait du mal à suivre, d'autant que je lui envoyais mon phallus jusqu'au fond de la gorge, mais elle s'accrochait.

— Hum, c'est bien, ma chérie. Quel zèle ! Je te félicite : tu es vraiment une excellente suceuse. Allez, descends du lit maintenant. Prends la carpette, mets-la ici, et installe-toi dessus confortablement... à quatre pattes, naturellement ! Oui, là, comme ça, parfaitement. Tu creuses bien tes reins, tu te cambres bien ; oui ; comme ça. C'est parfait, on n'a presque rien à te demander : tu t'offres, tu offres ton cul à merveille. Quelle belle salope tu fais !

Je repris du gel, attrapai l'extrémité du plug et tirai lentement dessus. Il vint en faisant un « plop ». Je remis une bonne dose de gel lubrifiant sur le bout de l'objet, en versai aussi sur son anus tout rond qui restait un peu entrouvert, et je lui remis le plug qui rentra tout seul, et jusqu'au bout. Je le fis ressortir et rentrer une demi-douzaine de fois ; le canal était bien souple, laissant glisser le toy sans difficulté.

Je le posai sur le lit et lui déclarai solennellement :

— C'est parfait ; tu es prête à être enculée, ma belle !

Je posai mes deux mains sur ses fesses bien déployées ; leur surface était bien tendue, puis je m'accroupis au-dessus de son fessier ainsi exposé. La rondelle qui bâillait était un appel, offerte au sacrifice. Je pris ma queue raide dans ma main et la guidai vers son petit trou borgne. Le gland passa sans difficulté. J'enfonçai lentement ma grosse pine dans le petit orifice de la retraitée vicieuse. Il était serré, mais mon vit glissa sans douleur ni résistance ; je sentais les spasmes de son muscle anal me presser la queue, mais son cul se rendait sans heurt.

Je descendis, lui enfonçant mon dard jusqu'à la garde, et je la félicitai :

— C'est bien : vous avez pris toute ma pine dans le cul ! Maintenant je vais vous besogner, vous enculer comme vous le méritez.

La bonne femme n'avait quasiment pas bronché ; elle encaissait bien. Elle se faisait sodomiser sans faiblir. Je me mis à la pilonner lentement, à lui prendre le fondement à longs coups de bite souples. Ces mouvements eurent l'air de lui faire de l'effet : elle se mit à râler, à pousser de longues plaintes saccadées, au rythme de la saillie.

Je pris ses larges hanches à pleines mains et me mis littéralement à lui défoncer le cul, ce qu'elle eut l'air d'apprécier. Elle se mit à beugler, à pousser des cris de bête blessée ; elle avait l'air de commencer à jouir, et de façon ininterrompue. Tout son corps replet était secoué par mes coups de boutoir et par les spasmes de jouissance qui la faisaient trembler tout entière ; ses jambes durent même faiblir car elle s'affaissa et s'affala à plat-ventre, mais je restai collé contre son gros derrière et continuai à la pilonner à grands coups de pine.

Ma jouissance monta d'un seul coup ; je rugis et lui envoyai de puissants jets de foutre tout au fond de son cul. Je me vidai en elle, lui offrant un lavement gratuit.

Elle semblait anéantie, et je ne valais guère mieux. J'étais allongé sur elle, collé de tout mon poids sur son dos que je caressais tendrement, l'embrassant sur le cou, les épaules.

Elle s'ébroua, eut un rire nerveux, disant que je la chatouillais.

Je finis par sortir de son canal étroit et l'aidai à se relever.

Manifestement, cela faisait longtemps qu'elle ne s'était pas livrée à une pareille partie de baise, qu'elle n'avait pas eu l'occasion de fournir un tel effort physique. Que d'émotion !

Elle avait le visage rouge, ses yeux bleu pâle brillaient sous l'effet du plaisir.

Je la pris par la main, l'amenai à la douche et lui donnai un drap de bain. Elle affichait un sourire de satisfaction. Elle semblait épanouie, transformée. La thérapie avait l'air de fonctionner.

Quand elle ressortit de la douche, je la gratifiai d'un charmant sourire :

— Alors, Madame, comment vous sentez-vous ? Mieux, j'espère.

Elle baissa un instant les yeux, un peu gênée.

— Je ne vais pas vous mentir : j'ai eu beaucoup de plaisir... mais vous m'avez bien eue avec vos thérapies nouvelles ! ajouta-t-elle en souriant.

— Oui ça je vous ai eue... au sens propre, en tout cas. Mais c'est vous qui croyiez trop aux nouveautés, alors qu'il n'y a rien de mieux que les vieilles méthodes curatives ; elles sont veilles comme le monde, et très bien éprouvées ! Et je ne vous ai pas menti sur les bénéfices de ces thérapies : l'orgasme, c'est bon pour tout. Vous n'allez pas tarder à le ressentir.

— Je vous crois... En tout cas, j'espère bien !

Il y eut un petit silence tandis qu'elle se rhabillait, puis elle ajouta :

— Mais maintenant que vous avez commencé à me « soigner », vous allez devoir me consulter à intervalles réguliers... Vous savez ce que c'est quand on vieillit : les maux deviennent chroniques, ils ne sont jamais guéris. J'espère bien que vous pourrez m'administrer votre traitement de temps en temps...

— Bien entendu ; je n'abandonne jamais mes patientes. Je vais vous donner mon numéro de portable, et je vous consulterai... en fonction de mes disponibilités.

Elle s'approcha de moi et m'enlaça doucement, probablement en signe de reconnaissance ; je pris sa bouche et l'embrassai longuement, puis, je repris mes esprits.

— Vous voulez prendre un petit thé avant de partir ?

— Oui, volontiers.

J'avais donc une nouvelle amante. Décidément, j'allais être vraiment occupé !

La pharmacienne

Je vous ai raconté dans une histoire précédente comment je m'étais fait une « nouvelle amie » après l'avoir rencontrée dans une file d'attente de la pharmacie. Cette belle sexagénaire ayant montré un goût et des dispositions pour les jeux SM et la soumission, nous nous étions régalés tous les deux.

J'avais bien deviné que cette femme curieuse était plutôt du genre commère ; c'est d'ailleurs sa curiosité et son culot qui l'avaient conduite à me suivre chez moi et à éprouver mes traitements à ma façon, dont elle ne s'était pas plainte, à vrai dire. Mais je ne m'étais pas douté de ce qui allait suivre (et je ne parle pas de ses visites suivantes chez moi, à l'improviste parfois, où elle était venue chercher un peu de soulagement comme des sensations fortes, l'orgasme constituant un traitement éprouvé pour de multiples maux et douleurs chroniques en raison de son effet morphinique-like).

Aussi fus-je grandement surpris de voir un jour, quelques mois après, ma pharmacienne sonner chez moi. J'ouvris la porte de ma maison et, étonné, la découvris derrière le portillon.

Évidemment, je la reconnus immédiatement : cela faisait de longs mois que je fréquentais cette pharmacie, et j'avais déjà eu affaire à elle, quand ça n'était pas à ses préparatrices.

Cette petite dame d'environ 57-58 ans attendait patiemment, avec son air sérieux – voire coincé – de petite souris un peu BCBG, un peu province.

— Bonjour ! lui dis-je, la clé à la main en allant lui ouvrir.

— Bonjour. Je peux vous voir ?

— Mais bien entendu, dis-je en masquant mon étonnement.

Effectivement, ça devait être sérieux pour qu'elle se déplace en pleine journée alors qu'elle aurait pu décrocher son téléphone. Je me dis qu'elle ne devait finalement pas avoir mon numéro. Et puis je me rappelai également que la pharmacie était fermée entre midi et quinze heures, curieusement comme en province, et qu'on se trouvait justement dans cette plage horaire.

Je lui demandai de me suivre, étant quelqu'un de bien élevé et d'accueillant, et la fis entrer dans ma maison ; entre professionnels de santé – donc un peu collègues – je n'allais pas la traiter comme une étrangère. Je l'invitai à entrer dans la cuisine, lui proposai un café qu'elle accepta, avant même de la questionner sur l'objet de sa visite.

Je lui demandai de s'asseoir mais elle resta debout.

Elle avait un air ennuyé – du moins c'est comme ça que je le percevais (qu'est-ce qu'il pouvait bien y avoir de grave, d'aussi embêtant, pour qu'elle se dérange en personne et affiche cet air-là ?) – et gardait le plus souvent les yeux baissés. Je sentais que ce qu'elle avait à me dire était difficile, et qu'elle craignait sans doute de me le dire.

— Bon, lui dis-je, tandis que le café coulait, que me vaut donc l'honneur de votre visite et que vous vous soyez déplacée jusqu'ici pour me voir ?

— Voilà, répondit-elle, toujours avec son air ennuyé, vous savez que lorsqu'on est pharmacien on entend beaucoup de choses... enfin, je veux dire, de la part des patients... ils se confient beaucoup à nous...

— Oui, en effet ; enfin, j'imagine. Et alors... ? répondis-je, intéressé.

— Eh bien, vous savez, il y a une cliente, madame M., qui m'a dit que vous lui délivrez un traitement... enfin... oui, un traitement qui lui fait le plus grand bien.

— Oui, je vois...

Je me mis à sourire, voyant tout à fait de qui elle parlait et de quel traitement il s'agissait, d'autant qu'il y avait une seule de ses clientes qui venait me voir... pour ça. Mais elle restait tout à fait sérieuse, gardait son air grave et continuait à regarder le plus souvent le sol, levant ses yeux vers moi de temps en temps.

— Et alors ? continuai-je, d'un air des plus sereins, lui montrant bien que je n'étais absolument pas troublé.

— Eh bien, Docteur, je trouve ça... enfin, j'ai trouvé ça surprenant. D'autant que vous êtes bien salarié ; vous n'avez pas de cabinet, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est tout à fait exact. Vous le savez bien, d'ailleurs.

— Oui, je le sais.

— Et donc... ? continuai-je, lui montrant bien que je ne voyais pas où était le problème.

— Eh bien... dit-elle en se raclant un peu la gorge, vous me faites de la concurrence... vous ne trouvez pas ?

— De la concurrence ? répondis-je, hilare. Mais je ne délivre aucun médicament : je ne suis ni pharmacien, ni propharmacien... et qui plus est, si je « délivre » des traitements, je n'en fais pas commerce : ce sont des remèdes tout ce qu'il y a de plus naturel, administrés bénévolement... et par pur altruisme !

— Oui, mais bon... quand même... balbutia-t-elle dans sa lippe, ça n'est pas très régulier...

Elle regardait ses souliers avec l'air peu convaincu par ce qu'elle disait. Un petit silence s'installa ; je la regardais, amusé, puis elle ajouta :

— Je pourrais vous dénoncer...

— Sans rire ? Vous m'amusez beaucoup, Madame Dubuis ; je vous imagine... Qu'iriez-vous raconter ? (Et à qui, d'abord ? À la

police, au Conseil de l'Ordre ?) Que je fais « du bien » à l'une de vos clientes ? Que je lui donne du plaisir... et que je vous fais concurrence, c'est ça ? Mais vous ne leur prodiguez pas le même bien, à vos clientes, il me semble...

— Non, mais... ce n'est pas très normal ; pourquoi à l'une de mes clientes... pourquoi seulement à elle ? Si votre « traitement » est aussi efficace qu'elle le dit, pourquoi vous n'en faites pas bénéficier d'autres ?

— Et qu'en savez-vous, d'abord ?

Elle ne répondit pas à ma question, mais visiblement de plus en plus gênée par ses propres propos, elle s'était tournée de trois-quarts et, toujours debout juste devant ma table, elle dit d'une voix à peine audible :

— Pourquoi pas à votre pharmacienne... ?

Là, je jubilai intérieurement car elle venait de me confirmer ce que je commençais à deviner depuis deux bonnes minutes quant à l'objet de sa visite et à quoi elle voulait en venir : elle avouait, la coquine !

J'étais quand même sidéré ; je n'aurais pas cru que mon « traitement » aurait fait des émules.

Je m'approchai lentement et me plaçai derrière elle, à moins de deux centimètres de son corps. Je posai doucement mes mains sur sa taille et lui dis, ma bouche tout près de son cou, juste derrière son oreille :

— Eh bien, ma petite pharmacienne, vous avez besoin d'être soignée ?

— Je... je...

— Vous avez donc envie d'éprouver vous-même mon « traitement » miraculeux ?

— Il paraît qu'il marche bien...

— Hum, vous savez que je vous tire mon chapeau : avoir le courage de venir jusqu'ici pour m'en parler... et le réclamer...

Ma petite pharmacienne (je l'appelle ainsi non pas parce qu'elle était si petite que ça – sur ses talons, elle était un tout petit peu plus petite que moi – mais surtout parce qu'elle était menue et donnait une impression de fragilité, avec sa petite voix et ses manières calmes et douces) ne bougeait pas ; ses yeux bleu-vert tirant sur le gris regardaient droit devant elle. Ses cheveux fins et blonds étaient assez courts. Je pouvais sentir son eau de toilette, fleurie et délicieuse. Mes mains sur sa taille m'apprenaient, depuis qu'elles s'y étaient placées, que c'était une fausse mince, ou du moins, on pouvait supposer que cette quinquagénaire (fin de cinquantaine) s'était légèrement empâtée avec les années.

— Puisqu'il est en ainsi, ma petite pharmacienne, posez le bout de vos doigts sur la table et faites en sorte qu'ils y restent. Vous avez voulu que je vous soigne ; je vais vous soigner, moi !

Elle obéit sans discuter. Madame M. lui avait-elle raconté comment se déroulait la thérapie ?

En tout cas, la sage passivité de ma pharmacienne commençait à m'exciter sérieusement et faisait naître rapidement en moi des désirs coupables.

Mes mains glissèrent de sa taille jusqu'en haut de sa jupe pour s'attaquer à sa fermeture.

Elle ne broncha pas quand j'ouvris le zip et quand je saisis le haut de cette jupe pour la faire tomber à ses pieds : elle se contenta de frissonner.

Je constatai avec ravissement qu'elle portait en dessous un petit brésilien rouge très échancré, un slip assez sage, tout en dentelle, mais suffisamment sexy pour me plaire. Puis mes mains montèrent au col de son chemisier blanc, et lentement mais sûrement, j'en défis un à un les boutons. Très lentement, je pris les pans du vêtement désormais ouvert et le fis glisser en arrière, par-dessus ses épaules.

Bien obéissante elle avait toujours ses mains sur ma table. Alors je pris ses mains fines, lui fis mettre les bras le long du corps le temps de faire glisser le chemisier jusqu'en bas et de l'en libérer. Je

le jetai vers une chaise, juste à côté. Lorsque mes mains se posèrent sur ses flancs nus, je sentis immédiatement sa peau chaude se hérisser de chair de poule, puis elles montèrent vers ses bras peu épais mais moelleux (ce qui me permit de faire rependre à ses mains la position prescrite). Je caressai durant quelques secondes ses épaules douces, puis mes doigts glissèrent vers le haut de son dos où ils se saisirent des attaches du soutien-gorge qu'ils défirent l'une après l'autre. Je fis glisser les bretelles et recommençai la même manœuvre que lors de l'ablation du chemisier.

— Hum, mais c'est qu'on a des mignons petits nichons, ma pharmacienne... Ils tombent un peu – ce qui est normal – mais ils sont encore souples, dis-je en palpant doucement les jolies petites glandes qui réagirent aussitôt, leur mamelon s'étant dressé.

Plus bas, ses fesses un peu creusées, qui allaient en s'épanouissant vers l'extérieur, laissées libres par l'échancrure du brésilien, m'attiraient de façon émouvante.

J'y posai donc le plat de mes deux mains.

— Hum, ma petite pharmacienne ne va pas tarder à se retrouver à poil au milieu de ma cuisine... Et j'avoue que j'aime ça !

Elle ne bougeait pas, comme paralysée, et attendait.

Je ne lui laissai pas le loisir de s'impatienter. Je saisis délicatement le haut du slip et la déculottai lentement, descendant le joli sous-vêtement rouge sur le bas de ses fesses, puis ses cuisses, et il rejoignit la jupe encore en vrac autour de ses chevilles.

— Alors, ma jolie petite pharmacienne, dis-je en empoignant dans ma main droite le mont de Vénus rebondi qui saillait fièrement en avant, je crois que ce joli fruit est un peu en manque de soins, non ? Je crois qu'il a besoin qu'on s'occupe un peu de lui...

— Ou...oui, gémit-elle, faisant onduler son bassin et basculer en arrière sa petite tête contre mon épaule.

— Et en plus vous avez une chatte totalement rasée, ce que je trouve particulièrement excitant. On n'imagine pas, quand vous voit comme ça, vous qui paraissez être une femme mûre bien sage

et bien rangée, que vous avez dans votre slip une motte toute lisse, propre à faire bander un mort, et que vous êtes une petite coquine qui cherche à exciter les mâles avec votre petite chatte prête à servir... Allez, commencez par vous débarrasser de cette jupe et de cette culotte qui vous entravent et vous empêchent d'écarter les cuisses.

Comme je la maintenais appuyée contre moi, elle n'eut pas d'autre choix que d'envoyer valdinguer d'un mouvement du pied ces deux atours féminins, et sans que j'eusse besoin de le lui demander, elle écarta légèrement les cuisses, ce qui permit au bout de mes doigts de glisser de son mont vers sa vulve : les pétales en étaient déjà tout entrouverts et tout soyeux, et même en proie à une certaine douceur humide.

— Hum, fis-je avec un air gourmand tandis que les doigts de ma main droite patinaient sur des muqueuses douces et glissantes, on dirait que votre corps réagit, que votre sève a coulé, ma chère.

Et d'un geste sensuel je levai la main, lui mis quasiment sous les yeux mes doigts tout brillants de mouille, et je les portai à ma bouche pour les sucer avec délectation.

— Oh... murmura-t-elle, quel diable d'homme êtes-vous ?

— Mais un homme, juste un homme, lui répondis-je après avoir fini de sucer mes doigts.

Ma main gauche lui pelotait le sein gauche, le pressant doucement avant de passer au sein droit, tandis que mes doigts droits étaient repartis en exploration à l'orée de cette petite grotte douce et bien humide.

Elle ondulait sensuellement des reins, habitée par le désir, et avait passé son bras gauche en arrière pour attraper et caresser ma nuque.

Mes doigts, dans leur mouvement de glisse, montaient et descendaient en allant à chaque fois de plus en plus bas ; ils finirent par s'insinuer dans sa chatte. Elle accueillit cette intrusion avec force soupirs et petits gémissements. Ses yeux étaient à demi-fermés.

Ma main gauche faisait rouler ses mamelons durcis entre pouce et index tandis que, de ma main droite, l'index et le majeur effectuaient maintenant des mouvements de va-et-vient, cherchant à aller le plus loin possible, ce qui n'était pas tellement évident dans cette posture.

Soudain, je la lâchai et je posai mes deux mains sur son cul, appréciant la chaleur et le moelleux de ces deux fesses de femme mûre. Malgré son âge, elles étaient encore bien galbées et pas encore affaissées, ce qui ne fut pas pour me déplaire.

— Vous savez que vous avez un beau cul, Madame Dubuis ? Je le trouve particulièrement bandant. On ne s'imagine pas quand on vous voit, habillée derrière votre comptoir, que vous avez un corps encore franchement appétissant.

J'étais en train de le caresser, le masser, le palper de façon de plus en plus appuyée. Elle me laissait faire en silence, ayant l'air d'apprécier le traitement.

Puis soudain je lui lâchai :

— Vous savez que vous mériteriez d'être fessée pour ce que vous m'avez dit tout à l'heure ?

Elle tenta de protester. Je l'interrompis :

— Vous avez parlé de me dénoncer. Vous m'avez menacé. C'était presque du chantage puisque vous vouliez faire pression sur moi pour que je vous prodigue mon « traitement ».

— Oh, vous savez que ce n'était pas le cas ; vous savez bien que je n'en aurais rien fait...

— Silence ! lui criai-je en lui assénant une claque sèche sur la fesse droite. Vous allez apprendre que pour ce traitement fasse effet, il faut se soumettre à moi sans broncher !

Elle sursauta, surprise tant par la claque sur sa fesse que par le ton de ma voix devenu brutalement véhément.

Est-ce que madame M. lui avait raconté toute notre séance par le menu, y compris la fessée en règle que je lui avais administrée ? J'en doutais un peu, mais malgré tout elle devait savoir à quoi

s'attendre. Néanmoins, cette petite souris n'avait pas un corps aussi plantureux, aussi voluptueux que celui de madame M., et elle ne me donnait pas sincèrement envie de la punir comme j'avais fait pour la première. Non pas que son derrière ne fût pas assez charnu pour encaisser une bonne fessée à plat-ventre en travers de mes genoux, mais son attitude ne me mettait pas en tête un désir de fustigation.

Il ne me venait pas l'envie de lui faire mal. La façon dont elle était venue se donner à moi, sans faire de manières, me touchait ; et si j'avais envie de jouer un peu avec elle, elle m'inspirait plutôt de la tendresse et du désir. Ou bien était-ce simplement mon humeur ? Je ne savais pas. Il y a des jours comme ça.

— Hummm... lui murmurai-je avec un air gourmand, quelle bonne petite chienne !

Et j'ajoutai en caressant avec délice son cou gracile, frêle et à la peau si douce, qui donnait d'elle une terrible impression de fragilité :

— J'aimerais beaucoup emprisonner ce joli cou dans un collier de cuir, un collier de chienne soumise, emprisonner ce corps dans un carcan pour mieux le posséder, pour le sentir tellement mien...

J'avais envie de la dominer, ça c'était certain, mais je n'avais pas grand-chose à faire pour ça, tant elle se montrait déjà docile et obéissante, tant elle semblait avoir un penchant naturel et spontané pour la soumission. D'ailleurs elle ne protestait pas, ne cherchait pas à répondre à mes mots provocateurs ni à se défendre, et n'exprimait pas non plus une quelconque crainte. Elle semblait finalement en confiance avec moi, semblant trouver du plaisir à se laisser guider là où je l'emmenais, comme si elle y trouvait ce qu'elle cherchait.

Aussi, je me contentai de lui ordonner :

— Penchez-vous en avant sur la table. Oui, c'est ça, encore plus. Et écartez bien les cuisses. Oui comme ça. Ah, Madame Dubuis, vous m'offrez une vue imprenable et ravissante ! Je n'ignore plus rien de votre anatomie, à présent. Vous n'avez plus de secrets

pour moi. Quelle vue sur votre corolle bien ouverte, quelle vue sur votre anus ! Et je trouve vos petits nichons de souris bien excitants, comme ça, tout pendouillants et tout pointus, presque à toucher ma table... Dans cette position vous êtes parée pour la levrette ; et on devine que vous êtes faite pour ça. Mais vous êtes aussi dans la posture idéale pour recevoir un lavement. Hummm, administrer un lavement à une pharmacienne, quelle bonne idée, quelle perspective excitante !

J'écartai un petit moment ses fesses souples, examinai son cul sous toutes les coutures, palpant, attouchant, pelotant, pinçant les chairs offertes à ma vue, passant le bout de mon doigt sur l'anus borgne, en appréciant la douceur, entre-écartant les lèvres intimes, fines et roses comme du papier de soie, matant l'orifice rond et tout perlé de rosée qui semblait si accueillant et n'attendre que moi.

Puis je lui annonçai :

— Ma petite Madame Dubuis, je vais vous bouffer le cul !

Je m'accroupis et ma langue fit son office, passant et repassant à maintes reprises sur le petit cratère tout rond et déprimé tandis que mes mains maintenaient les hémisphères écartés.

Elle émit force soupirs tandis que ses mains s'étaient posées bien à plat sur la table, et elle s'offrait de façon bien émouvante, appuyée sur les avant-bras, tandis que ma menteuse et ma bouche honoraient son petit temple si secret.

Je fis durer cette feuille de rose plus que de raison, lui léchant également les fesses qui sentaient bon le parfum d'un savon délicat, voire, peut-être, une eau de toilette (jusqu'où la coquine n'avait-elle pas poussé la coquetterie ni affûté ses armes de séduction !) et le pourtour des grandes lèvres.

— Relevez-vous ! lui ordonnai-je. Cuisses bien écartées ! Et les mains dans le dos, comme une parfaite soumise !

Elle s'exécuta avec zèle, se mettant presque au garde-à-vous, les joues très rouges.

Je la contemplai quelques instants. Ses yeux étaient troubles et brillants derrière ses petites lunettes à monture fine et dorée, regardant au loin, manifestement bien décidée à jouer jusqu'au bout son rôle de soumise obéissante.

C'est moi alors qui glissai à genoux. Mes mains descendirent sur ses cuisses nues et douces, et je me plaçai entre ses jambes ouvertes. Ma bouche monta jusqu'à la source des plaisirs. La corolle était bien ouverte, les fins pétales écartés et gonflés par le désir, d'un rose bien vif. J'entrouvris la bouche et la collai contre cette autre bouche, chaude et douce. J'aimai immédiatement le goût musqué que j'y trouvai et la suavité de ce fruit exquis. Ma langue se mit à parcourir toutes les anfractuosités à sa portée, glissant en des mouvements répétitifs, tantôt circulaires, tantôt montants et descendants.

La belle, bien obéissante, résista au besoin de se tenir, de poser mes mains sur mes épaules, et gardait, telle une bonne élève qui a compris la consigne et se fait un devoir de la suivre jusqu'à nouvel ordre, ses bras derrière elle, ses mains tenant ses avant-bras. C'était à peine croyable : elle avait dû avoir pour livres de chevet des romans polissons. Par contre, elle gémissait de plus en plus douloureusement, les yeux à demi-fermés, et ses genoux fléchissaient en cadence, flageolant à demi. Mes bras s'étaient tendus vers ses seins que j'avais saisis à pleines mains et que je pelotais rythmiquement.

Elle commença à pousser des « Ahhh » brefs et de plus en plus incontrôlés, tentant de se mordre les lèvres, sans doute pour réprimer ses plaintes. En réaction, je plaquai mes mains sur ses fesses, pressant son bassin contre moi, la dissuadant de fuir, d'échapper à ma langue et à ma bouche avide. Je décollai une seconde mes lèvres de ses muqueuses pour lui lancer :

— Ne vous retenez pas ; n'essayez pas de résister au plaisir. Laissez-vous aller, jouissez sans gêne ni entrave.

Elle se détendit, sembla se laisser aller, lâcher prise, puis dans un long hululement qui monta de plus en plus fort elle jouit tout son soûl, se libérant d'un coup, et ce fut comme un barrage qui céda : je reçus un petit jet de cyprine dans la bouche. Je me mis à la téter de plus belle tout en caressant sa rosette du bout de mon doigt.

Quand son long orgasme prit fin, je me relevai et pris sa bouche. Elle me rendit ce baiser avec passion, sa langue semblant se déchaîner. La marée n'avait pas fini de monter. Moi, j'étais très excité et j'avais un bâton bien dur dans mon slip. Je posai alors ma main sur sa fesse, et l'entraînant vers l'escalier, je lui dis :

— Viens, ma chérie, montons à l'étage. J'ai envie de te baiser. Mon lit est toujours prêt pour accueillir une salope comme toi.

Elle tourna la tête vers moi avec un air offusqué, mais ma main gauche la saisit par la vulve et je lui roulai une nouvelle pelle pour la faire taire. Elle se laissa aller à ce baiser profond et passionné. Quand j'abandonnai sa bouche, je lui assénai une bonne claque sur le cul et la poussai un peu brusquement.

— Je vais bien te baiser. Crois-moi, tu ne regretteras pas.

Et lui glissant deux doigts dans sa chatte bien humide, j'ordonnai :

— Allez, avance !

Elle monta l'escalier ainsi, juste devant moi, mes doigts bien au fond de sa chatte, et je la dirigeai ainsi là-haut vers la porte de gauche, celle de ma chambre. Mon lit était ouvert, les draps bien repliés, et elle vit que je ne lui avais pas menti.

Me collant contre elle, serré contre son dos, lui palpant les seins sans vergogne et avec une excitation non feinte, je me remis à la galocher et je lui demandai entre deux pelles, le souffle court, de m'ouvrir le pantalon et de s'occuper de mon slip. Elle ne fit pas la fine bouche, et j'avoue que sentir ses jolis doigts fins me déboutonner n'était pas pour calmer mon excitation. J'avais envie

de cette jolie petite femme, et je savais que j'étais sur le point de la baiser à couilles rabattues.

Elle se montrait un peu maladroite, un peu gauche, peut-être un peu timide. Aussi, alors qu'elle extirpait la bête du sous-vêtement où elle se trouvait à l'étroit depuis un petit moment, je lui murmurai doucement mais fermement, sur un ton qui ne lui laissait pas le choix :

— Prends-la dans ta main.

Elle s'exécuta, la palpa, la serra dans sa menotte si féminine aux ongles rose brillant, et refermant ses doigts dessus, elle se mit à la caresser de mouvements de va-et-vient. Mais les femmes sont souvent peu dégourdies dans ce domaine, et si sentir la chaleur de leur main est plutôt jouissif, ces mouvements sur un membre encore sec sont loin d'être agréables. Il fallait le lubrifier. Alors je lui dis :

— Je t'ai donné du plaisir ; il est temps de me rendre la pareille. Ça tombe bien, j'ai envie de te voir à genoux devant moi comme une bonne petite salope. Allez, descends et prends-la en bouche.

Elle hésita un peu, comme déconcertée, mais se mit à genoux de bonne grâce et prit bien en main ma queue raide et arquée. Elle regarda la bête d'un air circonspect, et je réalisai alors qu'elle ne devait pas avoir l'habitude des pratiques buccales. Je ne souhaitais pas la brusquer, préférant la laisser faire ; elle devait comprendre qu'à 58 ans il était temps de s'y mettre. Et c'est avec ravissement que je vis disparaître mon gland dans sa toute petite bouche que j'avais envie de baiser depuis longtemps.

Elle improvisa peut-être, mais se montra pleine d'inspiration : elle se mit à me sucer la fraise en refermant bien ses jolies petites lèvres et me tétant avec application. Je décidai donc de l'encourager, voire de la féliciter : c'était une bonne élève, qui se montrait aussi douée pour les prouesses buccales que pour la soumission. C'était tout à son honneur de vouloir apprendre à son âge et de faire des progrès dans les pratiques érotiques. Elle avait tout à y gagner,

tant ma gratitude que la découverte de nouveaux plaisirs, et les bénéfices pour sa santé et son bien-être du plaisir intense.

Ce n'était pas une pharmacienne que j'aurais eu du mal à convaincre !

Je pris sa jolie petite tête dans mes mains et encourageai ma belle pharmacienne si pleine de bonne volonté en lui caressant ses cheveux blonds, son cou, ses épaules douces. Pas de doute, elle y mettait tout son cœur, arrondissant sa bouche au maximum, faisant ressortir ses lèvres.

L'intérieur de sa bouche était soyeux ; sa langue faisait des merveilles. Moi qui d'habitude ne suis pas très sensible aux caresses buccales, je sentais que ses efforts et son zèle produisaient leur effet : mon plaisir montait lentement mais sûrement. Je me mis à soupirer. Elle leva ses jolis yeux clairs vers moi, et je vis comme un sourire de contentement dans son regard.

Ah, elle pouvait être fière, ma bonne petite élève, ma petite pharmacienne ! Je caressai ses joues, me retirai lentement de sa bouche, et lui intimai doucement mais fermement :

— Allez, en position. Sur le lit, à quatre pattes, les genoux près du bord, le cul tourné par ici !

Elle me regarda d'un air troublé. Elle était très rouge, mais elle s'installa sans discuter.

— Et on écarte les cuisses. Ce n'est plus la peine de jouer les femmes honnêtes, les pudiques : vous êtes bien venue pour vous faire baiser, vous ne l'avez même pas nié. Hum, quel délicieux spectacle... Vous savez que vous êtes plus que bandante comme ça, ma petite pharmacienne ? Vous avez de belles cuisses, et une vulve qui donne envie. J'aime vous voir ainsi prête, prête pour la saillie, avec vos délicieux petits nichons en obus prêts à être pressés.

Et pour bien illustrer mon propos, je couvris de caresses passionnées son beau petit cul, je palpai avec contentement ses petits seins qui n'attendaient, comme des poires, que des mains pour les cueillir. Je caressai un peu ses cuisses puis, lui entrouvrant les

fesses, ma langue descendit dans ce sillon intime où je léchai avec application durant quelques secondes le petit cratère secret. Ma langue glissa ensuite jusqu'à la fleur ouverte, comme si son goût m'avait manqué ou que je voulusse vérifier qu'il n'avait pas changé depuis cinq minutes.

En tout cas, elle était toujours aussi trempée.

Me positionnant debout juste derrière elle, je lui fis fléchir davantage sa croupe vers moi jusqu'à ce mon nœud soit juste en face de la cible. Alors, lentement, je l'enfilai avec gourmandise. Elle m'accueillit avec un soupir de plaisir. Son fourreau était tout lisse, et brûlant comme l'enfer. Je m'arrêtai en butée tout au fond de son ventre, puis coulissai en arrière, presque jusqu'à ressortir, et repartis en avant.

Je la besognai sur un rythme lent, savourant la sensation de sa chatte exquise et de la possession nouvelle. Elle soupirait, gémissant de plus en plus fort, m'encourageant à accélérer, mais je n'étais pas pressé.

— J'ai envie de prendre mon temps, petite chatte. Je vais te baiser longtemps, je vais te travailler au corps, je vais te fourrer ton petit cul, je vais te limer jusqu'à ce que tu demandes grâce. T'inquiète pas : j'ai beaucoup baisé ces derniers temps, et je suis plutôt endurant. Tu vas t'en prendre plein ta connasse !

Tout en la bourrant délicatement et avec la même lenteur, je lui saisis ses petits roploplos et fis rouler de plus en plus fort ses pointes entre mes doigts. Elles étaient tout érigées, durcies de désir, et le travail de ses fraises conjugué aux coups de bélier que je lui assénais tout au fond de son ventre fit son effet : je sentis une succession de deux ou trois décharges lui secouer le bas-ventre, ponctuées par des petits cris brefs et aigus.

Encouragé par ses réactions, je me mis rapidement à accélérer et je finis par lui défoncer la chatte tout en la maintenant par les épaules. Elle se mit très vite à hurler son plaisir, tout échevelée, agitant sa tête d'avant en arrière et de droite et de gauche. Ma

queue était de plus en plus dure, mais avec ce traitement je finissais par ne plus la sentir.

Je demandai à ma petite blonde de se retourner tout en restant à la même place ; elle roula sur le côté puis, lourdement, se mit sur le dos, se plaçant bien en face de moi. Je lui saisis brutalement les chevilles, lui écartai les jambes à fond et les montai le plus haut possible.

Surprise, elle poussa un petit cri. Sa chatte était rougie par le coït effréné que je venais de lui faire subir, et plus bas je voyais le petit œillet borgne. Je mourais d'envie de l'enculer, mais je ne l'avais pas du tout préparée. *« On verra une prochaine fois... »* me dis-je.

Je me penchai, et tout en lui maintenant les chevilles, je la pénétrai d'une seule poussée jusqu'à la garde. Je me mis à la gratifier de grands coups de pine qui allaient très loin en elle, et rapidement ce furent des cris : elle se mit à jouir violemment sous mes coups de reins rageurs, perdant toute contenance, toute retenue. J'avais l'impression de voir une folle, une hystérique, une possédée. Sa pudeur et sa bonne éducation ne lui permettaient sans doute pas de lâcher des jurons ou des grossièretés, mais sa sauvagerie s'exprimait totalement dans des ruades quasi animales et des hurlements de démente.

Je continuai à la pilonner à un rythme soutenu et implacable, ses jambes désormais pliées sur mes épaules, tandis que je maintenais ses cuisses plaquées à la verticale contre mon torse, lui soulevant son petit cul, et chaque coup de reins, puissant et violent comme un bélier qui veut faire céder une porte, lui arrachait un cri désespéré. Sa tête oscillait, elle se mordait la main, son menton montait et descendait en cadence, et je voyais à son air éperdu, ses yeux dans le vague et ses mouvements désordonnés qu'elle déchargeait sans interruption.

Finalement, sentant le plaisir monter douloureusement comme une brûlure, je me retirai et lui envoyai, en râlant comme une bête,

de puissants jets de foutre qui jaillirent en saccade et atterrirent sur ses seins, et même jusqu'à son menton. Je restai ainsi quelques instants, ses cuisses contre moi, les caressant tendrement tandis qu'elle reprenait peu à peu ses esprits.

Ce fut elle qui brisa le silence :

— Eh bien dis donc, mon cochon, qu'est-ce que tu m'as mis... Tu m'as eue... Tu m'as tuée...

— Oui, je t'ai bien torpillée ! lui dis-je dans un sourire, amusé de sa réaction.

J'avais souvent jusqu'alors eu l'habitude de petites femmes bien comme il faut, qui, après avoir fait les pires saloperies au lit avec moi, essayaient de retrouver contenance et vêtements, et s'enfuyaient presque, honteuses, et comme des voleuses. Mais ces derniers temps je baisais des petites vicieuses, des petites salopes qu'on n'aurait jamais soupçonnées, qui se laissaient aller dans ma cuisine, dans mes bras et dans mon lit, qui assumaient bien le plaisir qu'elles avaient pris et retournaient à leur vie en apparence bien tranquille, se dépêchant de retrouver leur mari et leur allure de sainte nitouche.

Je lui offris ma douche ; mais avant d'y filer, s'étant levée et remise sur ses pieds, à ma surprise elle m'enlaça de ses deux bras et m'embrassa langoureusement, me gratifiant d'une longue pelle passionnée et pleine de reconnaissance.

— Tu m'as fait tellement de bien... Tu m'as fait jouir si fort... Je revis ! murmura-t-elle avant de se détacher de moi et d'aller sous l'eau.

La petite souris ne traîna pas après sa toilette : elle sauta dans ses habits de petite pharmacienne de province, et d'un seul coup très pressée, elle m'embrassa tendrement mais brièvement avant de se diriger vers la porte.

— Je reviendrai... Je reviendrai peut-être... Enfin, si tu veux, dit-elle en s'arrêtant un instant.

— Oui, sans problème. Mais préviens avant de passer, la prochaine fois : il se pourrait que je sois absent... ou occupé, répondis-je non sans malice. Attends, je vais te laisser mon numéro de portable.

— Mais je l'ai. Je l'ai à la pharmacie. Tu es client, dit-elle en souriant ; tu as oublié ?

— Non, je n'ai pas oublié...

— Mais quand tu viendras, tu seras un client comme un autre, hein ? dit-elle avec un air légèrement inquiet et prudent.

— Mais oui, je sais bien. Je sais que tu travailles avec ton mari.

Elle mit son doigt sur sa bouche d'un air entendu puis s'éclipsa.

« Pourvu qu'elle ne donne pas le mot à toutes les femelles du quartier ; je vais finir par ne plus pouvoir fournir ! » me dis-je.

Les escarpins rouges - I

Comme je l'ai raconté précédemment, j'avais acheté une maison juste avant de me retrouver veuf. Une fois passée la période de sidération et de tristesse, je m'étais un peu consolé avec des femmes qui m'avaient pris en pitié. Et, ma foi, faute de mieux, les plaisirs charnels partagés avec des dames mûres m'avaient permis de remonter la pente et de retrouver la force de vivre.

Je commençais à avoir une liste de contacts téléphoniques assez longue, même si je n'avais pas vraiment besoin de les appeler, puisqu'elles connaissaient mon adresse. Me sachant seul et disponible, certaines – comme mon agent immobilier, ou encore ma voisine d'en face – savaient bien où me trouver et ne se gênaient pas pour débarquer à l'improviste de temps en temps pour passer un moment agréable avec moi... pour ne pas dire se faire sabrer.

Mais ça, je l'ai déjà relaté.

Après plus de deux ans passés dans cette maison, je commençais à constater des fissures et des petites détériorations sur mes murs extérieurs et ma façade, ce qui est normal pour une très vieille bâtisse ; même si elle a très bien été entretenue, ce genre d'altérations survient assez vite : une maison, c'est du travail, et il faut régulièrement et fréquemment refaire des petits ou gros travaux d'entretien.

Je dois dire que selon mon avis de profane il n'y avait rien d'urgent, mais mieux valait s'en occuper dès maintenant plutôt que

d'attendre qu'il y ait de plus gros dégâts, qui auraient pu s'avérer plus coûteux à réparer.

J'habite dans un quartier pavillonnaire, et j'avais vu qu'il y avait justement à deux rues de chez moi une petite entreprise de ravalement à l'enseigne bien en vue. Puisque c'était vraiment tout près, plutôt que de prendre le téléphone, je décidai de m'y rendre à pied, aux heures ouvrables.

L'entreprise se situait dans l'enceinte d'une maison d'habitation (belle et grande, proprette et avenante), qui possédait une entrée bien visible pour la clientèle. Pas de sonnette. Je poussai donc la grande porte et avançai, traversai un petit show-room bien agencé et ordonné, jusqu'au fond, où manifestement se trouvaient les bureaux.

Un grand bureau clair était ouvert. Une femme était assise derrière son bureau. Elle me vit et me salua, me demanda ce que je voulais. J'avançai et lui expliquai la raison de ma visite. Elle me fit immédiatement asseoir. La pauvre était dans ses papiers, noyée dans la comptabilité. Je compris très vite qu'elle était la femme de l'artisan, un peu la patronne en somme.

Elle avait de grands yeux bruns, des lunettes, les cheveux courts – une coupe impeccable – châtain foncé avec des mèches plus claires, des mains très soignées avec de beaux ongles rouges vernis. Bref, une belle femme. Quel âge pouvait-elle avoir ? Je voyais bien qu'elle était dans sa pleine maturité ; peut-être plus de cinquante-cinq ans, mais son beau visage ne comportait aucune des marques infâmes que le temps inflige tôt ou tard aux femmes – et aux hommes – avec les années.

Très consciencieuse, très aimable, très professionnelle, elle comprit en moins d'une minute ce que je souhaitais et me proposa de fixer un rendez-vous pour venir voir elle-même ma maison (« puisque nous sommes voisins » me dit-elle), et qu'elle pourrait faire une première évaluation du prix des travaux avant d'établir un devis plus précis.

« Après tout, cette dame doit avoir tellement l'habitude et l'expérience, depuis le temps que son entreprise, son mari et ses ouvriers effectuent ce type de travaux, qu'elle a acquis suffisamment de compétences pour pratiquer cette évaluation. » me dis-je. J'acquiesçai immédiatement, et l'affaire fut entendue.

— Je vais vous raccompagner, me dit-elle.

Je fus touché par cette attention, ce genre de manières polies ayant tendance à s'être perdues de nos jours. J'étais d'autant plus charmé qu'elle ne manquait pas de chien : me précédant, elle marchait avec grâce sur des talons très hauts (elle devait être assez petite et c'était avec une coquetterie toute féminine qu'elle se grandissait avec des escarpins rouges rutilants des plus beaux. Le summum de la féminité.).

Le jour du rendez-vous, ponctuelle, elle se présenta à ma porte.

Je fis avec elle le tour de la maison et lui montrai mes murs. Elle constata qu'il y avait en effet des petites détériorations et prit des notes.

Déjà, elle me renseigna sur les causes et sur les remèdes qu'il y aurait à administrer à mes vénérables murailles.

Elle me dit qu'elle allait, pour commencer, me parler de ce que son entreprise pourrait faire, aussi bien les petites réparations que les différentes options de revêtement et de peinture.

J'avoue que j'étais impressionné par son professionnalisme, son expérience : elle était méthodique, rigoureuse, et semblait bien maîtriser son affaire.

Nous rentrâmes et je l'invitai à s'asseoir dans ma cuisine ; nous n'allions pas rester debout dehors. Elle prit place à table, à côté de moi.

Elle avait une façon de me regarder de façon bien franche en s'adressant à moi qui me remuait profondément, une façon de ficher ses beaux et grands yeux de biche droit dans les miens qui révélait une très grande assurance. Elle n'en était pas moins féminine et humaine. Je soutenais son regard, non par insistance mais plutôt

comme s'il m'hypnotisait. Ses yeux étaient tellement beaux (un iris couleur d'agate avec un très fin cercle bleu foncé sur sa périphérie) qu'ils en étaient troublants.

Je me demandais en même temps comment elle voyait mon regard : j'espérais ne pas avoir l'air trop fasciné, ni de la mater comme un affamé, affamé que je n'étais pas (au niveau femmes, j'avais plus qu'il me fallait de galipettes, ces temps-ci). Je la regardais en esthète, tombé en extase devant ce qui était pour moi une beauté pure, malgré la modeste apparence de cette petite femme à l'allure, somme toute, très banale. J'essayais néanmoins de ne rien laisser transparaître (exercice auquel, sans me vanter, je pense exceller), et elle, en tout cas, ne semblait ni gênée ni perturbée par mon regard.

Elle n'était pas avare de paroles, néanmoins. Forte de son assurance et de la parfaite maîtrise de son sujet, elle alla droit au but, n'ayant pas besoin de tergiverser, et son discours n'était entaché d'aucune hésitation. Elle me dit qu'elle allait m'établir secondairement un devis, et me donna une première estimation du prix, qui ne serait qu'une grossière fourchette : entre 9 000 et 11 000 €, précisa-t-elle. Je ne tiquai pas, mais en moi-même je réalisai que ça ne serait pas une mince affaire. Il y avait du travail, c'était certain, point n'était besoin de protester, surtout qu'il me faudrait attendre le devis final.

Ma petite dame prit congé ; je la raccompagnai jusqu'à la porte et la regardai un peu mieux. Elle portait des bottes de peau noires. Elle était mince, et probablement menue sous son blouson mi-saison. *« Belle et racée. »*, pensai-je. Quelle élégance naturelle, quelle grâce féminine ! D'autant que le tailleur assez chic, quoique classique, gris rayé qu'elle portait lui donnait une classe folle. Et sa maturité ne la rendait que plus exceptionnelle, plus remarquable, plus attirante. La maturité dans sa splendeur.

J'ai toujours fantasmé sur les femmes de pouvoir ou, du moins, sur les femmes d'un statut social élevé. Celle-ci devait être finan-

cièrement à l'aise, et elle ne tenait manifestement pas à le cacher, étant probablement fière de sa réussite sociale.

Toute la journée et les jours qui passèrent je ne pus oublier cette entrevue et le souvenir de ses grands yeux. J'avais en tête les paroles d'une chanson de Sheller :

Et toi tu ne savais pas ce que ça voulait dire
Quelqu'un qui tient ton regard aussi fort.

⋆

C'est pénible d'avoir autant une femme dans la tête, d'être hanté par sa vision, sa voix, son être, au point d'y penser tout le temps ; ça en deviendrait pesant, comme une obsession poisseuse qui vous colle à la peau et ne vous lâche pas.

La nuit, en m'endormant, je la voyais – l'imaginais – en porte-jarretelles ou en nuisette, sur des hauts talons, avec des bijoux en or qui habillaient ses doigts. Je rêvais d'elle revêtue uniquement d'un collant gainant ses fesses nues, sa petite chatte, ses cuisses, ses jambes galbées, haut perchée sur ses escarpins rouges : cette tenue donnait d'elle une impression de dénuement, de fragilité et d'érotisme intense.

J'avais une terrible envie d'entendre à nouveau sa voix, de revoir sa bouche, ses petites mains fines, ses doigts racés et gracieux, j'avais une brûlante envie de sa présence, un besoin presque douloureux de revoir ses beaux yeux que les verres de ses sages lunettes agrandissaient, et surtout de les voir plantés dans les miens, s'adressant à moi, et qu'importe ce qu'elle aurait pu me raconter : elle aurait pu me débiter le bulletin météo, les cours de la bourse, l'annuaire du début jusqu'à la fin, ça m'aurait provoqué un énorme pic d'endorphine !

Je suis sûr que si Marcia avait débarqué chez moi ces jours-là, je lui aurais sauté dessus dès son arrivée ; je l'aurais foutue à poil dans mon hall d'entrée et je l'aurais tringlée sur place, debout, en

pensant à cette jolie femme. D'autant que Marcia avait à peu près le même gabarit, d'où ma pulsion.

Mais la semaine qui suivit cette visite fut des plus sages et des plus calmes pour moi : aucune de mes maîtresses (mes *sex friends*, comme on dit maintenant) ne vint chez moi, et c'était tant mieux pour elles (ou plutôt tant pis), parce que, qui que ce fût, je les aurais tellement trombinées qu'elles n'auraient pas pu s'asseoir pendant un mois !

Cette semaine passa donc ; mais contrairement à sa promesse, je ne reçus pas de devis.

C'est drôle mais je n'en étais pas trop contrarié : c'était plutôt logique, en fait, puisque ça allait être un prétexte pour que je prenne le téléphone et entende sa voix (qui allait me remuer profondément), voire même pour que je me déplace, c'est-à-dire faire à pied les quelques centaines de mètres jusqu'à son entreprise pour la relancer. Néanmoins, cette idée me paraissait à écarter, car dans ma tête, cette démarche aurait pu sembler impolie et je ne voulais surtout pas apparaître aux yeux de ma nouvelle et jolie petite égérie comme un homme pressé, voire exigeant.

J'étais capable de me tenir et de dissimuler mon attirance extrême pour elle, mais je dois dire que je ressentais une espèce d'avidité jamais connue jusqu'alors, et par moments je trouvais ça presque inquiétant. Je me faisais un peu peur, me demandant si mon activité sexuelle trop riche et trop intense de ces derniers mois, avec ces femelles mûres et peu farouches, n'était pas en train de devenir une addiction.

Et si ce n'était pas lié à ma libido à proprement parler, ne s'agissait-il pas d'un donjuanisme tardif qui m'avait pris comme un démon de midi, un besoin irrépressible, incontrôlable et sans limite, de séduire, de tomber les femmes quinquagénaires et plus ? N'était-ce pas une sorte de vice qui me prenait, un besoin obsessionnel (plus fort que le désir) de vouloir mettre dans mon lit toutes les

petites femmes coquettes, proprettes et un tantinet séduisantes de cette classe d'âge ?

Quand j'essayais de garder la tête froide et de raisonner, je me demandais *« Qu'est-ce qui m'excite finalement chez elle ? Est-ce son statut social, son image de petite femme sage et rangée, cette femme sans doute déjà grand-mère qui avait probablement maintenant une libido un peu en sommeil ? Ou bien est-ce parce que cette femme paraît inaccessible ? »*

Je me disais que j'avais sans doute trop lu Maupassant, un de mon auteurs préférés, et que subrepticement, les modèles tel que Bel Ami remontaient des profondeurs de mon esprit, là où je les avais enfouis des années durant, et émergeaient à ma conscience ; mais l'idée, objectivement, me paraissait ridicule. Je n'en étais quand même pas arrivé au même point que ces séducteurs invétérés trop sûrs d'eux qui se mettent au défi de conquérir n'importe quelle femme, du moment qu'ils l'ont décidé.

Je n'avais aucune volonté réelle de la séduire, ce n'était pas le moins du monde un but que je m'étais fixé, et pour tout dire je ne me faisais aucune illusion sur l'issue de cette relation – toute commerciale – avec cette petite femme. Je ne faisais que me laisser bercer par l'obsession d'elle, obsession à laquelle il m'était absolument impossible de résister (avais-je d'ailleurs envie d'y résister ?) et je ne savais pas où elle allait me conduire.

Je n'avais pas l'intention de prendre des risques – comme celui de me couvrir de ridicule par exemple, ou de passer pour un macaque, surtout vu mon statut professionnel que cette dame finirait tôt ou tard par connaître – ou de me faire jeter, voire de déclencher un scandale.

Je n'en étais tout bêtement qu'au même point qu'un collégien amoureux (celui que j'avais été ?) qui se sent accro à une personne de l'autre sexe et nourrit son addiction avec tout ce qui peut la nourrir : sa voix, son parfum, la vue de ses yeux, ses paroles... autant de choses dérisoires mais qui lui évitent la crise de manque.

Par ailleurs, cette obsession sélective (monogyne, pour être précis, au risque de commettre un néologisme) m'inquiétait également et perturbait ma tranquillité affective et sexuelle qui m'avait permis jusque-là de vivre sereinement. Au pire, me disais-je, si le mal s'aggrave, j'essaierai de me distraire en tentant de m'échapper avec une amie auprès de qui je me sens bien, tant affectivement que sexuellement, car la distraction purement sexuelle me semblait d'avance vouée à l'échec.

En effet, je m'étais vite rendu compte que si je pensais à Marcia, à ma voisine d'en-face, à ma petite copine sexagénaire que j'avais initiée aux jeux SM (et dont j'avais fermement l'intention de poursuivre l'initiation et le perfectionnement), mon esprit déviait immanquablement sur cette petite dame, et c'est elle qu'il mettait en scène dans ma tête, dans mes situations salaces préférées, mes jeux sexuels favoris, mes étreintes torrides de prédilection.

C'est donc avec le cœur battant, je l'avoue (j'en avais presque honte), que je décrochai mon téléphone pour appeler l'entreprise. On répondit immédiatement. Évidemment, c'était elle. Sa voix. Harmonieuse, belle, parfaite, tellement parfaite. *« Concentre-toi, imbécile, concentre-toi sur ce que tu dois dire, et reste le plus naturel possible. Et évite de rire bêtement. Joue plutôt le playboy détaché, l'homme zen qui n'a plus rien à prouver. »*

J'allai droit au but, restant cependant extrêmement poli et prévenant, commençant par « Vous allez bien ? », une sollicitude bien placée et extrêmement respectueuse, presque déférente. *« C'est pourtant moi, le client... Mais cette femme ne court pas après : elle a réussi, elle n'a pas à se vendre et à courir derrière le chaland... ce qui serait indigne d'elle, de sa classe... Mais reprends-toi, bon sang ! »*

Cette manière de poser cette question par pur savoir-vivre, j'avoue quand même en avoir usé et abusé maintes et maintes fois, mais sincèrement pas toujours pour être poli, mais pour donner une bonne image de moi et aussi – et surtout – pour obliger mon

interlocuteur (presque toujours une interlocutrice, d'ailleurs) à faire de même, ou alors parfois quand je sais que j'ai affaire à un ou une rustre mal dégrossi(e) ! Mais là, le but n'était pas le même : je voulais – démarche puérile et vouée à l'échec – tenter de faire passer un tout petit message : « Je m'intéresse à vous, je me soucie sincèrement de vous. » Je referme cette parenthèse : j'abordai avec tact et douceur la question de mon devis toujours pas reçu, ne voulant ni la brusquer, ni la blesser.

Elle se confondit en excuses. Oui, en effet, elle ne me l'avait pas envoyé. Elle l'avait cependant donné à réaliser, mais elle n'avait pas surveillé la suite. Elle me fit patienter car elle allait s'enquérir auprès de ses employés de son état d'avancement.

Elle me reprit au téléphone moins d'une demi-minute plus tard. Elle s'excusa encore, mais cette fois à la place de ceux qui n'avaient pas fait ce qu'elle avait demandé. Elle promit, elle allait le faire exécuter dans les deux jours au grand maximum. Et, comme une manière de se faire pardonner et de rattraper ce petit manquement, elle proposa de venir me l'apporter en mains propres.

Mon Dieu... le remède était pire que le mal ! Je fus pris de palpitations, d'une crise de rougissement. Heureusement qu'elle n'était pas en face de moi.

— Quand pourrais-je passer vous le déposer ? me demanda-t-elle avec sa voix et ses manières exquises.

Je fis un effort pour ne pas bégayer, pour m'exprimer clairement et sans trembler :

— Eh bien, euh... Je serai chez moi vendredi après-midi... si vous voulez... passer.

— Pas de problème. Je viendrai vers quatorze heures, comme l'autre fois. Et veuillez encore m'excuser.

— Oh, il n'y a pas de mal. C'est vraiment très gentil de vous déplacer.

— Mais non, c'est normal. À vendredi.

⋆

Je l'accueillis à ma porte, le vendredi à l'heure dite. Je m'étais sapé élégamment – pas question que je la reçoive en pantoufles – et m'étais mis mon eau de toilette au cuir de Russie. Si j'avais un restant de sex-appeal, je tenais à essayer de l'amplifier au maximum en utilisant tous les outils en ma possession. S'il y avait eu un parfum masculin ou un déo appelé « Piège à femelles », j'en aurais acheté un litre et je m'en serais aspergé comme il faut.

Dès que je la vis (que je la revis, je devrais dire), j'eus l'impression de revivre ; c'était comme un ballon d'oxygène qu'on m'envoyait. Et en même temps, au même instant, me traversa comme une pensée fulgurante, une conviction fatale : je me dis immédiatement que si je ne baisais pas cette jolie petite femme j'en ferais une maladie, une crise d'urticaire. C'était au-dessus de moi, quelque chose qui me dominait.

Dès qu'elle se mit à me parler, j'eus des images hallucinées qui revinrent danser dans ma tête, des images graveleuses et immorales à faire rougir un corps de garde : je voyais sa petite chatte, sa petite fente offerte et ma bouche entre ses cuisses ; je me voyais lui tenir les jambes en l'air et bien écartées, ses petits pieds enfermés dans ses escarpins rouges ; je la voyais me chevauchant, son corps menu un peu raide comme s'il cherchait à garder un semblant de dignité et de tenue tandis que je la limais avec violence, mes mains emprisonnant ses petits seins... Je me demandai si ses pieds avaient au bout des orteils le même vernis rouge écarlate et soigné sur les ongles que sur ses mains.

Bref, je dus faire un effort démesuré pour me concentrer et entendre ce qu'elle me disait.

Elle avait un sourire beau et doux. *« C'est la première fois que je la vois sourire si franchement. Soit elle se détend et abandonne un peu son maintien trop strict, soit je lui plais (enfin, il ne faut pas trop rêver...). »* me dis-je. Chassant ces folles images de ma tête, je lui rendis son sourire, en prenant dans mon registre des

sourires le plus séducteur que je trouvai tandis que je l'invitai à entrer.

Je lui proposai un café qu'elle accepta, et la fis asseoir.

Je trouvai l'ambiance plus détendue que la première fois. Elle semblait un peu moins guindée. On se connaissait, désormais. L'aurais-je un peu apprivoisée ? Néanmoins, elle en vint immédiatement à notre sujet : elle me sortit le devis, me le lut, le détailla, me le commenta, pour arriver à la douloureuse conclusion, le chiffre tout au bas : aïe, il y en avait quand même pour 11 700 €, soit plus encore que sa première estimation. Elle s'excusa ; elle avait sous-estimé son évaluation. Elle n'avait pas pensé à tout. Elle était surtout une comptable, et même, en gros, la responsable administrative et financière, mais pas une technicienne ni un ouvrier d'exécution.

Je ne lui en voulais pas, je comprenais (bien qu'à ce moment me traversa l'image diabolique d'elle couchée à plat-ventre en travers de mes genoux, son pantalon et sa culotte baissés, et moi lui fessant son petit cul pour la punir... *Vade retro, Satanas* ! Exorcisez-moi !) Mais c'était une sacrée somme que j'allais devoir débourser. Et comme je commençais à en réaliser l'importance, l'idée de ce que représentait cet argent que j'allais devoir trouver commençait à refroidir mes ardeurs érotiques. J'avais espéré, sans me faire d'illusion et sans aller jusqu'à m'imaginer qu'on serait dans le bas de la fourchette, qu'on serait peut-être au milieu. Mais là... Je restai un peu silencieux, pensif, réfléchissant.

Elle brisa ce silence :

— Bon, je me suis trompée, et j'en suis désolée. Je suis la patronne et je pourrai vous faire une petite remise si vous nous choisissez. Je pourrais vous faire 5 %... Et en faisant un effort, peut-être même m'approcher de la limite haute de ce que je vous avais dit. Je ne vous le garantis pas ; il me faudra en discuter avec mon mari, et ce n'est pas certain... mais j'essaierai : je suis un peu responsable de la situation...

Je voyais en effet que son visage s'était transformé, et j'y lisais des marques de remords qui semblaient sincères, ce qui m'étonna. Elle n'était donc pas qu'une femme d'affaires et d'argent ? Y avait-il un cœur dans la poitrine de cette jolie petite femme devenue sans doute aisée grâce au travail de son mari et de ses ouvriers ?

— Écoutez, lui dis-je, je ne vous en veux pas, et vous êtes charmante... (j'insistai bien sur ces mots) et j'apprécie votre offre, sincèrement, mais ça mérite réflexion.

— Je comprends. Et je comprendrais tout à fait que vous demandiez un autre devis, c'est normal.

— Oh, ce n'est pas forcément la question... Ce sera peut-être aussi cher ailleurs. J'aimerais sincèrement vous faire travailler ; j'ai confiance en vous, et j'apprécie votre professionnalisme et votre délicatesse. Mais je ne pensais pas... j'espérais, je veux dire... je ne pensais pas m'en tirer pour une somme pareille. Il va falloir que je prévoie un financement... Je n'ai pas tout cet argent devant moi...

— Bien entendu. Évidemment nous pouvons vous faire des facilités de paiement... Et puis, je suppose que vous devez en parler à votre dame : ces choses-là se décident à deux, je le sais bien...

— Je n'ai plus de femme ; je suis veuf depuis plus d'un an, donc je prends seul mes décisions, je n'ai pas le choix.

— Oh, je suis désolée, je ne savais pas.

— Ne le soyez pas, vous n'y êtes pour rien. Et puis vous ne pouviez pas le savoir...

— Non, bien sûr. Mon pauvre Monsieur...

Elle posa sa main sur la mienne en un geste compatissant, ce qui déclencha comme une décharge électrique tout au fond de moi. Heureusement, j'eus le réflexe de couper l'alimentation. Elle poursuivit :

— Je comprends que ça ne doit pas être facile d'entretenir une grande maison comme ça tout seul...

— Ce n'est pas un problème ; si je n'avais pas eu les moyens de le faire, je l'aurais vendue et j'aurais acheté plus petit. Mais j'aime

cette maison, je m'y suis attaché, et son entretien, les travaux nécessaires ne me font pas peur. Étant seul à y vivre, je ne salis pas, je n'abîme rien ; je pars travailler le matin, je rentre le soir... Reste l'entretien à cause de l'usure : c'est une vieille maison.

— Oui, en effet.

J'avais pris son geste comme une petite victoire, en tout cas ça me donnait du baume au cœur. Sentir sa jolie petite main pleine de gros bijoux en or posée quelques secondes sur la mienne m'avait regonflé à bloc ; j'avais eu l'impression de recevoir un ballon d'oxygène. Je relevais la tête, je retrouvais une belle assurance, un sentiment d'espérance inégalé car je commençais à me dire que baiser cette jolie petite femme n'était peut-être pas finalement utopique, mais dans le domaine du possible, du réalisable, et pouvoir l'empaler sur ma queue était peut-être à ma portée, d'autant qu'elle savait à présent que j'étais veuf et seul ; et si jamais j'avais une petite chance de lui plaire, elle savait également que j'étais disponible et facilement accessible, même si elle ne savait pas ce qui se tramait dans ma tête. (On sait bien, cependant, que pour beaucoup de choses – et en particulier ces choses-là – les femmes ont comme un sixième sens.)

J'avais eu l'impression, dès le début, que je ne la laissais pas indifférente, même si je n'étais pas certain que ses manières et son amabilité fussent seulement purement commerciales, ou s'il y avait alors quelque chose de plus.

J'étais maintenant déterminé à le savoir. De toute façon, je n'avais rien à perdre. Qu'est-ce que je risquais ?

En tout cas je constatais une fois de plus que l'empathie qu'inspirent les veufs semblait bien marcher, et j'étais bien décidé à exploiter à fond cette carte avec elle, quitte, si besoin, à en faire des tonnes. Il allait juste falloir la jouer finement avec cette femme d'artisan apparemment prospère si je voulais la mettre dans mon lit.

— Écoutez, lui dis-je, je vais voir ma banque pour le financement, mais bien évidemment ils me demanderont si j'ai fait faire d'autres devis, ce qui est mon intérêt, de toute façon.

Évidemment, je préférais vous faire travailler, *vous*.

— Oui, je comprends.

— Mais je vous promets, lui dis-je sur un ton presque affectueux qui aurait pu sembler totalement étrange, que quels que soient les montants des autres devis, je vous tiendrai au courant.

— Je vous remercie, répondit-elle avec un air charmant, et vous promets à mon tour que s'il n'y a pas une différence trop importante, nous essaierons de faire un petit effort. Pour vous, ajouta-t-elle.

Elle était attendrissante. Est-ce qu'elle en faisait trop ou était-elle, elle aussi, sous le charme, mon charme ? Elle finit par se lever et je la raccompagnai jusqu'à ma porte. Elle avait toujours ce sourire discret et charmant et ses manières exquises. Je lui tendis la main et lui dis avec le même sourire léger et charmeur :

— À très bientôt, Madame S.

Et, la regardant sortir et rejoindre sa voiture, je pensai *« Si vous saviez comme j'ai envie de vous bouffer la chatte… ! Mais ça, je ne peux pas vous le dire, Madame S. Ces choses-là ne se disent pas entre gens du monde. »* J'imaginais souvent en voyant une belle femme d'un haut niveau social et au physique attirant la tête qu'elle ferait si je lui prononçais cette phrase à haute voix, en la regardant bien en face, avec mon sourire aimable et mondain. Cette pointe d'humour que je me faisais à moi-même me permettait durant quelques secondes de me distraire de ma préoccupation du moment.

Une question, désormais, me taraudait : mourait-elle – comme moi – d'envie de me revoir ? Son entreprise, manifestement, était florissante ou, en tout cas, l'avait suffisamment été pour que ces gens soient très à l'aise (je disais ça au vu de ses bijoux un peu clinquants, et parce qu'elle avait fait allusion au détour d'une

conversation de « ses maisons de campagne ») et elle ne devait pas avoir un besoin vital de mon chantier. Je sais, je suis toujours naïf, et il y a des gens qui n'ont jamais assez d'argent et qui sont mus par une cupidité au-dessus de l'entendement, mais bon... Ils n'étaient manifestement pas dans le besoin et n'avaient pas à devoir s'abaisser à « draguer » un client comme si leur survie en dépendait.

C'est pourquoi je nourrissais un petit espoir.

Les escarpins rouges - II

Durant les deux semaines qui suivirent, je fis venir deux autres professionnels pour réaliser d'autres devis. Quand je les reçus, je constatai que leur montant était inférieur à celui de ma belle voisine ; le premier était très inférieur, mais la personne qui était venue ne m'avait pas inspiré confiance : il ne m'avait pas tout listé, et sa prestation, dans le descriptif, semblait moins bonne. Le second semblait similaire dans le descriptif des travaux à celui de Mme S., mais le montant en était inférieur de plus de 2 000 €, ce qui était moins cher que le devis de Mme S., même après le rabais de 5 % dont elle m'avait parlé.

Je décidai donc de prendre mon téléphone et de l'appeler.

— Madame S. ? Bonjour. C'est Monsieur D.

— Oui, bonjour Monsieur D. Je vous avais reconnu.

— Voilà, je vous rappelle car j'ai finalement fait faire deux autres devis.

— Oui... ?

— Eh bien, je suis embêté, Madame S., car ils sont moins chers que vous.

— Oui, je vois. Bon, c'est possible...

Je ressentis dans sa voix, un peu sèche soudain, qu'elle était contrariée.

J'enchaînai :

— Bon, peut-être est-il possible d'en discuter ? Vous m'aviez dit la dernière fois que nous nous sommes vus que vous pourriez peut-être faire un effort.

Du coup, elle se radoucit un peu, comprenant que j'étais plutôt dans la négociation et non pas le refus sec :

— Oui c'est vrai, je vous l'avais dit. Après, il faut voir quelles prestations on vous propose, pour comparer.

— Si vous avez le temps, est-ce que vous pourriez venir chez moi afin qu'on en parle autour d'un café ? Quand cela vous conviendra, bien entendu.

Elle eut comme une hésitation. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle réponde à mon invitation. Elle pouvait penser que j'avais, en tant que client, de drôles d'exigences. Elle pouvait en avoir marre de se déplacer, après tout ; elle était à moins de deux cents mètres de chez moi et je pouvais aussi marcher jusque-là, même si c'était moi le client.

Mais vu mon insistance, elle pouvait se dire qu'elle avait encore une chance de décrocher le chantier. Aussi me dit-elle :

— Quand est-ce que ça vous arrangerait ? Quand êtes-vous êtes disponible, Monsieur D ?

— Écoutez... vendredi après-midi, sans problème.

— En fin d'après-midi ? Vers 17 heures, 17 heures 30 ?

— Oui, oui, pas de problème ; je serai chez moi. Je vous attends sans faute.

— Mais je n'en doute pas, Monsieur D, dit-elle avec une voix charmante.

J'osai :

— Alors, à vendredi. C'est toujours un plaisir de vous voir, Madame S.

Elle rit un peu bêtement puis balbutia :

— Merci. À vendredi.

— À vendredi, Madame S. !

Visiblement, je l'avais troublée.

Nous étions mardi et j'étais tout excité. Il allait falloir que j'attende trois jours pour avoir le plaisir de la revoir et de tenter de la séduire.

Mais déjà, comment serait-elle habillée, comment se présenterait-elle chez moi ? Quelle serait son attitude ? La verrais-je arriver en femme un tantinet aguicheuse ou en femme d'affaires, âpre au gain, décidée à négocier, à décrocher son contrat à un prix intéressant pour elle, ce qui lui permettrait de gagner suffisamment d'argent, quitte à me faire les yeux doux pour me faire craquer ? En somme, avais-je une chance qu'elle soit un peu attirée par moi et mon charme de latin lover, de séducteur sur le retour, ou n'était-ce que l'odeur de l'argent qui la faisait mouiller ?

J'attendis le vendredi, je dois dire, avec un certain stress.

J'avais tout bien rangé, fait un ménage inhabituel dans ma maison, m'étais vêtu à mon avantage. Je me demandais si elle-même allait apporter un soin particulier à sa toilette.

À dix-sept heures tapantes, elle sonna. J'allai l'accueillir au portillon d'entrée.

C'est avec une certaine béatitude que je constatai qu'elle s'était faite ravissante : sa coiffure était impeccable (comme les autres fois), elle arborait un maquillage très léger mais suffisamment visible pour qu'on le remarque ; son mascara lui faisait plus que jamais des yeux de biche en allongeant au maximum ses cils et lui donnait un air très doux. Une petite ombre à paupières accentuait son regard, et un très léger fond de teint donnait un peu de relief à ses pommettes et à son visage. Quant à sa tenue vestimentaire, elle était plus que sexy : elle était à tomber ! Elle portait en effet un pantalon marron très près du corps (qui ressemblait à du cuir d'agneau), un chemisier blanc très seyant et – comble de bonheur – ses ravissants escarpins rouges à hauts talons qui semblaient toujours neufs, tellement ils étaient flamboyants !

Étant bien élevé, je la précédai en montant les quelques marches jusqu'à mon perron (on ne fait jamais passer une dame devant soi

dans des escaliers afin de lui éviter cette possible sensation que l'homme mate ses fesses, situées pour le coup juste à hauteur des yeux de son suivant). Mais une fois la porte de mon entrée poussée, je ne résistai pas à l'envie de m'effacer et de lui laisser le passage tout en lui indiquant la table du séjour, où j'avais déjà disposé un plateau tout exprès pour le café. Je pus ainsi voir comment son corps mince était si bien mis en valeur par ce pantalon moulant et ces chaussures rutilantes, en cuir rouge sombre, si féminines !

C'était peut-être dans ma tête mais je trouvais qu'elle respirait le sexe à plein nez, d'autant que, pour la première fois, je sentais le parfum fleuri et capiteux d'une vraie eau de toilette de femelle (sans aucun doute de grande marque, un vrai piège à hommes, fabriqué pour les faire succomber et tomber raides) qui émanait d'elle.

Je dus faire des efforts pour réprimer le trop-plein d'émotions qui m'envahissait, et me maîtriser à tout prix. Je la priai de s'asseoir et allai faire couler les espressos.

Elle avait son air sérieux et professionnel que je lui connaissais déjà, mais avait tendance à incliner la tête sur la gauche quand elle s'adressait à moi, comme si elle voulait me charmer. Cela ne m'échappa pas, mais j'essayai de ne pas me laisser aveugler. Elle mettait peut-être le paquet pour me faire accepter son prix – un prix plus élevé que les autres – même après remise. Je me disais qu'en femme très fine qui sent bien ces choses-là, elle avait sans doute compris dès le début que je la trouvais ravissante, qu'elle me faisait un effet bœuf et qu'elle allait s'en servir. Et puis, cette femme respectable, travaillant pour une entreprise connue dans le coin, familiale, et avec une réputation à maintenir, savait – j'en étais sûr – jusqu'où elle pouvait aller, et qu'elle pouvait avoir une attitude un peu séductrice, mais sans que ça ne devienne jamais ambigu.

Je me demandais comment j'allais pouvoir la draguer sans que ça soit lourd, sans la choquer, sans compromettre mon image à

moi, mais sans céder non plus en acceptant un prix exorbitant et me berçant d'illusions sans, en définitive, rien obtenir en retour ; en somme, en me faisant un peu rouler dans la farine – et pour ses beaux yeux - par une femme mûre et mariée qui ne ferait que son job de commerçante.

Je nous servis le café en lui demandant comment elle allait. Elle sembla un peu surprise mais esquissa un sourire poli et me dit qu'elle allait bien, mais rien de plus. Je n'espérais pas qu'elle me fît la conversation : ça ne semblait pas son genre de s'épancher sur des détails privés de sa vie. Mais je tenais encore à lui montrer que je m'intéressais à elle, au-delà de ce qu'elle avait à me vendre.

Je lui montrai des copies des autres devis (j'avais masqué l'identité des entreprises, par discrétion) pour qu'elle examine ce qu'ils proposaient dans leurs prestations, comme elle me l'avait demandé. Elle discuta, argumenta – voire pinailla –, cherchant à me prouver que tout n'était pas détaillé, et qu'en conséquence son entreprise à elle, pour le prix – certes plus élevé – m'offrait un service supérieur.

Je la laissai parler, effectuer sa démonstration, l'écoutant attentivement, puis je restai silencieux, les yeux parcourant les deux autres devis comme pour bien m'imprégner ce qu'elle venait de me dire, et réfléchissant. Je pris enfin la parole. Je voyais que ses beaux yeux me fixaient avec attention.

— Écoutez, Madame S., ce n'est pas que je ne sois pas convaincu par vos arguments ; c'est vrai que votre prestation semble supérieure aux deux autres – même si je ne suis pas du métier, et qu'il est difficile de juger sur un papier –, mais même avec une remise de 5 % (enfin, celle que vous avez évoquée), votre prix reste très supérieur à celui du devis le plus cher. Ça n'est pas que je ne veuille pas, mais sincèrement, actuellement, je ne peux pas.

— Et vous ne pourriez pas obtenir un financement ?

— Sincèrement, je ne crois pas.

— Vous savez, nous pouvons vous faire également des facilités de paiement : un paiement en plusieurs chèques, échelonné sur, disons, trois mois... voire plus.

— Oui, oui, c'est sûr, répondis-je d'un air pensif et peu convaincu. Écoutez, lui dis-je avec un l'air vraiment chagriné, il faut que j'y réfléchisse. Ce n'est pas pour vous faire attendre... ni parce que je n'ai pas le courage de vous dire non tout de suite et devant vous ; je ne suis pas comme ça : je suis franc, et quelle que soit ma décision, je vous l'annoncerai de vive voix.

— Je n'en doute pas, Monsieur D.

Elle me regardait un peu bizarrement et pas le moins du monde avec un air contrarié, mais plutôt avec son air toujours charmeur et un peu compatissant. Étant arrivé au terme de ce que je voulais lui dire, je m'attendais à ce qu'elle se lève et prenne congé, mais elle ne semblait pas se décider à bouger. Aussi je fis le geste de me lever et ce fut le signal : elle se leva également, mais avec une certaine nonchalance, ce qui était inhabituel chez elle. Elle se tenait debout à côté de moi, comme un peu figée. Je sentais qu'elle avait encore quelque chose à me dire. En effet, elle annonça d'une voix plus basse :

— Écoutez, Monsieur D, je suis sincèrement désolée de ne pouvoir vous faire une offre plus avantageuse. Ça ne tiendrait qu'à moi – je vous assure –, je vous ferais un rabais plus intéressant... mais je ne peux pas : mon mari a déjà râlé quand il a su que je vous avais parlé d'une remise de 5 % ; on s'est un peu disputés... enfin, je ne devrais pas vous parler de ça, ça me gêne... mais il ne fait pas franchement de concessions. Enfin, jamais pour tout dire. Moi, je pense qu'on pourrait vous faire cette remise – on est voisins, après tout – et puis vous êtes si sympathique...

— Je vous remercie, dis-je doucement, en prenant un air un peu gêné sans me forcer.

— Ce serait malheureux, dit-elle en prenant un air contrit, que nous nous quittions ainsi... Je n'aime pas ça. Après ce devis

que vous n'accepterez pas, continua-t-elle avec des airs de chatte précieuse, il y a de fortes chances que nous ne voyions plus...

Elle avait levé ses yeux vers moi, des yeux de biche troublée, et elle papillonnait un peu des cils, comme une jeune fille qui sait y faire. Sans compter qu'imperceptiblement, elle s'était rapprochée de moi ; je ne l'avais encore jamais eue aussi près de moi. Je sentais le parfum de son souffle que je trouvai très agréable.

— Et comment pourrions-nous faire ? lui répondis-je en choisissant un ton un peu enjôleur.

Elle baissa un instant les yeux, puis les leva vers moi en posant sa main sur mon avant-bras :

— Écoutez, commença-t-elle. Moi, ce que je pourrais faire, c'est vous faire une remise de 5 %... mais non officielle. C'est-à-dire que pour vous faire réellement ce rabais de 5 %, je pourrais ne pas encaisser un dernier chèque ; je peux le faire car mon mari regarde les devis, mais la comptabilité c'est moi qui la tient, il n'y entend rien. Vous comprenez, mon mari est un peu grippe-sous ; il est devenu trop cupide alors que nous avons désormais une bonne situation. Nous gagnons encore suffisamment notre vie, mais il ne se rend pas compte que la vie a changé avec la concurrence étrangère, tout ça. Les prix ont baissé, mais nous pourrions baisser aussi... Nous serions des artisans en début de carrière, endettés et tout, c'est vrai que ce serait difficile, mais cela fait trente ans que nous avons commencé...

— Je comprends. Mais même avec... un rabais de 5 %, vous êtes encore chère, chère Madame S., lui dis-je plus bas et avec le ton le plus délicat que je pouvais ; et je me surpris, en prononçant ces mots, à lui caresser délicatement la joue.

Elle sourit, minauda un peu en se rapprochant encore :

— Songez, cher Monsieur, que nous aurions ainsi l'occasion de nous revoir... et elle me gratifia d'un délicieux sourire.

Cette fois je posai mes mains des deux côtés de sa taille et l'attirai tout contre moi.

Je sentis que son souffle était court.

Je me rendais compte que j'étais peut-être en train de me faire avoir, mais je me disais qu'enfin, j'allais certainement pouvoir la mettre dans mon lit. Ce serait cher payé, mais comme je crevais d'envie d'elle... !

Doucement, lentement, je posai ma bouche sur sa petite bouche, qui finit par s'ouvrir pour laisser le passage à ma langue. Elle s'offrit et passa ses bras fins autour de mon cou. Je sentais sous mes mains combien sa taille était fine. Je la galochai longuement. Sa bouche avait comme un goût de fraise.

Ma bouche finit par se détacher de la sienne et je la fis glisser dans son cou ; je la sentis glousser légèrement et se pâmer contre moi. Je sentais à peine sa poitrine menue contre mon torse. Son cou avait un goût de parfum très fort et amer sous ma langue (c'est vrai qu'elles ne sont pas faites pour être léchées, ces eaux de toilette de luxe). Ma main gauche emprisonna sa nuque frêle et je repris sa bouche : elle m'embrassa fougueusement.

— Vous êtes si jolie... j'ai tellement envie de vous... lui murmurai-je sensuellement à l'oreille avec sincérité.

— Ce ne serait pas bien... minauda-t-elle.

— Vous m'avez plu dès la première fois que je vous ai vue ; votre physique, vos manières gracieuses, votre élégance, votre sensualité...

— Oh... me coupa-t-elle d'un air gêné.

Mais à quoi jouait-elle, cette petite chatte ? Je sentais qu'elle se raidissait. Je me rendis compte qu'elle n'avait pas envie de passer à la casserole ; quelque chose la retenait. Elle se crispait, elle était anxieuse comme si elle avait peur de quelque chose.

Moi, j'avais une gaule d'enfer !

J'embrassai sa bouche, prenant sa lèvre inférieure entre mes lèvres ; ma bouche glissa sur son menton, son cou, sa gorge, lui faisant ployer sa tête en arrière. Mon visage descendit encore, et je le pressai contre son chemisier entre des seins moelleux mais menus. Je me laissai glisser lentement à genoux, mon nez contre son ventre

ferme, en humant, respirant son odeur. Je pris ses hanches entre mes mains, et mon nez descendit sur son pubis. Elle me laissait faire. Ses mains s'étaient posées sur mes épaules, tout en retenue.

Elle tenta de m'empêcher quand j'entrepris de déboutonner son pantalon de simili-cuir mais je me saisis de ses mains qui comptaient m'arrêter et les couvris de baisers. Elles me parurent si fines, si douces, si délicates, avec ses gros bijoux en or à ses doigts... mais c'est un autre bijou que je convoitais. Finalement, elle me laissa faire et j'arrivai à ouvrir son satané pantalon, tombai sur une culotte très fine de satin rose ourlée de dentelle. Pour aller plus vite, je l'écartai pour plonger ma langue dans sa fente.

J'avais réussi à baisser légèrement son pantalon, mais pas assez pour que ses cuisses s'ouvrent autant que je l'aurais voulu ; je pouvais faire aller et venir ma langue en pointe entre ses jolies lèvres fines, mais j'étais frustré de ne pas pouvoir coller ma bouche à cette chatte que je désirais tant, que j'avais envie de dévorer. Ça m'énervait : elle allait croire que j'étais un mauvais lécheur alors que comme bouffeur de chattes, je suis le meilleur ! Néanmoins, elle soupirait de plus en plus fort ; elle se mit à gémir, m'encourageant par de petites plaintes timides mais sincères.

Je réussis finalement à plonger ma langue dans sa grotte, le plus profondément possible, à lui lutiner le bouton, et elle poussa des petits cris retenus mais d'une voix que je ne lui connaissais pas : elle jouissait, la petite biche !

J'entendais bien pousser mon avantage ; je me relevai, décidé à l'entraîner dans ma chambre, mais déjà, reprenant ses esprits, elle se rajustait, remettant sa culotte en place, refermant son pantalon. Elle s'excusa presque :

— Monsieur D., je ne peux pas rester plus longtemps : j'ai un rendez-vous dans un quart d'heure et il n'y a personne au bureau.

— OK, dis-je, dissimulant mal ma déception.

— Il faut que j'y aille, désolée.

— Je comprends, Madame S. Je vous raccompagne.

Après ce que je venais de lui faire, ma politesse semblait presque surréaliste.

Éprouvait-elle un remords ? Se disait-elle qu'elle était allée trop loin ? Allait-elle laisser tomber le dossier et faire comme si j'avais refusé tout bonnement son devis ? C'est ce que j'étais en train de me demander au moment où elle se retourna tandis que j'avais déjà ouvert la porte, et qu'elle me murmura avec les yeux d'une femme amoureuse :

— Je n'ai pas le temps... aujourd'hui. Nous reprendrons rendez-vous... et je reviendrai. Et soyez sûr, je vous... consacrerai le temps... dont nous aurons besoin.

— Mais avec plaisir, Madame S., ma jolie petite Madame S.

Mon visage s'était de nouveau éclairé. Elle eut un regard vers la table, vers son devis :

— Et le devis, vous ne l'avez pas signé ?

— Mais quand vous reviendrez, Madame S. Rien ne presse.

Elle eut un regard étrange, hésita un moment. Moi, je n'hésitai pas et lui dis à brûle-pourpoint :

— Je vous signerai le devis quand vous serez à moi.

Elle posa sa main sur ma poitrine, me regarda tendrement, sensuellement, et repoussant un peu la porte pour qu'on ne nous voie pas de la rue, elle m'offrit sa bouche que je ne refusai pas. Je la gratifiai d'une pelle monumentale. *« Tu vas connaître le goût de ta chatte, ma petite salope... »* pensai-je tout en la galochant passionnément.

Le baiser dura à peine trois secondes. Elle lâcha ma bouche, ouvrit la porte et s'en fut, très raide, descendit les huit marches de mon perron en se trottinant, sans même se retourner, sans même me dire au revoir. Elle disparut dans la rue.

Était-elle troublée ou contrariée ? Je me le demandai longtemps après qu'elle fût partie.

⋆

Les jours passèrent, mais j'étais bien décidé à ne pas prendre l'initiative de l'appel. Je devais tenir bon. C'était à elle de me rappeler si elle voulait que nous fassions affaire. Ne me rappellerait-elle pas que j'aurais interprété ce silence comme un remords ou, du moins, comme un renoncement. Renoncement au chantier comme à cette promesse qu'elle m'avait faite.

D'ailleurs, je n'étais pas du genre à me contenter d'un coup vite fait mal fait entre deux rendez-vous, dans le stress, l'empressement, histoire de dire que nous avons consommé.

Elle m'avait allumé grave. Je faisais des rêves érotiques, le soir dans mon lit ; je me remémorais son parfum, la forme de sa taille dans mes mains, ses petits pas gracieux et ses escarpins rouges qui la rendaient on ne peut plus bandante, sans compter son élégance, sa classe, son allure de petite bourgeoise soignée, et je me disais que si elle ne finissait pas empalée sur mon dard dans mon lit en une cavalcade furieuse, j'allais en faire une jaunisse !

Néanmoins, elle ne devait rien en savoir mais au contraire penser que je n'attendais pas après elle pour vider et mes couilles et mon énergie sexuelle débordante. Je la soupçonnais quand même d'être intéressée par ce chantier juteux, si l'on peut dire, et pas seulement motivée par une partie de pattes en l'air avec mézigue.

Et puis, puisque son mari suivait l'état des devis, il lui demanderait sûrement à un moment donné où le mien en était, et comprendrait peut-être mal pourquoi, après tant de rendez-vous, je ne donnais pas suite. Il n'était sans doute pas autoritaire ; il semblait la laisser gérer les finances, la comptabilité, mais d'après ce qu'elle m'avait fait comprendre, ce devait être le genre de type près de ses sous et qui ne devait pas vouloir lâcher un client comme ça.

Si elle voulait laisser tomber, il insisterait certainement auprès d'elle pour qu'elle me relance.

Je pris donc patience, et je fis bien de le faire : une dizaine de jours plus tard, elle m'appela sur mon portable :

— Monsieur D. ? Bonjour, c'est madame S.

— Bonjour, Madame S. Comment allez-vous ?

— Très bien, je vous remercie. Je vous appelle par rapport au devis.

— Oui... ?

— Vous êtes toujours intéressé ?

— Si vous l'êtes aussi, je le suis.

Elle eut comme un raclement de gorge. Je me dis que peut-être elle n'était pas seule ; peut-être son mari était-il à son côté et la tançait-il pour qu'elle me relance.

— Vous avez besoin qu'on se revoie ? demanda-t-elle comme si elle avait besoin d'une confirmation.

— Oui, oui, bien entendu. C'est très important qu'on puisse... en discuter, lui dis-je, méfiant (peut-être avait-elle mis le haut-parleur, obligée de le faire).

— Quand pouvez-vous passer me voir ? enchaînai-je.

— Hum..., sembla-t-elle réfléchir, le vendredi après-midi, je crois que vous avez un peu plus de temps ?

— Oui, en effet. Si c'est le cas pour vous également... Et pas comme la dernière fois, où vous étiez un peu... pressée, ajoutai-je malicieusement.

— Vendredi de cette semaine, c'est possible pour vous ?

— C'est parfait. Votre heure sera la mienne. Tout l'après-midi si vous le souhaitez, dis-je sur le ton de la plaisanterie.

— En tout début ? Disons, quatorze heures trente ?

— Pas de problème : je serai à vous, ajoutai-je non sans jouer sur l'ambiguïté des mots.

— Alors entendu. S'il y a contre-ordre, je vous en informe.

— OK, entendu. Bonne semaine, Madame S.

— À vous aussi, Monsieur D. Au revoir.

— Au revoir.

Qu'elle ait eu quelqu'un près d'elle ou pas, elle devait être rassurée : j'avais été d'une discrétion de violette. Je savais très

bien, pour y être allé, que son bureau était de toute façon près de l'atelier et d'éventuelles oreilles indiscrètes. Je n'étais ni assez stupide ni assez balourd pour risquer de la compromettre.

Dire que je n'étais pas désormais impatient d'être au vendredi serait pure fanfaronnade. Elle m'avait assuré implicitement que nous aurions un peu de temps : je prenais ça pour une promesse.

Évidemment, je me préparai à sortir le grand jeu ; je commençais à en avoir l'habitude. Grand ménage dans toute la maison, toilette irréprochable, rasage de frais, ambiance cosy et parfumée, changement pour des draps impeccablement repassés et couvre-lit romantique, préservatifs et gel lubrifiant en cas de besoin.

Dans la matinée, je reçus un appel. Je décrochai, vaguement inquiet. Avec une voix des plus douces et sur un ton délicieux et discret, elle me demanda si elle pouvait venir vers 13 heures 30, étant donné qu'elle pouvait se libérer plus tôt. J'acquiesçai, bien entendu.

Je me préparai à déjeuner plus tôt afin d'être paré à l'heure dite.

Treize heures trente tapantes. Alors que mon cœur faisait des bonds de kangourou dans ma poitrine depuis plus d'une demi-heure, on sonna. J'ouvris la porte. Elle attendait sagement derrière le portillon ouvert. Je la priai d'entrer et la regardai monter les marches jusqu'à moi. Elle avait une serviette à la main – nos papiers, sans aucun doute – ce qui faisait très professionnel.

Elle avait soigné sa toilette : elle portait un tailleur très classe avec une jupe cintrée qui s'arrêtait au-dessus du genou, une élégante ceinture qui marquait sa taille, des bas brun foncé, un chemisier léger... et surtout elle avait à nouveau à ses pieds ses escarpins rouges à hauts talons ! Une vraie petite bombe !

Dès qu'elle passa la porte, je me mis instantanément à bander ! Son maquillage léger – réalisé avec toujours autant de goût et de soin, comme la fois précédente – mettait merveilleusement en valeur ses yeux de biche et ses petites pommettes.

Elle se tenait debout devant moi, me regardant avec une expression d'attente.

Je lui lançai :

— Vous avez apporté le devis ?

Elle répondit, me montrant sa serviette :

— Je l'ai là.

Désignant la table d'un mouvement de tête, je lui dis :

— Jetez ça là ; nous le regarderons plus tard. Pour le moment, nous avons mieux à faire...

Et je m'approchai d'elle lentement comme un fauve avançant vers sa proie.

Elle me fixait, immobile, comme paralysée – fascinée ? – et n'émit aucune protestation. Je tendis mes mains vers sa taille. Immédiatement elle passa ses bras autour de mon cou et m'enlaça. Ma bouche fondit sur la sienne et elles fusionnèrent. Mes bras emprisonnèrent sa taille. Je la plaquai contre moi. Ma main caressait fiévreusement sa nuque, ses cheveux courts, tandis que l'autre partait explorer son dos, ses épaules, ses bras.

Elle me galochait fougueusement. Nos bouches se cherchaient, se lâchaient, se reprenaient ; je mangeais ses lèvres, son menton, ses pommettes, et elle n'était pas en reste. Tout en l'embrassant je commençai à reculer, l'amenant au pied de l'escalier où je lui fis faire un demi-tour, si bien qu'elle grimpa les degrés à reculons, marche après marche, mes mains courant partout sur son corps, ma bouche passant de son cou à sa bouche.

Nos bouches avides étaient trempées de salive. Il y avait dans ses yeux bruns cerclés de bleu comme une lueur de folie ; je la maintenais emprisonnée dans le cercle de mes bras, ne la laissant s'écarter légèrement que pour gravir chaque marche supplémentaire en toute sécurité avec ses talons rouges glissants. Je la serrais fort ; les marches grinçaient comme à leur habitude. Mes mains descendaient vers le bas de ses reins, appréciant la naissance de

sa croupe que je trouvai musclée et nerveuse comme celle d'un pur-sang.

Nous fûmes bien vite au pied de mon lit. Des bougies parfumées embaumaient l'espace intime de la pièce chaude, odeur d'ambre et de musc. Je la débarrassai de sa veste de tailleur et me mis nerveusement à déboutonner son chemisier ; une fois ouvert, je le fis passer par-dessus ses épaules d'un geste brusque et passionné.

Elle n'avait pas perdu son temps et avait fait de même avec ma chemise.

Je descendis l'une après l'autre les bretelles du soutien-gorge, posant dans un mouvement quasi-religieux ma bouche sur l'épaule ainsi découverte, ce qui la fit sourire, d'un sourire attendri. Je caressai ses épaules douces, son dos, puis mes mains glissèrent jusqu'aux agrafes que je défis tout en la regardant dans les yeux, ses beaux yeux doux de femme en apparence bien sage.

Enfin, prenant entre mes doigts le petit sous-vêtement, je le descendis délicatement le long de ses bras, mes mains les caressant ce faisant, effleurant ses avant-bras, ses fins poignets ; je fis tomber l'objet à terre et lui pris les mains. Ses yeux étaient fichés dans les miens. Je prenais sa bouche par petits coups, en picorements nerveux qu'elle me rendait en écho.

Tout doucement, elle souleva mes mains, et sans lâcher mes yeux, elle les porta à sa poitrine nue que je n'avais pas encore regardée. J'ouvris des soucoupes sur deux jolis petits seins que je découvris alors, de jolis petits fruits arrondis comme des poires bien mûres. Délicatement, mes mains s'y posèrent à plat ; elle eut comme un frisson. Je commençai à les caresser et à les palper avec des petits mouvements circulaires, dédaignant les pointes dans un premier temps, les effleurant à peine.

Ses beaux yeux troubles battaient légèrement des cils et me fixaient avec un air d'inquiétude, un affolement mal contenu.

La pulpe de mes doigts insista un peu plus sur les jolis petits mamelons roses qui immédiatement se dressèrent. Je finis par les

prendre délicatement entre pouce et index, comme j'aurais fait d'un bouton de rose au moment de le cueillir. J'en appréciai le velouté satiné comme un pétale de jeune fleur ; évidemment, c'est ma bouche qui les cueillit l'un après l'autre, ce qui la fit soupirer profondément, la tête rejetée en arrière.

Mes lèvres apprécièrent leur tendresse, puis je me mis à les sucer un peu plus fort, jusqu'à l'entendre haleter. Je m'arrêtai avant qu'elle demande grâce, et ma bouche ouverte descendit entre ces jolies pêches, puis sur son ventre... Quand elle fut arrivée à la ceinture, mes doigts la dégrafèrent et l'ôtèrent. Je déboutonnai lentement et méthodiquement la jupe ; mais avant de l'en libérer, je pressai avec passion ma bouche sur le renflement de son pubis tandis que mes mains faisaient de même sur sa croupe.

Elle poussa un petit couinement de surprise et de contentement.

Tout en massant ses fesses avec fièvre, je frottai mon nez et tout mon visage sur son joli mont dont je sentais le relief à travers la jupe, comme un gosse qui prend le temps d'apprécier avec ravissement le beau paquet-cadeau qu'il vient de recevoir, avant de l'ouvrir. Je n'eus pas besoin d'efforts pour que la jupe tombe à ses pieds ; et c'est avec un sourire de contentement que je découvris que c'étaient des bas autofixants qui emballaient ses cuisses fines.

Le petit mont renflé était habillé d'une jolie culotte de soie pâle, très échancrée sur les hanches. Mes mains caressèrent la peau laissée libre sur les côtés de la culotte ainsi que celle laissée nue au-dessus des bas ; ma bouche leur succéda, découvrant la surface douce et lisse.

Je levai les yeux vers elle pour découvrir qu'elle me contemplait avec un air attendri, et tout en la fixant dans les yeux, je posai lentement mes doigts sur le haut du slip, et je la déculottai avec une lenteur poussée à l'extrême sans lâcher ses yeux.

Une adorable petite motte à peine couverte d'un poil fin, soyeux et soigné, s'offrait désormais à moi. J'embrassai tendrement cette petite fente encore fermée, puis remontai sur mes jambes pour

enlacer ma jolie amante et l'embrasser encore. Elle referma ses bras sur moi et me roula une pelle monumentale.

Je l'avais enfin entièrement nue entre mes bras (ou presque : elle ne portait plus que ses bas, et ses magnifiques escarpins rouges), et je trouvai son petit corps gracieux et étonnamment fragile.

Elle passa à son tour à l'action et entreprit, tout en continuant à me galocher, de déboutonner nerveusement mon pantalon. Elle le fit descendre d'un geste sec puis fit de même du boxer, et je me débarrassai du tout, les envoyant valdinguer très loin. Immédiatement, ne perdant pas le Nord, elle saisit ma queue raide et gonflée dans sa petite main fine et la pressa avec ravissement. Nous nous baisions avidement la bouche ; mes mains descendaient de ses épaules à ses fesses et remontaient dans un ballet étourdissant.

Elle semblait émue de découvrir concrètement ma virilité et la caressait en de longs mouvements d'aller et venues. Je lui murmurai :

— C'est vous qui me faites cet effet-là. Si vous saviez depuis combien de temps j'ai envie de vous... Je vais vous laisser vos bas et vos chaussures : vous êtes si bandante comme ça !

Pour toute réponse elle poussa un long soupir.

Je la poussai lentement contre le pied du lit et la renversai tout en douceur. Elle se laissa aller en arrière et se retrouva allongée sur le dos, ses jambes gainées de nylon sombre dans le vide.

J'attrapai ses chevilles, les montai à la verticale, embrassai avec passion le dos de ses pieds, puis couvris en descendant ses jambes de baisers, puis ses cuisses. Je passai mes mains en coupe sous ses fesses et soulevai son bassin d'un seul coup comme un fétu de paille ; elle poussa un cri de surprise et de joie.

Ses jambes se retrouvaient posées sur mes épaules ; ma bouche fondit sur sa belle chatte ainsi offerte qui s'était mise à bâiller dans cette action. Je maintins son bassin soulevé, et ma langue parcourut tout l'intérieur de sa vulve comme un assoiffé. Ma bouche se colla comme une ventouse à son coquillage bien humide, l'aspira, glissant

sur les fins pétales, sur le bourgeon. Elle poussait des petits cris de joie et de plaisir. Ma langue descendit plus bas, jusqu'à l'étroit sillon et je fléchai sa petite rosette avec ravissement.

Elle accueillait mes caresses buccales avec contentement, mais je ne fis pas plus longtemps durer l'exercice car la position (elle ne reposait que sur les épaules et avait la tête très basse) ne devait pas être très confortable.

Je la regardai tendrement, tout en caressant ses cuisses arquées et racées ; mes mains crissaient sur le nylon des bas, appréciaient la finesse de la cheville, le dos cambré du pied sur lequel je posais des petits baisers. Lentement je commençai à lui écarter les jambes, mais elle les ouvrit toutes grandes : appuyée sur les coudes, elle me contemplait avec un petit sourire satisfait et vicieux. Qu'elle était belle ainsi, les yeux brillants, les cuisses obscènement écartées, les lèvres de sa chatte entrebâillées comme une invite.

Elle me dit d'une voix de gorge, comme dans un soupir :

— Viens.

Je ne me fis pas prier. Sans lâcher ses chevilles, je les descendis et me plaçai, le sexe fièrement dressé, à l'aplomb de sa petite grotte d'amour. Je me penchai, passai mes mains sous ses fesses, à la naissance de ses reins. Ses mains appelèrent ma nuque et j'allai à sa rencontre. Je commençai à frotter mon membre contre son abricot rose et fendu, lubrifiant gentiment sa petite fente. Je jouai ainsi un moment, montant et descendant, tandis que sa bouche de bourgeoise semblait dessiner des voyelles, mais sans émettre un son.

Elle me fixait bien dans les yeux et je faisais de même, et je voyais dans les siens des lueurs lubriques, des éclats où l'excitation montait comme des flammes qui enveloppent une maison embrassée.

Je m'amusai à faire durer ce petit jeu, commençant à me demander qui cèderait en premier, mais j'arrivais à maîtriser mon désir. Pourtant j'avais une envie tenaillante de sa chatte, de son petit corps, de la sabrer, de l'entendre gémir sous ma saillie. Je

gagnai car c'est elle qui craqua en premier. Sa bouche se tordit et elle me supplia presque en gémissant :

— Oh, je t'en prie, prends-moi.

Et avec un sourire satisfait, je lui répondis calmement et fort courtoisement :

— Mais vos désirs sont des ordres, ma toute belle.

Et avec la même douceur, je positionnai mon gland devant la bouche ronde que faisait désormais l'orée de sa chatte rose vif et bien luisante, et je la pénétrai lentement, pour notre plus grand bonheur à tous les deux.

Immédiatement elle m'attira davantage à elle et, m'appuyant sur les coudes, mes mains s'emparèrent de ses petits seins que je caressai et pressai voluptueusement tandis que mes reins commençaient à imprimer la cadence de mes longs va-et-vient.

Inutile de détailler plus longuement l'heure qui suivit (je sais faire durer le plaisir), mais c'est avec ses chevilles sur mes épaules et ses petits pieds toujours enfermés dans ses escarpins rouges que je la besognai avec la régularité d'un métronome ; et c'est solidement soudés l'un à l'autre que nous continuâmes, bouche contre bouche, mes mains tantôt sur ses épaules tantôt sur ses seins, et je dois avouer que j'ai dû faire des efforts monumentaux de concentration zen pour ne pas jouir quand elle enroula ses cuisses et ses jambes convulsivement autour de ma taille ; je dus faire les mêmes efforts mentaux quand mes coups de boutoir lui arrachèrent ses premiers cris de jouissance.

Je sus obtenir un délai supplémentaire à la montée de mon plaisir en l'arrachant du plan du lit, la tirant vers le haut par les jambes pour enfoncer ma langue tout au fond de sa chatte et la faire glisser avec ferveur de bas en haut, aspirant son bourgeon et le suçant comme un bonbon acidulé, voyageant de haut en bas jusqu'à sa petite praline, mon muscle du goût s'y enfonçant et le titillant à loisir, ces petites fantaisies étant accueillies par elle par des cris de joie et de plaisir.

Je ne sais comment également elle se retrouva à un moment à quatre pattes, toujours au bord de mon lit, ses cuisses et ses jambes toujours gainées de nylon brun, m'offrant une vue sur son joli cul pommelé et ses pieds toujours chaussés des escarpins rouges, et comment ma queue raide trouva si vite le chemin de son délicieux fourreau. Toujours est-il que mes mains bien fermées sur sa fine taille, je peux vous dire qu'elle s'en prit plein le cul, et d'après ses cris hystériques, qu'elle apprécia mes grands coups de pine.

Ce que je sais, c'est que c'est moi qui lui demandai de se retourner et que, lui écartant tout grand ses jambes, je lui balançai des coups de boutoir comme un dément, lui arrachant des beuglements de plaisir alors que, m'étonnant de sa souplesse – c'est elle qui tenait ses chevilles dans ses mains – je jouis en rugissant comme jamais, lui envoyant ma semence tout au fond de sa délectable chatte, finissant de la défoncer comme un marteau-pilon.

Il nous fallut quelques instants pour reprendre nos souffles et retrouver nos esprits. Elle s'empressa de partir faire un brin de toilette en prononçant « Quelle folie, quelle folie... » sans que je sache si ce substantif exprimait un regret ou un sentiment admiratif pour ce que nous venions de faire.

Quand elle fut rhabillée, elle semblait avoir du mal à remettre de l'ordre dans sa tenue et sur son visage rouge, mais pas dans ses idées. En un rien de temps elle était assise à la table de ma salle, tenait le stylo et me faisait signer le devis.

Elle regardait sa montre nerveusement.

Je ne pouvais plus reculer. Je lui demandai juste :

— Pour les 10 %, c'est toujours d'accord ?

— Bien entendu. Une promesse est une promesse. Je reviendrai te... vous les redonner après le chantier... en mains propres.

J'esquissai un sourire satisfait. Une promesse en effet.

Mais j'appris plus tard qu'elle n'était pas si libre que ça. Le mari était un peu jaloux, du moins suspicieux, et elle n'avait jamais

l'esprit tranquille. Prendre une heure ou deux pour venir me voir ne s'avèrerait pas si aisé. Elle avait peur d'éveiller les soupçons.

« Au moins, elle ne sera pas une de celles qui débarquent à tout bout de champ à l'improviste pour se faire tringler ! » me dis-je. À tout bout de champ, non. Mais quand l'envie la taraudait, croyez-moi, elle finissait par trouver le moyen.

Mais ceci est une autre histoire.

La profiteuse - I

Un jour, je reçois un appel sur mon portable. Un numéro que je ne reconnais pas.

— Allô ? Allô, D. ?

— Oui.

— C'est Patricia.

— Patricia ?

— Oui, Patricia. Tu sais, Patricia N.

— Ah, Patricia, oui.

Je me dis *« Tiens, elle refait surface celle-là. Est-ce pour s'excuser de ne pas être venue à l'enterrement de ma femme ? Ça m'étonnerait beaucoup. »*

Je vais vous la situer. Patricia est une ancienne collègue de ma femme qui est partie en retraite il y a quelques années ; deux-trois ans, je dirais (le temps passe tellement vite). Un cas, celle-là : une belle fille, mais complètement névrosée, mais surtout une égoïste et égocentriste de première, et en plus totalement éhontée.

Ma femme la connaissait depuis plus de trente ans. C'est vrai qu'elle a eu des malheurs dans sa vie, et ma femme, en bonne collègue, et surtout comme quelqu'un d'humain, avait toujours été à ses côtés dans les moments difficiles : son veuvage, l'enterrement de sa mère. Par contre, quand ma femme a perdu un de ses proches, l'autre a été aux abonnés absents, ne cherchant même pas une excuse.

Je ne parle même pas des multiples fois où nous l'avons invitée, en particulier pour qu'elle ne soit pas seule à Noël, invitations qu'elle ne nous a jamais rendues, même pas pour un café. Et pour clore le tout, elle ne s'est même pas manifestée lors de son enterrement. Franchement, je n'ai pas été étonné. Je sais bien que depuis qu'elle est en retraite elle est partie vivre à l'étranger, et je n'attendais pas d'elle qu'elle fasse le voyage (quoique elle aurait pu le faire, mais je la connaissais et je savais qu'il ne fallait pas trop lui en demander). Mais bon, elle l'a su (par des amis communs) mais n'a même pas envoyé de fleurs ni même une carte de condoléances. Bref, depuis qu'elle est partie, nous n'avons jamais eu seul signe d'elle. Et même pas là.

Aussi je me dis – sans grande conviction – qu'elle va peut-être faire un petit geste à l'occasion de cet appel, trouver une excuse à la con, comme d'habitude. Elle pourrait mettre ça sur le compte de sa névrose, invoquer sa déprime, au moins ça serait crédible.

Je savais cependant, par nos amis communs, que depuis que Patricia est partie vivre là-bas, il lui arrive de revenir en France régulièrement, et qu'en plus d'être égoïste elle est ce qu'on pourrait qualifier de « profiteuse » : elle n'en a en effet aucune vergogne pour contacter ses rares amis restés en France pour leur demander de venir la chercher à l'aéroport, voire de l'héberger durant ses courts séjours quand elle rentre au pays. Et il y a des gens assez poires pour le faire, des gens bêtas et gentils jusqu'à la connerie pour lui rendre ce service sans discuter, comme s'ils n'avaient que ça à faire et être à son service comme si elle était une princesse

Ma femme disait : « Comment font les autres ? Nous, on se prend une chambre d'hôtel, un taxi, ou bus ou un RER, et on n'emmerde pas les autres. Surtout quand on est incapable d'avoir la moindre attention envers les amis. » La suite lui avait hélas donné raison.

Personnellement, j'avais eu de l'empathie pour elle au début – comme tout le monde – quand elle avait subi ses malheurs (qui,

hélas, arrivent à d'autres personnes), et ça n'avait rien à voir avec le fait que c'était une assez belle femme, de taille moyenne, avec un joli visage, des cheveux assez courts qu'elle teignait en châtain tirant sur le roux, de beaux yeux verts, un corps bien fait, assez pulpeux sans rondeurs en excès. Mais devant tant d'égoïsme, d'ingratitude, j'avoue que j'avais été très vite déçu par elle ; et, pour tout dire, même en colère à cause de son absence totale d'un savoir-vivre des plus élémentaires.

Aussi ne suis-je pas trop étonné de l'entendre me demander juste « Ça va ? » sans s'étendre plus avant sur mon veuvage récent, sans aucune parole compatissante ni même un mot pour son ancienne collègue, alors qu'elle ne s'était même pas manifestée depuis son décès, et de passer directement après ma réponse évasive sur un ton enjoué au motif de son appel.

Elle n'a pas besoin de m'en dire plus, j'ai déjà deviné. Outre son attitude égoïste, elle a un culot à toute épreuve. Elle se comporte comme une enfant gâtée (je sais que c'est une enfant unique ; peut-être a-t-elle été trop choyée, mais est-ce suffisant comme raison ?) à qui tout est dû.

J'adopte un ton assez neutre, assez froid, mais me vient immédiatement une idée : je pourrais tout simplement l'envoyer balader, et lui dire ses quatre vérités par-dessus le marché, mais j'ai envie de la jouer cynique, quitte à la choquer. Je n'en ai rien à foutre.

Aussi, quand elle me dit :

— Je viens en France la semaine prochaine ; j'ai des choses à faire et du monde à voir à Paris. Est-ce que tu pourrais m'héberger quelques jours ?

Je lui réponds immédiatement :

— Oui, bien sûr... si tu paies en nature.

Surprise, elle a comme un rire stupide. Elle répond :

— Oh... Ah, bah ça, je sais pas...

— Bah, moi je le sais : c'est comme ça. C'est ça ou rien.

Elle se met à rire :

— Ben, dis donc, t'es culotté...

— Tu trouves ? C'est pas l'hôpital qui se moque de la charité, là ?

— Ohhhh... répond-t-elle d'un air gêné.

Je ne dis rien, j'attends. Silence à l'autre bout du fil. Elle ne demande pas pourquoi, ni ne proteste. Elle n'a pas intérêt, d'ailleurs.

Finalement, elle demande :

— Bon, t'es d'accord alors ? Tu peux ?

— Si toi tu es d'accord, réponds-je sur le même ton froid.

— Bon, bah, j'arrive mardi, dit-elle sans relever.

— Je n'irai pas te chercher à l'aéroport ; je travaille. Faudra que tu te débrouilles.

— T'inquiète pas, je vais trouver quelqu'un pour venir me chercher.

« Je m'en doute bien... » pensé-je, mais ne lui dis pas. Toujours égale à elle-même, toujours à se faire assister, elle va encore profiter de quelqu'un (sans doute nos amis communs) ; ce n'est pas le culot qui l'étouffe, comme d'habitude.

— Alors à mardi ! me dit-elle.

— À mardi ! je réponds, et j'ajoute aussitôt après : mets une culotte propre.

Pour toute réponse, elle rit bêtement, dit « Au revoir » et raccroche.

Elle croit sans doute que je plaisante... elle ne va pas être déçue ! Je ne suis pas une poire, moi, un pauvre pigeon comme ceux qui l'assistent habituellement et dont elle abuse de leur gentillesse. Je suis bien décidé. Elle va voir. Je ne vais pas me laisser faire. Si elle veut que je l'héberge quelques jours, il va falloir qu'elle y passe. Je suis déterminé à lui réitérer mon marché, sans prendre de gants, et si elle refuse ou s'offusque je la fous dehors avec sa valise. Elle ira se trouver un hôtel ou une autre pauvre pomme.

Je n'ai rien à perdre et j'en ai rien à foutre.

Pile : elle cède et je me la tape (et ça tombe bien : ça fait longtemps que j'ai envie de la baiser), et je ne prendrai pas de gants ni ne ferai jouer les violons.

Face : elle refuse ; je la fous dehors et je me (nous) venge de son égoïsme et de son sans-gêne légendaire. Ça lui servira de leçon que quelqu'un lui mette enfin et pour une fois le nez dans sa merde ; après, elle pourra raconter tout ça à qui elle veut, me faire une réputation de salaud, je n'en ai rien à talquer. J'aurais même plaisir à la virer avec un coup de pied au cul.

⋆

Le mardi suivant elle débarque comme convenu avec son bagage.

Comme je m'en doutais, c'est effectivement une de nos amies qui est allée la chercher à l'aéroport et l'amène jusque chez moi (une balade de 50 km au total, quand même...).

Yvonne, l'amie, semble un peu étonnée de voir que je l'héberge pour quelques jours ; j'espère que Patricia ne lui a rien dit de mon exigence... mais je suis sûr qu'elle ne s'en vanterait pas. Au pire, si elle le lui avait dit, Yvonne – me connaissant – se serait dit que c'est l'une de mes nombreuses blagues.

C'est sans doute ce que pense Patricia également, mais elle ne va pas tarder à être fixée sur le sérieux de mon deal. Je n'ai pas l'intention d'attendre trop longtemps, de la laisser s'installer ni de laisser passer le dîner (parce que, bien entendu, je vais la nourrir – ce soir du moins – et que, bien entendu également, elle est venue les mains vides, cela va de soi). De toute façon, elle ne perd rien pour attendre : elle va me payer en nature pour ça aussi, et pour les plusieurs jours qu'elle va passer chez moi...

Elle me fait la bise. Elle affiche un sourire radieux, semble plutôt joyeuse (d'habitude, elle est tout le temps à pleurnicher sur son sort, comme si le malheur du monde était sur ses épaules, et il faut dire qu'elle adore se faire plaindre). Elle est ravissante, arbore une tenue qui lui va à merveille, une jupe droite beige assez

classique qui s'arrête au genou, des collants clairs et un top crème à motifs verts de bon goût. Elle s'habille toujours très classique, mais quand même avec une certaine élégance, je ne peux pas lui enlever ça. Ses cheveux sont impeccablement coiffés (elle a dû passer du temps chez son merlan) et elle s'est fait un maquillage discret mais efficace.

Elle me sourit avec son air habituel et mystérieux de petite naïade allumeuse. Je la soupçonnais, à l'époque où nous la fréquentions, de me faire du charme avec ses airs gracieux, presque langoureux ; en fait, elle doit être un peu hystérique, peut-être même beaucoup. Mais là, on va voir si elle a l'intention d'aller jusqu'au bout. Sauf que je n'attendrai pas son grand numéro de charme ou ses réticences et ses manières de mijaurée.

Yvonne est partie assez vite ; elle a quand même accepté un café qu'elle a pris avec nous, mais elle ne semblait pas trop à l'aise. Ça devait lui semblait bizarre, cette situation. Que j'accepte en particulier de l'héberger, comme ça, maintenant que ma femme n'est plus là (elles étaient de grandes amies, des vraies, elles). Elle sait bien que je n'ai jamais été insensible au charme de Patricia. Elle doit se dire « Il ne va quand même pas se maquer avec elle ! ? » J'ai toujours été discret sur ma vie sentimentale et sexuelle depuis le décès de mon épouse, et elle, du coup, ne doit même pas imaginer que je suis capable de sauter Patricia, rien que pour le plaisir. Elle doit penser que je suis trop romantique, que ça ne me ressemble pas.

En fait, elle ne me connaît pas.

Une fois seul avec Patricia, comme j'ai dit, je ne vais pas traîner pour passer à l'attaque.

Je lui dis :

— Allez viens, je vais te montrer ta chambre.

Elle prend sa valise et me suit. Je l'emmène dans la chambre qui est contiguë à la mienne.

— Voilà. Tu n'as qu'à poser ta valise ici.

— Bon, parfait, dit-elle en reluquant la chambre.

— Donc, nous y voilà, continué-je. Tu n'as pas oublié notre marché ?

— Quel marché ?

— Ne fais pas l'innocente : je t'ai dit que tu me paierais ta pension en nature, et tu as parfaitement compris.

— Je n'ai pas dit que j'étais d'accord... répond-elle d'un air gêné en détournant le regard, avec une moue qui ressemble presque à une grimace.

— Et tu n'as pas dit que tu n'étais pas d'accord.

— Mais je croyais que tu blaguais... répond-elle avec une voix presque éteinte et après un bref silence.

— J'ai été parfaitement clair, et tu le sais bien. Je n'ai pas dit ça sur le ton de la rigolade ! dis-je d'un ton très ferme, presque énervé.

— Oui, mais bon...

— Bon, on ne va pas y passer la soirée. Ce n'est pas la peine de tergiverser : soit tu adhères à mon deal, soit tu te casses ! dis-je de façon très autoritaire.

Je me disais depuis longtemps que c'était le genre de fille qui avait besoin qu'on soit ferme avec elle, parce que, sans doute, personne ne l'avait été, qu'elle n'avait jamais rencontré une vraie autorité, sinon elle aurait cessé de se comporter comme une petite fille capricieuse à qui tout est dû.

— T'as choisi ? Tu décides quoi ? lui lancé-je.

J'ai pris un air sévère, les bras croisés. Mon changement d'attitude a dû la surprendre.

— Tu as deux secondes.

La colère me monte au nez devant son comportement. Elle va essayer de négocier, elle m'énerve. Elle a toujours eu l'habitude d'avoir tout pour rien. J'ai une folle envie de la virer à coups de pompes dans le cul. Naturellement, je ne vais pas le faire de cette matière : je vais attraper sa valise et lui dire de se casser.

Quand soudain, elle me dit :

— J'ai pas dit non. Mais je trouve que tu n'es pas très galant. J'espérais que tu mettrais des formes.

— Avec toi ? Des formes ? Tu en mets, toi, des formes ? Tu es sans gêne, égoïste, et tu te comportes toujours comme une enfant gâtée. Et en plus, tu n'as aucun souci des autres.

— Je sais pourquoi tu dis ça ; je vais t'expliquer...

— Tais-toi ! Je ne veux plus rien entendre. Fous-toi à poil. Allez, vite !

Elle me regarde. Ses yeux ont changé de couleur. Elle est comme tétanisée.

— Non seulement tu vas me payer, mais en plus, comme je n'ai pas confiance, tu vas me payer d'avance. Du moins, un acompte... Est-ce que j'ai l'air de plaisanter ? dis-je avec un air pas tendre.

— Pourquoi tu es méchant avec moi... ? balbutie-t-elle avec sa voix aiguë et pleurnicharde qui exaspérait tant ma femme.

— Tu te décides ? Ou tu te casses.

— Tu ne vas quand même me mettre dehors, me renvoyer... d'ici... à cette heure-là... ?

— Bon, OK, j'ai compris.

Et je saisis sa valise.

— Je ne discute plus, tu as fait ton choix.

— Non, non, attends... C'est d'accord.

Je repose la valise.

— À poil ! lui asséné-je d'une voix forte.

Elle me regarde, visiblement émue.

Elle attrape le bas de son élégant tee-shirt et le remonte lentement en murmurant :

— Puisque c'est comme ça que tu veux...

Je sens qu'elle va me faire le numéro du style « si tu avais été tendre on aurait pu avoir une histoire ensemble » mais je ne veux surtout pas d'une histoire avec elle : c'est une chieuse, une profiteuse qui m'accaparerait, me pomperait tout, mon temps, mon

fric, et qui m'obligerait à lui consacrer toute ma vie. La baiser, c'est tout ce que je veux, même une seule fois, une bonne fois ; j'aurai ce dont j'ai envie depuis longtemps. À chacun ses caprices, après tout.

Elle me révèle son ventre, sa peau très blanche, très pâle. La voilà en soutien-gorge, un soutien-gorge crème. Dire qu'elle disait il y a des années qu'elle voulait faire un régime, qu'elle était complexée par ses bourrelets, cette conne. Son ventre est à peine replet, comme ses flancs. Elle est super bandante.

Elle ne lève presque plus les yeux sur moi. Elle a des gestes très lents. Elle pose son tee-shirt consciencieusement sur le lit.

— Mets ça sur la chaise. Et défais ta jupe, et tes chaussures, vite !

Elle s'exécute. Elle dégrafe la jupe qui tombe à ses pieds, l'air de rien.

J'aime bien son effeuillage méthodique. Mine de rien, même si je la presse, je ne suis pas mécontent que ce strip dure un peu. Je mate, je me rince l'œil, je m'en mets plein les mirettes.

— Enlève ton collant. Il est triste, en plus. Tu pourrais mettre des bas autofixants, au moins. Je m'attendais à un peu plus d'attentions à mon égard.

Elle lève un œil mauvais sur moi, l'espace d'une seconde, puis elle baisse le collant, s'en débarrasse.

— Reste un peu comme ça, en sous-vêtements, que je profite de la vue. Vas-y, tourne-toi. Hum, t'es vraiment bien foutue. Tu as un corps parfait. Je vais me régaler. Tu as un beau cul. Et tu le sais, en plus, n'est-ce pas ?

Pour toute réponse, elle a une petite moue.

— Allez, enlève ton soustingue. Parfait. Tu as encore de beaux seins. T'es une belle femelle. Maintenant tourne-toi et déculotte-toi, je veux voir ton beau cul blanc.

Elle obéit, et d'un geste gracieux elle baisse lentement son slip coordonné. Ses belles fesses, bien blanches comme je m'y attendais

et assez larges, apparaissent. Elles ont encore un beau galbe ; c'est un beau fessier de soumise. Elle doit faire du 44.

Je me mets à bander comme un âne. Elle est à poil, enfin, devant moi, offerte.

Du pied, je fais glisser la carpette qui se trouve sur le côté du lit et la place ainsi au bout du lit. La chambre est grande, il y aura de la place. Elle ne s'imagine quand même pas que je vais la baiser sur un lit.

— Fous-toi à quatre pattes ici. J'ai quand même pitié pour tes genoux, ne te plains pas.

Elle soupire, s'exécute en semblant hésiter, mais mon regard dur qu'elle aperçoit en tournant la tête vers moi lui fait comprendre que ce n'est vraiment plus le moment de discuter.

Lentement, elle s'agenouille, puis se penche et fait reposer ses avant-bras sur la carpette.

D'emblée elle a tourné son cul vers moi. C'est parfait. Même pas besoin de rectifier la direction. Je lui dis juste :

— Écarte un peu les cuisses. Et creuse tes reins, cambre-toi bien. C'est ça, offre bien ton cul.

Elle s'exécute et j'ai l'impression de voir la Lune en plein jour. Elle est belle, blanche, pleine, bien déployée. Je dois me pencher un peu pour apercevoir sa jolie tirelire rose, une belle fleur, une véritable orchidée ornée de jolis pétales bien émouvants.

Je pose mes deux mains à plat sur ses fesses ; elle frissonne. Je caresse cette somptueuse croupe à la forme parfaite. J'écarte légèrement les deux hémisphères (peu suffit puisque dans cette position, son petit cratère légèrement cuivré est déjà bien exposé). Le sillon fessier est tout à fait dépourvu de poils : c'est parfait (et ce n'est pas étonnant car elle a une peau de blonde).

J'ai envie de la lui claquer à toute volée mais je me retiens, parce que je suis sûr que si je le fais, elle va s'enfuir. Pourtant j'ai envie de marquer sa croupe, je rêve de voir l'empreinte de

mes mains et de mes doigts se dessiner en rose vif sur sa peau si blanche.

J'ai terriblement envie de l'enculer directement ; ça lui ferait les pieds. Mais j'hésite. Et ce qui me fait hésiter, c'est que j'ai vraiment envie de sa chatte, j'ai envie de l'enfiler, de la fourrer comme un salaud, de la besogner, de la baiser de toutes mes forces.

Je passe mes doigts dans son sillon, les fais descendre en effleurant sa peau, m'arrêtant à peine sur son petit œillet plus sombre ; je remarque qu'il se met à palpiter involontairement. Sa jolie fente aux bords bien ourlés me tente aussi grandement ; je ne résiste pas très longtemps à l'envie de la toucher. Mes doigts caressent l'intérieur de ces jolies lèvres intimes toutes roses. Elles sont plutôt sèches. L'émotion corrélée à son âge et au manque chronique d'œstrogènes qui va avec.

J'ai déjà préparé mon coup, tout prémédité. J'avais placé un tube de gel et une boîte de préservatifs sous le lit, à portée de main.

Je tends la main, attrape le tube de gel, en prends une bonne dose et enduis la rosette.

Elle a un petit mouvement de répulsion, creuse ses reins, avance un peu et proteste :

— Oh non, pas là...

— Désolé, mais tu n'es pas en mesure de négocier quoi que ce soit. Tu vas me payer avec ton corps et ça sera *tout* ou rien. Maintenant que tu es à poil, tu ne vas quand même pas te tirer ! ? De toute façon, si tu le veux vraiment, tu te barres mais je garde ta culotte et tes collants en otage : tu iras je ne sais où, mais le cul à l'air sous ta jupe.

Et j'ajoute, d'un ton un peu moins dur :

— Et tranquillise-toi un peu ; je ne suis pas une brute. Je vais prendre mon dû, mais en aucune façon je te ferai mal ni ne te blesserai. Détends-toi, et laisse-toi faire comme la bonne femelle soumise que tu es.

Elle ne bronche plus et me laisse lui étaler le gel brillant dans toute la raie des fesses. Je caresse son anus déprimé en insistant longtemps, du bout de mes doigts. Je reprends une bonne quantité de gel et en mets sur le bout de mes doigts de la main gauche, et j'en enduis sa jolie fente qui se met à devenir toute douce et toute glissante. Je la caresse ; elle a l'air d'apprécier.

— Il y a combien de temps qu'on ne t'a pas caressé la chatte, Patricia ?

— Oh, tu sais, je ne compte plus... Ça fait des années.

— Tu aimes ?

— Je ne vais pas te mentir ; c'est doux, tu fais ça bien.

— Et tu ne te caresses jamais... ?

— Ça, ça ne te regarde pas... ricane-t-elle.

— Petite vicieuse... lui dis-je d'un air entendu en me mettant à lui branler sa vulve qui s'ouvre comme une fleur sous ma caresse.

— Mais non, soupire-t-elle, je ne me caresse plus depuis des années... Je préfère qu'on me le fasse ! glousse-t-elle.

— C'est sûr, tu as bien raison ; c'est autre chose.

Je me mets à la faire reluire plus vite, tout en laissant mes doigts à l'extérieur de sa chatte tandis que mon majeur gauche commence à déprimer puis à forcer son œillet ; elle pousse un petit « Oh ! ». Ma phalange passe son petit anneau ; mais c'est qu'elle est serrée, la salope !

— Dis donc, lui dis-je avec contentement, tu es encore drôlement serrée de ce côté-là...

Mon majeur s'engouffre dans la brèche et commence à faire des va-et-vient sans s'y enfoncer totalement ; elle se met à haleter. Je ne sais pas lesquels de mes doigts lui font plus d'effet : ceux qui lui branlent la vulve ou ceux qui ont investi son fondement et commencent à le lui fouiller à un rythme lent mais implacable.

J'insiste :

— On dirait que tu n'as pas beaucoup été pratiquée de ce côté-là, ma chère Patricia...

— Oh non... je n'aimais pas ça...

— Bah, avec moi tu vas aimer. Et puis si tu n'aimes pas, tant pis pour toi : ce sera le même prix. Je vais prendre beaucoup de plaisir à t'enculer, je le sens...

— Oh... mais alors juste une fois, alors.

— Tu rigoles ou quoi ? Tu repars vendredi, c'est bien ça ? Ça nous donne quatre jours, quatre jours où tu vas être enculée matin et soir, je t'en fais le serment.

— Oh...

— Eh oui, la pension est chère chez moi ! Je ne suis pas un pauvre pigeon. Tu vas être logée et nourrie, alors il va falloir m'en donner, crois-moi ! Tu vas apprendre qu'on n'a pas rien pour rien dans la vie.

Elle se met à gémir, mais je ne sais pas si c'est sous ma caresse ou si c'est une plainte à cause de ce qui l'attend ces prochains jours.

— Tu vas voir, insisté-je non sans malice, quand tu repartiras vendredi tu auras été tellement bien travaillée du cul que tu pourras être sodomisée par un cheval ! Et tu auras peut-être du mal à t'asseoir... Enfin, si ton cul n'en peut plus, rien ne t'empêche de chercher une autre pension avant la fin de la semaine.

Sa croupe d'un blanc de nacre me fait un effet bœuf. Mon majeur arrive maintenant bien au fond de son cul. Son canal s'est bien assoupli (les muscles sont moins toniques à cet âge...) et je commence à y introduire l'index en plus, juste une phalange. Elle pousse un petit râle mais ne proteste pas. Les caresses que je prodigue à sa chatte doivent compenser en plaisir les petits efforts que je lui fais faire.

N'en pouvant plus, je finis par sortir ma queue, droite comme un I et raide comme la justice, et je me place à genoux derrière elle. J'ai désormais mon pouce dans son cul, et de l'autre main je positionne mon chibre et le lui enfile lentement mais sûrement la chatte.

Elle est chaude, brûlante, bien humide.

— Humm... elle est bonne, ta petite chatte, Patricia. Tu as bien fait de venir chez moi. Je vais bien te baiser.

Et là-dessus je commence à la besogner lentement, ma main gauche entre ses fesses tandis que ma main droite lui maintient les hanches.

J'accélère, je lui balance des coups de boutoir, je bute à chaque coup de reins tout au fond de son ventre, lui ébranle tous ses organes à cette belle salope.

Ça a l'air de lui faire de l'effet, mine de rien. Elle gémit d'abord, puis elle râle, puis elle accueille chaque coup de pine d'un « Aah... » bref et désespéré, comme si elle ne pouvait endiguer le plaisir qui semble monter très vite en elle.

— Alors, ça faisait longtemps qu'on ne t'avait pas baisée comme ça ?

— Oh oui, ça faisait... longtemps répond-elle avec une voix brisée, hachée, saccadée.

— Et ça a l'air de te faire de l'effet, on dirait !

Elle ne répond pas et continue ses plaintes qui rythment mes coups de queue.

— Tu n'aimes pas ? Ça ne te plaît pas ? Tu le dis tout de suite, parce que dans ce cas je vais baiser ta bouche...

— Non, dit-elle d'une voix geignarde que je lui connais bien, continue.

Je sors mon pouce de son trou de balle, lui saisis les hanches à deux mains et me mets à l'empaler, à l'embrocher sur moi vigoureusement et de façon accélérée.

Elle se met à crier. Putain, elle me fait de l'effet !

Je dois ralentir sinon je sens que je vais lui partir tout de suite dans son délicieux fourreau, et que je ne pourrai pas continuer et goûter au reste de son corps. Je donne des ondulations toutes sensuelles et me penche ; j'attrape ses deux beaux nichons (elle doit faire un bon C) que je me mets à peloter sans vergogne.

Elle se redresse, se colle à moi, et je l'enlace des deux bras tout en la gratifiant de ma houle que je ne stoppe pas. Elle se love contre moi. Je la sens terriblement excitée ; d'ailleurs sa main enlace mon cou par derrière. Je l'ai vaincue, je l'ai conquise, elle est à moi. Elle me tend sa bouche, et j'ai la faiblesse de ne pas résister devant son beau visage, ses lèvres purpurines. Alors je l'embrasse à pleine bouche, nos langues se mêlent.

Mais mains naviguent de son cou à sa vulve, lui astiquant le bourgeon, en passant par ses seins doux et moelleux.

Je lâche un instant sa bouche, me mets à lui lécher sensuellement le cou ; il a un goût amer et sucré tout à la fois, qui rappelle son parfum capiteux.

— Alors, tu as envie de te trouver une autre piaule pour le reste de la semaine ? Tu n'as pas envie de rester là ?

— Si tu me baises comme ça jusqu'à vendredi, je reste là, dit-elle, les yeux mi-clos.

Ses beaux yeux verts ont alors une expression que je ne lui connaissais pas.

— Content de te l'entendre dire. Et ne t'inquiète pas, j'ai de la ressource.

Et lui prenant le cou dans ma main gauche qui se met à le serrer fermement, et son nichon gauche dans mon autre main qui le presse fortement, je lui murmure vicieusement :

— Ça n'empêche pas que tu vas devoir m'obéir et te laisser baiser comme j'en ai envie, et quand j'en ai envie. Ne joue pas au petit jeu de la grande dame avec moi ; ne me fais pas non plus le coup de la migraine : je ne te le conseille pas.

Et pour bien lui montrer ce que je veux dire, je me retire de sa chatte, me relève et lui ordonne :

— Remets-toi à quatre pattes, salope.

Un peu surprise, elle s'exécute. Il ne faudrait pas qu'elle croie qu'elle va me séduire, que c'est elle qui va faire ce qu'elle voudra et

que je vais finir par lui manger dans la main : c'est moi qui mène le jeu. Je reste vigilant, et elle va s'en apercevoir.

Je me place à genoux devant sa tête. J'empoigne sa tignasse rousse bien fermement et lui présente ma queue raide devant la bouche.

— Allez, tu vas me sucer, salope. Et ne te plains pas : elle ne sort pas de ton cul. Allez, applique-toi. Prends-la bien dans ta gueule.

Elle ouvre la bouche chichement ; elle n'a pas l'air enthousiaste. Je vois tout de suite qu'elle n'a pas l'habitude. Elle prend le gland entre ses lèvres, lève ses yeux vers moi, d'un air interrogateur.

Je ne lui laisse pas le choix ; je saisis sa tête à deux mains.

— Allez, vas-y, on dirait une pucelle ! Ne me dis pas que t'as jamais sucé un homme, à soixante balais.

Elle freine. On voit bien que ça la gêne, la dégoûte même. J'essaie de forcer ses mâchoires ; elle a comme un mouvement de recul, mais mes deux mains tiennent bien sa tête. Elle a un haut-le-cœur. Elle essaie de me repousser avec ses mains. Ni une ni deux, je donne une claque sur ses mains.

— Allez, suce ! Et fais pas chier sinon je t'attache. J'ai tout ce qui faut pour ça. Et j'adore le shibari. Ne me tente pas ; j'adorerais te voir sur le ventre, les chevilles écartées et liées à une barre, les poignets menottés dans le dos. D'autant que ça me donnera une folle envie de prendre ma ceinture et de te marquer le cul de grandes zébrures rouges. C'est ça que tu veux ?

Sa tête a un geste de dénégation, mais il signifie plus qu'elle refuse la fellation qu'une réponse négative à ma question. Elle arrive à retirer sa bouche et me dit d'une voix plaintive :

— C'est pas que je veux pas, mais ça me donne des nausées...

— C'est parce que t'as pas l'habitude. Allez, on va y aller en douceur, tu vas t'y habituer.

J'ai employé un ton plus doux ; elle me fait pitié. Elle se montre pleine de bonne volonté, finalement ; elle se montre bonne élève. Je

vais la mater, je vais l'amener où je veux. Il ne faut pas que je la brusque trop.

— Allez, vas-y progressivement. Commence par me sucer le gland, puis tu iras plus loin petit à petit.

Elle me reprend en bouche. Je veux l'encourager. Je lui prends ses nichons à pleines mains, les pelote doucement, lui titille les pointes. Elle augmente lentement et progressivement l'amplitude de son mouvement mais s'arrête à mi-longueur. C'est déjà pas si mal.

— C'est bien. Vas-y, continue. Tu vas voir, tu vas vite faire des progrès. À la fin de la semaine tu seras une bonne suceuse.

Je prends quand même doucement sa tête et redonne de petits coups de reins en avant, pas trop loin. Elle a pris ma queue dans sa main, ça lui donne une sécurité. Elle s'applique, elle fait tout ce qu'elle peut. Je reconnais ses efforts, même si ce n'est pas terrible. Elle est trop crispée, pas assez détendue, pas dans l'envie de donner du plaisir.

J'arrête :

— C'est bon pour le moment, la pipe. On reprendra ta leçon de fellation plus tard.

Mine de rien, elle m'excite quand même avec son beau corps. Et ça m'excite encore plus d'initier une femme de son âge qu'une jeune fille. J'ai l'impression de la dépuceler. Et j'ai envie de sa chair mûre.

Elle est sur le point de se relever ; je la rappelle à l'ordre :

— Reste à quatre pattes ! J'ai pas dit que j'en avais fini avec toi. Reste comme une chienne : c'est comme ça que tu me plais, c'est la position qui te va le mieux. De toute façon, je vais faire de toi une vraie chienne...

Et j'ajoute d'un ton plus bas :

— ... si tu ne l'es pas déjà.

Je retourne à son cul. Sa croupe blanche bien épanouie me plaît. Je ne peux m'empêcher de la caresser encore ; je la masse, la

presse, la pelote, descends mes mains jusqu'en haut des cuisses. Je ne perds pas le Nord pour autant : je prends le tube de gel et en remets une dose entre ses fesses. Le froid du gel (et la prémonition de mes intentions aussi, sans doute) la fait frissonner. Mais elle ne proteste pas : cette fois, elle a compris la leçon. Je vais finir par en faire quelque chose.

Je lui masse son petit œillet, puis y rentre rapidement un doigt, puis deux. Elle râle ; je sens qu'elle se tend.

— Ne te crispe pas. Laisse-toi aller. Tu vas voir, tu vas aimer. De toute façon, il va falloir que ça passe.

Là-dessus, je me mets en position, m'accroupissant au-dessus de son fessier épanoui, à la forme si émouvante. Je prends mon vit bien raide que j'ai pris le soin de coiffer d'une capote, positionne le gland tout gonflé sur son petit trou, et je pousse. Le petit œillet cède. Comme suffoquée, elle pousse des râles brefs. Je force. Ma queue s'enfonce dans le petit anneau qui se spasme, tout affolé. Elle est brûlante. J'ai l'impression de la dépuceler du cul (ce qui ne doit pas être totalement faux...). Je prends ses hanches à deux mains et, la maintenant bien, je commence à aller et venir et lui travailler les entrailles.

— Hum, c'est bon de t'enculer, ma chérie ! Il est bon ton cul.

— Ah ! Ah ! Doucement, tu me déchires... Tu vas m'ouvrir en deux !

— Je ne vais pas fendre ton cul, il l'est déjà.

— Aah, doucement, doucement...

— T'inquiète pas. Je vais prendre mon temps. Tu vas t'ouvrir, mais tu vas te la prendre dans le cul jusqu'au fond ! Je vais bien te défoncer, tu vas voir.

Je ressors totalement ma queue, remets du gel, copieusement, puis je retourne à l'assaut de la forteresse. Hardi, petit Louis ! Je serai bientôt dans la place, elle va être conquise !

Son canal finit par se relâcher, me laisser passer, et je finis par enfoncer ma pine jusqu'à la garde. Elle pousse un râle affolé.

— Voilà, ça y est. Je t'encule bien à fond. Tu peux être fière. Ah, que c'est bon... ! Tu es serrée comme une jeune fille mais tu t'ouvres bien.

— Aah ! Aah !

Je la tiens bien par les hanches et je commence à la besogner bien profond ; elle se prend ma queue à chaque coup de reins jusqu'au tréfonds de ses entrailles. Elle commence à geindre en rythme. Elle ne se plaint plus, ça a l'air de lui faire de l'effet.

— Alors, tu aimes ? Ça te fait quoi de te faire enculer ?

— Oui... c'est... c'est dur, mais c'est bon.

— Avoue que tu ne l'as pas volé ! Depuis le temps que tu profites des gens, le temps était venu que tu paies. En attendant, c'est moi qui profite de toi, de ton corps, et je prends mon pied, crois-moi !

— Vicieux... J'aurais pas cru ça de toi.

— Oh, allez, arrête ton char. Ne me dis pas que tu te plains alors que t'arrêtais pas de m'allumer il y a quelques années...

— Oh... moi ?

— Oui, toi. Tu l'as voulue, tu l'as eue... et tu te la prends dans le cul !

— Aah ! Ah... Ah...

— T'en prends plein ton cul, hein ? !

— Oui, tu me défonces... Ah... Ah...

— ... et tu prends ton pied, ma salope !

Soudain elle s'écroule à plat-ventre, mais je continue de lui pilonner le fondement. Je passe une main sous son ventre, et tandis que je la sodomise à grands coups de reins, mes doigts trouvent sa vulve et l'astiquent en cadence.

Arrive ce qui – je l'espérais bien – devait arriver : elle se met à jouir bruyamment, avec des cris suraigus de souris affolée.

Mon plaisir à moi monte soudain ; je me retire de son cul, et tandis que son orgasme l'a laissée affalée comme une loque dans la même posture, je vais à sa tête, retire ma capote, l'empoigne par les cheveux et lui relève le visage. Je me branle à un rythme

accéléré. Elle fait la grimace, mais rien n'y fait. Je lui annonce, surexcité :

— Attends, ma chérie, je vais te remettre une couche de fond de teint.

Finalement je sens la sève monter violemment. Je vise bien, et elle se prend le premier jet de foutre en pleine gueule. Elle essaie de s'y soustraire mais je la maintiens fermement, et les autres jets nacrés lui atterrissent sur le front et un peu sur les cheveux, et même la bouche. Je suis content de moi, content du tableau : je l'ai souillée, je suis heureux du résultat.

Elle prend un air écœuré et se met à pleurnicher comme d'habitude ; j'ai l'impression qu'elle va pleurer ou me faire une scène, mais elle se lève péniblement et se dirige vers la salle de bain, ou du moins là où elle croit qu'elle se trouve.

— C'est pas par là, ma chérie, c'est à l'étage en dessous.

— Salaud. T'es vraiment dégueulasse. Et vicieux. Si ta femme nous voit, je suis sûr qu'elle a honte pour toi.

— Premièrement, je ne pense pas qu'elle nous voie. Deuxièmement, elle m'a toujours dit que si elle devait disparaître il faudrait que je refasse ma vie (ce qui n'est pas fait, et que je n'ai pas envie de faire) ; alors un coup de queue, tu penses ! Troisièmement, si elle pouvait nous voir, elle rigolerait bien ; elle me dirait que j'ai raison, raison d'en profiter, de profiter de toi qui ne fait que profiter des autres, et se dirait que tu as eu ce que tu mérites !

Et puis j'ajoute en criant avant qu'elle disparaisse dans les escaliers :

— Si tu restes jusqu'à la fin de la semaine, tu dois t'attendre à y avoir droit tous les jours : c'est le prix pour chaque jour de ton séjour chez moi !

Elle entre dans la douche. J'entends l'eau couler, sous laquelle elle reste pendant vingt bonnes minutes.

Quand elle en ressort, enveloppée dans le peignoir que j'y ai laissé, elle a néanmoins le sourire et semble plutôt radieuse. Je

reconnais bien là la Patricia hystérique que je connais si bien. Elle ne me dit pas qu'elle veut partir avant la date prévue, mais elle me demande :

— Qu'est-ce qu'on mange ?

J'avais préparé un bon dîner, je ne suis pas rosse. Et je la vois manger de bon appétit. Je lui fais la réflexion :

— Eh bien, en tout cas on dirait que de te faire défoncer le cul t'a ouvert l'appétit !

Elle ne me répond pas tout de suite, mais me sourit, de ce sourire niais que je lui connais bien, mais ses beaux yeux vert bronze sont aussi inexpressifs que de coutume.

Elle finit par dire, de sa voix un peu geignarde :

— Je te savais pas aussi vulgaire...

— Oh, avec toi, pourquoi prendre des gants, ma chérie ?

— J'aurais pas cru ça de toi. Toi qui avais l'air si prévenant, si doux... avec ta femme en tout cas ; enfin, même avec moi, tu avais de si bonnes manières...

— Et pourquoi je devrais prendre des gants avec toi ? Tu t'es préoccupée de savoir comment j'allais depuis qu'elle est décédée ? Tu as envoyé une fleur, une petite carte quand c'est arrivé ?

— Mais j'avais pas de carte bleue...

Elle a répondu avec cette voix aiguë crispante, énervante, qui me hérisse et me donne envie de lui balancer une paire de claques à la volée, cette façon de parler qui me fait dire qu'elle a oublié de grandir, qu'elle est restée bloquée à six ans et demi, question âge mental. Mais je garde mon flegme et lui balance juste, de la voix la plus froide que je peux :

— Envoyer une carte, ça ne coûte pas plus de trois euros. Je peux comprendre que tu ne roules pas sur l'or, mais ça m'étonnerait que tu n'aies pas ça pour les autres. Surtout dans un cas pareil.

Et j'enchaîne :

— De toute façon, les gens chez qui tu squattes d'habitude quand tu débarques en France ne sont certainement pas plus ar-

gentés que toi. Tu ne leur demandes pas s'ils ont les moyens de te nourrir pendant deux ou trois jours !

— Pourquoi, tu veux que je te paie ma nourriture ?

— Tu me paieras en nature, tu le sais bien. Mais reconnais : tu leur demandes s'ils veulent que tu participes ?

— Non.

— Et tu leur apportes quelque chose, au moins ?

Après un silence :

— Non.

— Tu vois ? Qu'est-ce que je dis ?

Elle prend un air piteux, fait une grimace, la moue d'un enfant pris sur le fait, puis elle me demande d'une petite voix aiguë :

— Tu aurais voulu que je t'apporte quelque chose ?

— Tu m'as apporté ton corps, ça me suffit. Et je compte bien en profiter encore, crois-moi.

Le dîner tire à sa fin. Elle est enveloppée dans le peignoir que je lui ai prêté, et je dois dire qu'il lui va bien.

Nous discutons de tout et de rien ; elle se révèle prolixe et me raconte par le menu et en détail sa vie à l'étranger. Évidemment, avec elle tout prend un tournant sinistre ; à l'entendre, il ne lui arrive jamais rien de bon, comme si elle était marquée par le destin.

Je me demande toujours si c'est parce qu'elle a un besoin permanent de se faire plaindre ou si elle voit toujours tout en noir. Je pense que c'est un peu les deux. Même quand elle n'a rien à reprocher à sa vie, elle n'est jamais contente : quand elle raconte sa life, il y a toujours quelque chose qui va de travers.

Je sais néanmoins qu'elle n'est pas malheureuse. Elle est surtout chiante, et les gens qu'elle côtoie un peu trop longtemps en ont vite leur claque car ça devient rapidement insupportable de l'entendre tout le temps se plaindre en une longue litanie de contrariétés qu'elle débite comme si son chemin était jonché d'embûches, d'obstacles pour lesquels elle doit déployer des efforts permanents afin de les éviter. Je comprends que sa fille, chez qui elle vit maintenant depuis

des mois, doit finir – même si elle garde son petit-fils – par trouver que ce n'est pas une sinécure de l'avoir du matin au soir chez elle. Enfin, ce n'est pas mon affaire.

En fait, c'est un tempérament comme ça. Elle a toujours été comme ça, elle ne sait pas fonctionner autrement.

Je lui propose un thé. Tandis que nous buvons le liquide brûlant et que nous discutons – ou plutôt que je l'écoute, devrais-je dire (elle ne s'arrête jamais de parler, et je n'ai pas franchement envie de lui raconter la mienne de life, ça tombe bien) – je vois que son peignoir s'ouvre de plus en plus. Ça n'a pas l'air de la déranger ; elle continue de me parler d'un air las, son regard un peu dans le vague, mais avec un air évaporé que je lui connais bien. La parfaite hystérique fait son petit numéro, l'air de rien, avec ses petits sourires en coin, ses manières d'allumeuse.

Je me dis qu'elle n'a pas encore eu sa dose, et moi non plus d'ailleurs. Bon, j'avoue je me suis un peu « dopé » avant qu'elle arrive. Et quand elle me fait comprendre qu'elle est fatiguée et qu'elle ne va pas tarder à aller se coucher, je lui dis :

— Attends, ma chérie. Avant que tu montes, tu vas me faire une petite pipe : je suis en forme et j'ai encore envie.

— Oooh... proteste-t-elle.

Elle ne va quand même pas me refuser une petite gâterie ; je ne vais pas la foutre dehors ce soir alors qu'elle est en peignoir et qu'elle s'est installée, mais je suis décidé à rester ferme et à lui dire qu'elle va dégager demain matin si elle ne paie pas son écot. J'insiste, je me montre autoritaire et intransigeant. Je lui ordonne sur un ton sans appel qui ne lui laisse pas le choix :

— Allez, dépêche-toi ! Tu viens ici et tu te fous à genoux. Schnell !

Elle finit par céder. Je vois dans ses yeux une lassitude qui m'indique qu'elle n'a pas l'intention de discuter. Il faut dire que je me suis levé, que mon regard droit dans le sien ne rigole pas, et

que mon doigt pointé vers le bas lui désigne l'endroit où elle doit s'agenouiller.

Elle se lève mollement, vient en traînant les pieds jusqu'à l'endroit que je lui montre, juste devant moi.

Avant qu'elle descende sur ses genoux, j'attrape les pans de son peignoir et les fais passer brutalement par-dessus ses épaules jusqu'à la taille, mettant à l'air sa poitrine. Elle a vraiment de beaux seins, qui tiennent encore bien pour son âge.

— Seins nus ! Quand une femme me suce, elle doit toujours être seins nus ! lui intimé-je.

Elle me regarde ahurie, un peu surprise par mon geste brutal, mais elle comprend que quand j'exige, je ne plaisante pas, et on obéit à mes règles. Elle qui fait toujours la star, avec ses minauderies, ses simagrées, ne bronche même plus. Elle comprend qu'il ne vaut mieux pas me chauffer. Et je commence à me dire que, finalement, ça ne lui déplaît pas d'avoir un homme qui la prend en main, qui ne lui laisse pas le choix, qui ne cède pas à tous ses petits caprices, ne rentre pas dans son jeu et lui montre qu'elle doit filer droit. Ça ne lui est manifestement pas arrivé auparavant ; je dois être le premier homme qu'elle rencontre qui, sous ses dehors gentils, la drive fermement.

Elle est à genoux, lève ses yeux verts vers moi, en attente. Sa belle petite gueule avec sa coiffure impeccable, d'un châtain tirant sur le roux, sa peau encore parfaite, nacrée, sans quasiment une ride, me font un effet bœuf : j'avais déjà commencé à bander quand elle s'était levée, soumise, mais là ma queue est devenue très dure, instantanément.

Quand je la sors, je la vois loucher sur l'engin, un peu surprise de découvrir une telle virilité alors que je l'ai sabrée il n'y a même pas deux heures !

Je l'attrape un peu fermement par les cheveux et lui dis d'une voix calme mais énergique :

— Prends-la dans ta main et mets-la dans ta bouche. Dépêche-toi ! Tu ne vois pas qu'elle a envie ?

Elle obéit un peu mollement, sans grande conviction. Sa jolie main soignée et féminine est chaude et me procure une sensation magnifique. Elle prend le gland entre ses lèvres qu'elle arrondit. Ni une ni deux, je prends sa tête et enfonce la bête bien au fond de sa gueule. Elle résiste, hoquette un peu. Je lui conseille :

— Mets-y du cœur, mets-y un peu du tien sinon je vais me voir contraint de baiser ta bouche, et ça ne va pas être très agréable pour toi.

Elle lève les yeux vers moi, des yeux de chien battu, des beaux yeux un peu implorants qui essaient de m'amadouer. Mais je ne lui laisse pas en placer une et ne lui permets pas de ressortir totalement l'engin.

— Allez, montre-moi ce que tu sais faire. Applique-toi, donne-moi du plaisir.

Pour moi, il n'est pas question de lui rendre la pareille. Ou alors peut-être à la fin du séjour, si ça s'est bien passé, si elle a fait tout ce que je lui demande. Pourtant sa belle chatte me tente, et je vais devoir me retenir pour ne pas la lui bouffer ; mais je ne céderai pas.

Elle s'y met, résignée, vaincue, et je me détends. Je relâche la pression sur sa tête, je caresse ses beaux cheveux, ses épaules rondes et bien galbées. Sa peau est douce, et si blanche... Putain, elle me fait de l'effet ! Mais il va falloir qu'elle soit persévérante et patiente, parce que j'ai joui il n'y a pas deux heures, et j'ai de la réserve.

Je l'encourage :

— Oui, vas-y, suce, suce bien. Hum, c'est bon... Tu fais des progrès. Et avec l'entraînement que tu vas avoir tous les jours, tu vas devenir une suceuse hors pair. Tu pourras revenir ici chaque fois que tu reviendras en France.

Elle ne peut réprimer un sourire. Elle est contente, finalement.

Je devine que, n'ayant eu qu'un homme dans sa vie (son mari dont elle a divorcé il y a déjà pas mal de temps – et maintenant décédé – que je n'ai pas connu, je me dis qu'il était peut-être un piètre amant, un mauvais baiseur, un coincé du cul comme elle), il lui a fallu arriver à soixante balais pour se dévergonder, et même se faire baiser convenablement.

Et pour ça, question baise, je fais le serment qu'elle va avoir sa dose d'ici à la fin de la semaine !

Elle commence à faire des va-et-vient agréables, ses jolies lèvres glissant sur ma hampe avec un mouvement délicieux, presque artistique, et se payant même le luxe de me sucer le gland de façon insistante à chaque fois. On dirait presque qu'elle est en train d'y prendre goût.

— Ouaiiiis, c'est bien ma chérie. Tu apprends vite...

Elle ne fait aucune remarque. Je prends doucement sa jolie tête à deux mains et commence à imprimer des mouvements ondulatoires en donnant des coups de reins souples. Ma queue va progressivement de plus de plus loin sans que ça ne lui pose vraiment un problème.

Elle commence à m'exciter de plus en plus, cette salope !

— Allez, relève-toi.

Je l'aide et lui enlève totalement son peignoir, puis la guide en la faisant se placer devant la table de cuisine, l'invitant à s'y appuyer et à se pencher en avant.

— Je vais te baiser. Tu sais que tu as un cul fabuleux ?

— Oui, mais tu ne m'encules pas, j'ai encore mal...

— Alors ça, ma vieille, je vais commencer par t'enfiler la chatte, mais après je te prendrai le cul, taratata !

— Oh nonnn...

— Ne discute pas, c'est moi qui décide. Et je me fous bien qu'à la fin de la semaine tu ne puisses plus t'asseoir et que tu repartes les jambes écartées : je t'ai dit que la pension était chère, ici.

Et là-dessus, alors que je lui écarte les cuisses d'autorité avec le plat de la main, je présente mon vit entre ses belles lèvres roses et

la pénètre doucement. Elle est brûlante mais souple, et son mignon petit fourreau m'accueille comme s'il connaissait déjà bien son maître.

Je la prends par ses belles hanches, larges comme une amphore, et me mets à la besogner vigoureusement, à un rythme soutenu. Je sens progressivement, au son de ses halètements, de ses gémissements, qu'elle est en train d'y trouver son compte. Je ralentis un peu, la redresse, la plaque contre moi pour m'enfoncer et me retirer lentement en lui pelotant les seins dont je constate que les pointes sont toutes dures. Je joue avec elles, ma bouche glisse dans son cou ; j'ai le goût de son fond de teint, de son eau de toilette chic, un goût un peu amer. Un peu langoureusement, elle tourne sa tête vers moi ; je prends sa bouche qu'elle m'offre, nos langues se mêlent. J'apprécie ce don qui me prouve qu'elle aime, que je lui donne du plaisir malgré tout, qu'elle est tout excitée, qu'elle va encore prendre son pied.

Je l'héberge et je la régale ; j'ai l'impression de me faire un peu avoir, mais après tout c'est moi qui la prends : j'y prends du plaisir, elle est à ma merci, j'impose mes règles, je la prends quand je veux, autant de fois que je veux, elle est mon objet, et ça, ça m'excite !

Après un long et lent coït qui dure bien dix minutes, collés sensuellement l'un contre l'autre, ses seins dans mes mains, nos langues emmêlées alors que je lui suce la menteuse, que ma main droite descend vers sa vulve, joue avec son petit bourgeon tout dur, elle me murmure, éperdue :

— Oh, je vais jouir, je vais jouir...

Et loin d'une manifestation bruyante d'hystérique comme je m'y attendais, elle geint en vagues, pousse des petits gémissements étouffés, brefs, aigus, tandis que je la branle avec vigueur.

Moi j'ai encore de la réserve et je n'ai pas l'intention de la lâcher. Aussi, dès qu'elle a repris son souffle, je lui annonce :

— Maintenant je vais me branler entre tes fesses, et après je te prendrai le petit.

Et pour illustrer mon projet, je glisse hors de sa chatte et lui colle mon membre plus dur que jamais dans son sillon fessier où il se met à coulisser de bas en haut et de haut en bas avec une lenteur régulière, comme un balancier, se frottant au passage sur son petit œillet.

Mais je sais que la position est loin d'être idéale, et pour tout dire, pas facile pour la sodomiser ainsi. Alors je lui ordonne de s'asseoir sur la table. Je lui glisse un coussin sous les reins, lui relève les jambes – elle a de bien belles cuisses – et expose ainsi sa fente et sa petite rosette plus sombre.

Je mets deux doigts dans sa chatte que je ressors bien luisants de nos sécrétions intimes, puis lui caresse son petit cratère froncé. Elle se laisse faire, soumise, semblant quand même un peu appréhender ce qui va venir, au vu d'une grimace familière qui tord sa bouche.

Je glisse tout doucement un doigt dans son petit trou, d'abord une phalange, puis les autres. Ça rentre sans problème, ça glisse bien. J'y introduis un autre ; elle geint, mais son cul s'assouplit très vite.

— C'est bien, ma chérie. Tu es restée encore ouverte. Il est bon, ton cul ; j'ai aimé te sodomiser tout à l'heure, j'y ai pris goût. Il va falloir que tu y passes tous les jours.

Et sans perdre de temps, je présente le gland gonflé et dur sur le petit anneau. J'appuie, je force, il s'enfonce, elle crie.

— Détends-toi. Relâche ton cul. Ça va passer.

Je rentre en elle, et finalement elle se relâche assez vite. Je pousse mon avantage et mon vit que je vois disparaître dans son petit anneau culier. J'ai une belle vue sur sa corolle bien exposée, ses lèvres vides et bien ourlées. Et je savoure la sensation de mon nœud tout au fond d'elle ; elle est serrée et chaude.

Je lui soulève les jambes, les pose sur mes épaules, l'attrape par les cuisses et me mets à la besogner lentement. Ça m'excite !

Je l'encule en cadence, mes yeux plantés dans les siens qui affichent un air las ; ils sont d'abord un peu dans le vague, mais je

vois bien qu'ils s'allument progressivement : mes coups de piston doivent commencer à lui stimuler la zone G.

Je prends mon temps, j'ai tout mon temps : je ne suis pas décidé à bâcler le travail et à la lâcher vite fait.

J'ai une vue directe sur ses beaux seins, un peu étalés dans cette position. Je les caresse, les pelote tout en lui assénant des coups de boutoir qui ébranlent la table. Je ralentis, la lime très lentement, puis je change de rythme et accélère brutalement, lui arrachant des cris. Je suis un fauve, je suis un lion, je la travaille au corps ; je vais l'avoir, cette salope !

Sa tête roule de droite et de gauche ; elle a un air évaporé, comme d'habitude.

Je ralentis encore, mais c'est pour lui donner de puissants coups de reins, des coups de bélier ; sa voix aiguë se fait entendre, déchirée, cassée alors que je lui défonce le pot. De ma main gauche je lui branle le bourgeon et de la main droite je lui pelote alternativement et avidement les deux seins.

Mon plaisir est long à monter. Je suis plein de ressources, mais je commence à en avoir plein les pattes. Finalement, c'est elle qui part, émettant un long feulement, tout son bassin secoué de spasmes ; elle me serre la bite convulsivement. Elle me fait de l'effet, la salope !

Je lui ordonne de descendre de la table, la fais mettre à genoux ; elle grimace et s'exécute à regret. J'enlève ma capote et m'astique à vitesse élevée juste devant sa jolie petite gueule. De temps en temps je la lui mets dans la bouche et lui demande de me sucer. Elle s'applique, bonne élève qu'elle est.

Ça met de longues minutes avant de monter. Je lui pinçote le bout ses seins ; elle piaille. Je finis par me dire que je ne vais pas réussir à jouir, mais quand même, je sens comme une brûlure dans ma queue : la sève vient. Je la lui remets en bouche et lui annonce :

— C'est bon, ma chérie, ça vient. Je vais te donner ton dessert, tu ne l'as pas eu.

Elle lève des yeux inquiets vers moi. Tout en lui caressant les cheveux, je lui maintiens bien la tête en place et je décharge dans sa bouche. Elle se prend la crème qui atterrit sur sa langue.

— Allez, avale. C'est bon, c'est sucré. Ça ne te fera pas grossir, t'inquiète, lui dis-je d'une voix rauque tandis que je finis de me répandre.

Elle prend un air dégoûté et se lève précipitamment, part cracher dans les toilettes. Le contraire m'aurait étonné. Elle revient avec un air écœuré, se sert un verre d'eau.

— Qu'est-ce que t'es bégueule ! Comment veux-tu rendre heureux un homme si tu fais autant de manières ?

— Oh, ça va, hein !

— Allez, tu peux aller te coucher maintenant si t'es fatiguée, lui dis-je en lui assénant une grande claque sur la fesse qui résonne dans la pièce et la surprend. Tu vois, t'es toujours pareille : tu prends, mais tu ne donnes jamais rien.

— Mais là j'ai pris ! répond-elle, non sans humour ni malice.

— Oui, c'est vrai, tu as pris quelque chose ! Dommage que tu ne gardes pas les cadeaux que je te fais quand je te rends hommage.

Je l'enlace un instant et l'embrasse à pleine bouche.

— Allez. Bonne nuit. À demain.

La profiteuse - II

Le lendemain matin je pars bosser. Dans la chambre contiguë à la mienne, elle dort encore. Je la vois en passant puisque sa porte est restée ouverte. Elle dort à poil, son corps à moitié découvert par le drap.

Je ne la réveille pas ; je la laisse roupiller, cette feignasse. Elle a de la chance, je ne suis pas du matin. Et je n'ai pas trop de temps. Mais bon, si j'avais eu envie, je lui aurais fourré ma queue dans la bouche pour qu'elle la suce bien et lui redonne de la vigueur tout en lui enfonçant un doigt dans le cul. Elle est là, disponible, offerte. Pourquoi me priver ? Et elle doit payer sa pension.

Mais j'ai un peu mal à la bite, à force de l'avoir défoncée par tous les trous hier.

Elle ne perd rien pour attendre. On verra ce soir, ou demain.

⋆

Vers dix-huit heures je rentre du taf. Elle est à la maison. Je constate avec ravissement qu'elle n'a pas bougé de chez moi et, qui plus est, qu'elle s'est faite belle. Elle est bien coiffée, bien maquillée. Elle arbore une tenue plaisante (un pull coloré et une jupe en toile qui lui arrive au genou) et porte des chaussures d'été à talons, très jolies.

En même temps, elle a dû en profiter pour se prélasser, ne rien glander.

En effet, elle a regardé la télé, lu quelques revues, et s'est empiffrée : la réserve de mes meilleurs cookies a descendu sérieusement. Elle peut toujours parler sans arrêt de régime : il y a loin de la coupe aux lèvres ! *« Bon, elle a repris des forces ; elle a raison : elle va en avoir besoin ! »* je me dis.

Elle me confirme qu'elle n'a rien fait (j'avais deviné) mais que demain elle a des démarches administratives à faire, des gens qu'elle doit voir. Elle va partir pour la journée. Je me dis qu'elle va trouver quelqu'un chez qui se faire inviter pour déjeuner, cette pique-assiette.

Évidemment, elle n'a pas fait un brin de ménage, n'a rien préparé pour le dîner (même s'il y avait tout ce qu'il fallait dans le frigo), et même pas mis la table.

Je doute même qu'elle m'aide ce soir, mais je suis sans doute mauvaise langue.

Enfin, je suis de bonne humeur. Je ne me plains pas ; après tout, elle sait comment elle doit payer son séjour : elle a compris le deal et tient à en rester là. Ça lui convient, finalement. Elle n'a pas l'intention d'en faire plus. Donner son cul, ça doit lui aller : ce n'est pas trop fatiguant, et en plus elle y trouve son compte.

Elle ne m'a pas sauté au cou – faut pas rêver – mais elle m'a quand même accueilli en m'embrassant. Pas avec une bise sur la bouche, non, mais en me roulant carrément une pelle. On dirait que ça commence à lui plaire.

C'est agréable, même si ça me donne l'impression troublante qu'on est tous les deux en couple. Oui, bah ça, jamais ! Cinq jours à la tringler, c'est bien, mais c'est suffisant.

En fait, je suis crevé. Et il faut me mettre à faire le dîner. Pas question de compter sur son aide.

Je m'y mets, et commence à préparer le repas.

Je suis mauvaise langue : elle met la table, m'aide sans que je lui demande quoi que ce soit. Elle me raconte sa journée, je la trouve très volubile, presque enjouée. Bien entendu, elle ne me demande

pas comment s'est passée la mienne. Pas dans ses habitudes de s'enquérir des autres, ça le je sais. Mais elle est souriante, semble très en forme ; elle chantonne presque.

Je vais bientôt servir le repas. Elle est appuyée le dos contre la table, me regarde avec un air charmeur. Elle a son sourire énigmatique, des faux airs de Maria Pacôme (enfin, quand elle était jeune) ; j'ai l'impression qu'elle est en train de me faire son grand numéro de charme, de séductrice : elle sait qu'elle me plaît physiquement ; elle en joue, c'est sûr.

Je pose un saladier sur la table, tout près de l'endroit où elle se trouve. Elle m'agrippe au passage avec un geste langoureux, m'attrape le cou, m'attire à elle. Elle me roule à nouveau une pelle. Je la prends par la taille, automatiquement. Le patin s'éternise, elle se love contre moi, ondule, fait durer ; son baiser est vraiment passionné.

Ma main descend et lui palpe les fesses ; je la sens frissonner. Ma main arrive à passer sous la ceinture, et même sous le slip ; je lui pelote ses fesses nues, elle ne se plaint pas. Je retire ma main et remonte sa jupe tout en continuant à la galocher. Je plaque ma main sur son mont de Vénus bien renflé et je commence à le malaxer à travers le fin tissu : elle se met à gémir.

Mais elle est train d'y prendre goût, la garce !

Je me détache d'elle d'un coup en m'exclamant :

— Merde, ça va cramer !

Ce n'est pas qu'un prétexte, mais ça va vraiment arriver si je n'enlève pas mon poêlon du feu.

Je nous sers le plat ; elle s'assoit, ravie, me fait même des compliments. Mais je perçois dans son œil qui s'est allumé et un sourire inhabituel qu'elle a des idées derrière la tête.

Moi qui ai eu mon compte hier, je suis presque pris à mon propre piège.

Nous dînons lentement ; je prends mon temps pour faire suivre les plats. Je compte sur sa fatigue. Mais la salope n'est plus

franchement fatiguée : elle a pu se prélasser au lit toute la matinée. J'aurais mieux fait de la réveiller en me levant et de la sauter encore ensommeillée. Mais objectivement, je n'avais pas le temps, dommage. Maintenant c'est moi qui suis rincé.

Pour le dessert j'ai prévu des fraises à la chantilly. Je fais d'abord la chantilly en versant la crème liquide dans le robot.

Elle est restée assise à table. Quand je jette un coup d'œil derrière mon épaule, je vois qu'elle me regarde avec un air sensuel, presque lubrique. Merde, je n'aurais pas dû la regarder, elle a dû prendre ça pour une invite, ça l'a attirée. Elle se lève nonchalamment. Moi j'ai sorti les fraises, les lave et commence à les équeuter (pour l'heure, c'est moi qui ai l'impression d'être un peu équeuté...).

Elle est déjà derrière moi, se colle à moi avec la sensualité d'un reptile et me susurre :

— Tu veux que je t'aide... ?

— Non, non, dis-je de l'air le plus placide possible, ça va.

Je sens bien qu'une proposition d'aide de cette feignasse, ça sent forcément l'embrouille !

Elle passe ses mains de chaque côté de moi, me colle son ventre contre mes fesses, ainsi que ses nichons pulpeux qu'elle presse doucement contre mon dos.

Je sens son souffle ; son visage est tout près de mon cou.

— Elles sont bonnes ?

— Je ne sais pas, je ne les ai pas encore goûtées...

Du bout de ses doigts fins aux ongles soignés et vernis de frais, elle saisit délicatement une fraise encore entière, entrouvre ses lèvres, et très lentement, comme au ralenti, elle l'introduit dans sa petite bouche si bien dessinée comme si elle allait la sucer. Elle arrondit sa bouche au maximum – on dirait la photo d'une pub – et je vois ses beaux yeux gris-vert briller, à demi fermés, comme elle seule sait le faire. C'est un monstre de sensualité. Elle sait bien jouer d'autres rôles que celui de la parfaite conne immature...

La fraise disparaît totalement entre ses lèvres puis ressort, rentre à nouveau pour ressortir à moitié ; enfin elle mord dedans du bout de ses incisives et me met le fruit ainsi amputé sur les lèvres. Fatalement, je l'aspire.

Elle sait y faire avec moi. Je vois ses mâchoires bouger lentement. Elle écrase sur son palais le bout de fraise avec dans les yeux un air gourmand. J'en fais de même.

J'acquiesce du chef :

— Hum, est elle bonne...

— Oui, approuve-t-elle d'une voix feutrée, et si fraîche...

Évidemment, elle me donne sa bouche que je ne refuse pas ; elle est encore toute sucrée du fruit. Sa langue glisse contre la mienne ; je suce cet autre fruit frais et délicieux. Ses bras sont passés autour de mon cou ; je l'enlace de mon bras libre. On dirait qu'elle a repris goût aux activités sexuelles (avec un homme, du moins : je ne sais pas ce qu'elle a fait toute seule depuis des années) et que ça a réveillé sa libido.

Si ça continue, elle va finir par être insatiable !

Tout en la galochant, je me demande si elle a envie de manger ses fraises avec de la crème ; ma crème, je veux dire...

J'ai fini par lâcher mon couteau ; la moitié des fraises seulement sont coupées. Ma main droite va direct au petit renflement entre ses cuisses, puis trouve rapidement un passage entre son ventre et sa jupe, puis sous le slip où mes doigts glissent dans sa fente que je trouve déjà toute mouillée.

Deux de mes doigts jouent un ballet endiablé entre ses fines lèvres sexuelles, descendent jusqu'à l'orifice de sa conque, s'y engouffrent et commencent à la fouiller avec passion ; elle se met à geindre tandis que je lui suce la langue.

Je lâche sa bouche et ressors mes doigts : ils sont tout luisants de sa sève. Je prends une fraise encore intacte et l'enduis de cette liqueur translucide et brillante, puis la mets entière dans ma bouche. Je la savoure tout en regardant les yeux de Patricia qui commencent

à rouler d'excitation, comme affolés, et je lui dis en la fixant bien dans les yeux :

— Hum, moi, c'est comme ça que je les préfère !

Elle est comme pétrifiée, un sourire figé un peu stupide sur les lèvres, terriblement troublée. Étonnée comme si elle ne savait pas qu'on pouvait inventer des jeux sexuels.

Je ne me démonte pas et lui dis :

— Enlève ta culotte. Mais sans enlever ta jupe.

Elle hésite une seconde, mais semble pour une fois bien décidée à me suivre dans mon jeu.

Je la vois se contorsionner et descendre sa culotte sans relever sa jupe. La jolie culotte rose en dentelle – elle m'a gâté – tombe sur ses chevilles. Je lui ordonne :

— Donne-la-moi. Avec ta jambe. Sans t'aider de tes mains.

Elle sourit. Elle est encore souple : elle lève son genou, puis sa cuisse, amenant finalement son pied encore chaussé à hauteur de ma taille où, là, je daigne me saisir de son sous-vêtement. Je le regarde, le retourne, et constate avec un sourire satisfait qu'il a une petite tache de mouille. Je le porte à mes narines, renifle avec délectation les effluves sexuelles de Patricia.

— Hum... Tu sens la chienne en chaleur...

Je m'approche d'elle, la prends par la nuque et lui mets le tissu léger sous le nez.

— Sens.

Elle a un petit mouvement de recul, un peu écœurée.

— Ne prends pas cet air dégoûté, ma chérie ; je ne vais pas te demander de la lécher. Je ne vais pas t'obliger à goûter à ta cyprine...

Je pose la culotte sur la table et passe un bras autour de sa taille. Ma main descend vite fait sous la jupe puis remonte, palpant ses fesses nues tandis que l'autre a fait de même par devant, mes doigts retrouvant leur place, bien au chaud entre ses lèvres vulvaires. Tandis que je lui pelote ses belles fesses charnues, je glisse deux

doigts dans sa chatte et commence à lui astiquer le point G, d'abord lascivement, puis vigoureusement.

Ma bouche a repris sa bouche et je la gamelle avec fougue ; elle geint, pousse des petits cris étouffés puisque ma langue la bâillonne efficacement.

Je délaisse sa bouche pour lui dire :

— Reste là. Ne bouge pas.

Je vais au frigo où je prends une belle carotte.

Ma main gauche reprend sa place sous sa jupe et sur ses fesses ; de l'autre, je guide la carotte jusqu'à ce que je trouve l'entrée de sa conque et je commence à la lui enfiler, doucement, puis de plus en plus vite et de plus en plus loin. Je lui gode la chatte avec la racine ferme en la regardant dans les yeux, ses beaux yeux verts qui pâlissent ; j'embrasse ses joues, les bords de sa bouche, vicieusement.

Elle prend ma bouche ; je lui suçote les lèvres. Elle se met à haleter.

Ma main gauche ne reste pas inactive : elle s'insinue dans son sillon fessier, commence à lui caresser le petit cratère. De la main droite je lui baratte la chatte de plus en plus vite. Sa respiration est courte, saccadée. Quand mon majeur gauche force son petit orifice, elle se met à jouir violemment ; elle en tremble sur ses jambes. Mon doigt bien planté au fond de son trou du cul la maintient debout ; sa tête révulsée en arrière lui donne un air éperdu : on dirait qu'elle est partie.

Je finis par retirer mes doigts et la carotte ; elle reprend peu à peu ses esprits. Elle me regarde avec un sourire un peu béat, euphorique. Je la mate droit dans les yeux et je croque dans la carotte.

— Et... quoi de neuf, Docteur ?

Elle rit brièvement. Elle aussi connaît Bugs Bunny.

C'est bon pour ce soir. Je mange mes fraises et la laisse tranquille, espérant qu'elle a eu sa dose et qu'elle ne va pas me sauter dessus.

Manifestement, la fatigue chez elle se fait sentir juste après, et vu l'orgasme qu'elle a eu (et qui a dû la vider), elle a rapidement les yeux qui se ferment à moitié et va se coucher de bonne heure. Ça m'arrange. Je lui dis bonsoir et la laisse aller se coucher. Elle me demande juste de la réveiller demain matin quand je partirai bosser.

⋆

Le lendemain est le jeudi. Je me lève sans faire de bruit, déjeune, prends ma douche et m'habille. Lorsque je suis prêt à partir, je vais dans la chambre de Patricia.

Elle bouge, à demi ensommeillée (ou alors elle fait semblant).

— Je m'en vais. Il est huit heures moins le quart.

Il fait chaud, elle n'est couverte que du drap. Elle entrouvre les yeux, tend les bras et enlace mon cou, m'attire à elle. Je l'embrasse langoureusement. Ma main gauche s'est glissée sous le drap et caresse son corps nu, pelote doucement ses seins au volume agréable. Ses pointes se dressent immédiatement. Je descends sur son ventre, lentement, et j'empaume le mont de Vénus tout lisse. Quelle surprise ! Une bonne surprise qu'elle m'a faite : elle s'est rasée hier soir avant d'aller se coucher, la salope... Je le palpe goulûment, le presse, puis mes doigts descendent dans sa fourche (elle est tout humide de la nuit) et je les fais glisser deux ou trois fois de haut en bas. Déjà elle entrouvre les cuisses. Elle s'offre, chaude comme la braise.

Tout ça ne dure que quelques instants – le temps de la pelle que nous nous roulons – mais ce n'est pas l'envie de la sabrer comme ça, vite fait bien fait au réveil, qui me manque (quant à elle, n'en parlons pas...), mais je me détache d'elle à regret.

— Il faut que j'y aille ; je vais être en retard. À ce soir. Je t'ai laissé une clé sur la table de la cuisine pour refermer la porte, et ouvrir ce soir si tu rentres avant moi.

— À ce soir... me dit-elle en soupirant, avec un air sensuel.

⋆

Le soir, mon boulot m'oblige à rentrer plus tard que d'habitude. Il est près de dix-neuf heures quand je passe la porte de chez moi. Bien entendu, elle est déjà rentrée. Et, oh, surprise, elle a acheté des fleurs qu'elle a placées dans un vase. Il n'y a rien à fêter, pourtant...

Elle m'accueille avec un sourire encore plus large que d'habitude. Elle porte une fantastique robe d'été, légère et fleurie, dont le tissu flotte sur elle avec grâce. C'est une robe longue mais très décolletée, et je m'aperçois qu'elle est fendue sur le côté de la cuisse, d'une fente qui monte très haut. Elle a des souliers à boucles, très élégants, et avec de hauts talons comme je ne lui ai jamais vus aux pieds.

Elle se tient devant moi, m'attend, me barrant pour ainsi dire le passage, dans l'encadrement de la porte de la cuisine. Je m'avance vers elle ; elle me tend lentement les bras et m'enlace, m'offre sa bouche de façon gourmande.

J'apprécie toujours de sentir sa taille bien marquée, sa chaleur. Cela me rappelle avec émotion le jour où, pour rire, nous avions pris la pose, moi l'enlaçant par la taille, devant un ami de nos amis dont nous fêtions l'anniversaire. C'était un jour tiède d'automne, clair et beau, et j'ai longtemps regretté de ne jamais avoir pu voir cette photo.

Mes mains descendent vers sa croupe. Je presse doucement ses fesses par-dessus le tissu lisse et doux. Elle me roule une galoche d'enfer. J'ai vraiment l'impression qu'elle a été très longtemps sevrée de baisers, de ce genre de baiser profond et langoureux, qu'elle vient d'en retrouver le goût, et qu'elle n'a plus envie de s'en passer. Ça me fait un peu peur, en même temps...

Ce baiser s'éternise ; je pensais que ce serait un simple baiser de bonjour, un baiser de bienvenue, mais elle le fait durer, se love contre moi, presse ses seins pleins contre mon torse.

Du coup, puisqu'elle en veut, je laisse glisser ma main jusqu'à la fente de sa robe et s'y aventurer. Elle rencontre avec satisfaction la peau nue et douce du haut de sa cuisse ; je la caresse, remonte vers sa fesse. Et là, seconde surprise : elle n'a pas mis de culotte, elle est cul nu sous sa robe, la salope !

Ma main trouve avec plaisir et gourmandise le galbe ferme et souple de sa fesse ; je me mets à les palper l'une après l'autre. La réaction ne se fait pas attendre : elle frotte son bas-ventre contre le mien en un sensuel mouvement de reptation.

Je me rends compte que cette fille me fait vraiment de l'effet. Il faut dire qu'elle sait qu'elle me plaît, et en plus elle met le paquet, la garce ! Heureusement que ce n'est que physique, et que jamais je ne me mettrai en ménage avec cette meuf ; je prétexterais – ce qui est vrai – que je ne remplacerai jamais ma femme que j'ai aimée pendant plus de vingt ans et auprès de qui j'ai été tellement heureux.

Mes doigts glissent entre ses fesses et descendent vicieusement ; ils passent sur la rondelle où ils s'attardent un peu. Je résiste à l'envie de lui enfoncer mon doigt dans le cul ; pourtant, ça lui ferait les pieds et lui ferait comprendre qu'elle m'appartient, du moins pendant les trois jours où je l'héberge. De toute façon, elle a l'air de l'avoir bien compris et ne s'oppose plus à cette idée ; on dirait même que ça lui convient parfaitement, et que non seulement ça ne la dérange pas de se faire baiser matin et soir, mais qu'en plus c'est elle qui en redemande !

Mes doigts descendent plus bas, trouvent l'entrée de la corolle et s'y enfoncent doucement ; elle est déjà toute moite. Je me mets à bander comme un malade. Elle doit le sentir, tellement elle presse son bas-ventre contre moi. Ce qui doit expliquer que soudain elle lâche ma bouche, et ses mains descendant comme pour une caresse

sur mes épaules, ma poitrine, mon ventre. Elle se laisse tomber à genoux, et, avant que j'aie eu le temps de réagir, elle s'est déjà attaquée à ma braguette. Elle en extirpe ma queue fièrement dressée et dure – ce qu'elle semble apprécier vu comment elle la presse doucement entre ses jolis doigts – et la prend doucement dans sa bouche délicate et gourmande.

Elle commence à me sucer en me jetant des œillades par dessous. Je souris et lui caresse ses beaux cheveux. Elle a vite compris la technique, et je dois dire qu'elle s'y prend bien : elle suce méthodiquement et lentement, avec des mouvements d'avant en arrière, s'attardant bien sur le gland... Putain, elle me fait décoller cette salope ! Et on dirait qu'elle aime ça, maintenant.

J'interromps sa caresse buccale et, la prenant sous les bras, je la fais remonter. Sans un mot, je lui attrape doucement mais fermement la nuque et l'invite ainsi à se positionner debout contre la table de la salle à manger.

Elle sourit ; elle a compris. Elle s'appuie sur ses mains et écarte légèrement les jambes.

Mes mains, passant par les fentes de sa robe, remontent en caressant ses cuisses douces et pleines ; puis, me saisissant de la robe, je la remonte d'un seul coup jusque sur ses reins, dévoilant sa croupe blanche, mettant à nu ses deux belles fesses épanouies. Je noue comme je peux la robe par devant son ventre, au risque de la froisser et d'en faire un chiffon (mais je m'en fous). De la paume, je lui fais encore écarter les cuisses et je guide mon vit dressé entre ses cuisses, où je trouve l'entrée de sa chatte. Sans autre forme de procès, je l'enfile d'un seul coup et m'enfonce jusqu'à être en butée tout au fond d'elle. Elle pousse un gémissement de contentement qui ressemble à un petit cri bestial.

Je positionne mes deux mains sur sa taille bien marquée, l'enserrant, lui faisant bien sentir mon emprise, et je commence à la saillir à un rythme soutenu. Je la besogne à grands coups de reins, et tout de suite elle se met à pousser des cris, des râles de joie ;

elle accueille chaque coup de bite avec un cri enthousiaste. Elle m'excite ! Je me mets à la baiser sans relâche, vigoureusement. Je la défonce.

Elle baise comme une reine, donne des coups de bassin en arrière, et très vite se met à jouir bruyamment, comme une hystérique. Les fenêtres sont ouvertes à cause de la chaleur, mais tant pis pour les passants s'il y en a !

Vraiment, elle y prend goût à la baise. Comme quoi il n'y a pas d'âge, il n'est jamais trop tard. Elle a l'air de l'apprécier cette levrette. Je sens dans son ventre les vibrations et les ondulations du plaisir. Elle s'affaisse à moitié sur ses bras, ses jambes flageolent, mais je continue à la sabrer à grands coups de pine. J'y vais de bon cœur ; je ne lui fais pas de cadeau (enfin, façon de parler... parce que ses orgasmes ont l'air de se succéder, de la ravager). Elle se met à hurler.

Mon plaisir à moi ne montant pas (j'ai acquis en quelques jours une endurance hors norme, et elle n'a fait que me vider les couilles durant ces trois jours), je lui donne le coup de grâce – quelques coups de reins bien appuyés, bien puissants – puis la libère.

Je pars me nettoyer la queue et lui lance, sans transition :

— Bon, on mange ? J'ai faim.

Quand je ressors de la salle de bain, elle a repris ses esprits, sa robe rabattue et en place, et elle sort du frigo les hors-d'œuvre.

Avant de m'asseoir je l'embrasse brièvement sur la bouche. Nous nous mettons à parler de sa journée, puis des modalités de son départ du lendemain. Nous convenons qu'elle va partir en même temps que moi et que je vais la déposer à la gare, quitte à faire un petit détour.

Je la trouve beaucoup plus gaie et plus positive que lorsqu'elle est arrivée ; je me dis que ce dont aurait besoin pour soigner son pessimisme habituel, voire sa sinistrose, ce sont des orgasmes réguliers et des coups de pine fréquents.

Mais pour ma part, ça ne pourra être qu'occasionnel, et pas trop souvent. De toute façon, elle vit à l'étranger, et quelque part, ça m'arrange bien.

À peine le dîner terminé, je vois sur son visage une grande fatigue : elle a du mal à lutter, ses yeux se ferment. Je la connais bien : je sais que ça n'est pas feint. Entre la fatigue de la journée, moi qui lui ai pilonné la chatte et ses orgasmes en salves tout à l'heure, je crois qu'elle est bien vidée.

Je la laisse aller se coucher ; je ne lui demande rien. Je vais débarrasser et remettre en ordre la cuisine.

Il a été convenu que je la réveillerais demain matin vers 6 h 30 pour qu'elle ait le temps de ranger ses affaires et de faire sa valise.

⋆

Le lendemain matin je me réveille tout seul peu après 6 heures. Il fait déjà assez chaud, et la lumière de ce début d'été emplit la pièce. Patricia, dans la chambre à côté, dort encore comme un bébé.

Je me suis réveillé avec la gaule, et j'ai envie ; alors je vais la faire bénéficier de mon état physiologique pour la réveiller en douceur, histoire de lui faire mes adieux en y mettant les formes ! Je me lève, à poil, et marche jusqu'à l'entrée de sa chambre. Nous avons dormi avec nos portes ouvertes et je peux la contempler : elle dort, à poil elle aussi ; elle a rejeté le drap loin d'elle. Je contemple un instant son corps si blanc, un peu replet mais sans plus, ses beaux seins étalés et appétissants ; elle a un visage d'ange, elle est jolie même quand elle dort. Elle n'a pas mis de réveil, préférant que je me charge de la réveiller ; être le gardien de son sommeil, c'est touchant.

Je m'assois très doucement à côté d'elle ; elle bouge un peu, soupire. Je lui caresse doucement le flanc ; elle entrouvre les yeux, ébauche un sourire, se met sur le côté face à moi. Je m'allonge à côté d'elle, tout contre son corps chaud. Les yeux à demi-fermés,

elle me tend les bras et m'enlace. Je me mets à la caresser. Ma bouche fond sur la sienne qui s'ouvre, et ma langue l'investit.

Ma queue raide se frotte contre son ventre, je lui caresse les fesses ; elle commence à onduler du bassin dans une danse sensuelle. J'embrasse ses lèvres, je tète sa langue, puis ma bouche glisse sur son menton, son cou. Elle écarte les cuisses, s'ouvre à moi, tout naturellement, sans faire de manières.

Ma langue descend sur ses seins. Je prends ses mamelons dans ma bouche et les suçote l'un après l'autre ; ça lui fait l'effet d'une décharge électrique : elle se pâme, ses fraises durcissent immédiatement sous mes lèvres. Je les agace entre mes dents ; elle gémit. Je pétris ses belles pêches de mes doigts.

Ma langue continue sa descente, lentement, inexorablement, passe sur son ventre moelleux. Je caresse ses belles cuisses pleines ; elles s'ouvrent. Je lèche le pourtour de sa vulve odorante tandis que ses mains caressent mes cheveux. Elle s'abandonne à la promesse d'une caresse encore inédite de ma part. Quand ma langue se fraie un passage entre ses fines lèvres roses, elle se met à geindre et laisse échapper force soupirs.

Je lui relève les cuisses, offrant à ma bouche la fente émouvante de sa conque ainsi que le petit œillet plus sombre juste en dessous, et je me mets à la lécher avec avidité en de lents mouvements ascendants et appuyés, répétés. Elle pousse des petits cris. Je lui mordille ses jolis pétales tout luisants de sève, les suçote, prends entre mes lèvres le tout petit bourgeon ; elle devient quasiment hystérique. Apparemment, elle n'a pas eu l'habitude d'un tel traitement, ou alors cela fait bien longtemps.

Ma langue descend jusqu'au petit cratère qu'elle se met à flécher avec adresse ; elle semble apprécier la caresse dont la sensation lui semble moins aiguë, plus supportable. Je vais de l'un à l'autre, joue avec ses nerfs à vif. Ses muqueuses satinées sont douces sous mon organe ; je la sens sur le point d'exploser. Mon muscle buccal en pointe tente de forcer son petit trou ; je le sens bien tonique. Elle

ne se plaint pas de cette caresse, se laisse faire, écarte encore plus ses cuisses. Je vois ses mains se crisper sur les draps. Sa respiration est saccadée, haletante.

À peine je relève la tête qu'elle se redresse à demi pour m'attraper par les bras en suppliant :

— Viens, viens ! Prends-moi !

Je ne résiste pas et ne lui refuse pas ce service : je monte vers elle ; elle m'enlace. Je la regarde droit dans les yeux, ses beaux yeux verts qui ont comme un éclat amoureux. Ma bite dressée se pose sur sa vulve. Je sens qu'elle commence à onduler du bassin, me réclame. Ma queue trouve toute seule son chemin, comme si on se connaissait depuis des lustres. Je glisse doucement en elle ; son fourreau m'absorbe et m'enserre. Je sens déjà des spasmes de plaisir dans le bas de son ventre qui vient au-devant de moi. Elle se balance d'arrière en avant comme une hystérique, me contemplant, la bouche entrouverte ; je sens son souffle, elle m'appelle de tous ses sens. Elle me murmure, d'une voix éteinte, mais d'une voix de folle :

— Viens, baise-moi, prends-moi, prends-moi fort...

Lentement d'abord, puis en accélérant, je lui balance mes coups de reins. Je sens que je bute bien tout au fond d'elle, ce qui lui arrache des râles puissants à chaque fois.

Son orgasme monte très vite : je l'entends, je le vois et je le sens.

Mes mains ont saisi le bas de ses reins que presse rythmiquement contre moi à chaque coup de boutoir. Elle n'arrête pas de jouir : on dirait une vanne qui s'est ouverte, et le flot ne semble pas près de se tarir.

Elle m'excite aussi, et j'ai la queue à vif ; mon plaisir monte mais j'en veux plus. Sa chatte est tellement trempée, tellement assouplie par trois jours de baise intense que je ne la sens plus m'enserrer. Alors, soudain, m'interrompant et m'éloignant d'elle, je lui dis :

— Mets-toi à quatre pattes.

Un peu surprise, un peu décontenancée parce que j'interromps cette partie de plaisir, elle semble comme sortir d'un sommeil ou d'un état second ; mais sous la promesse de continuer cette partie avec d'autres plaisirs, elle se redresse sur le coude et se retourne.

— Présente-moi bien ton cul. Cambre-toi bien, donne-moi bien ta croupe !

Elle creuse ses reins, m'offrant le spectacle d'une chienne excitée et de son cul blanc, de ses deux belles lunes épanouies ; en dessous, sa vulve bien ouverte bave un peu. Ni une ni deux, je lui écarte les fesses et me mets à lui bouffer la rosette comme un affamé. Je la lèche, la ventouse ; la pièce s'emplit de bruits de succion obscènes.

Puis je pose mon vit dur et arqué dans son sillon où je commence à me branler lentement ; je l'enduis ainsi de toutes nos sécrétions luisantes. Si elle n'a pas encore compris qu'elle va y passer, que je vais l'enculer sans vergogne, c'est qu'elle est encore plus conne que je ne le pensais ! Mais je sais qu'elle est moins stupide qu'elle n'y paraît, et qu'elle sait bien faire la conne quand ça l'arrange.

Mais juste avant de passer à l'action, histoire de bien marquer cet instant solennel, je lui annonce :

— Je vais t'enculer, ma chérie. Je ne voudrais pas te laisser partir avant de t'avoir à nouveau enculée.

Elle a comme un mouvement de crainte ; je la sens qui se crispe un peu, ses fesses durcissent comme si elle voulait se préparer à l'assaut.

— Détends-toi, ma belle. Tu te l'es déjà prise. Et puis t'es bien excitée, bien mouillée : ça va passer comme une lettre à la poste. Tu vas apprécier...

Et joignant le geste à la parole, m'étant redressé et accroupi au-dessus de son majestueux fessier, je pose mon gland bien rond sur la petite cupule qui n'attend que moi, et je commence à appuyer. Elle pousse des petits cris, je sens qu'elle se crispe. Je n'insiste pas. Je lui enfile deux doigts dans la chatte et je me mets à fouiller

vigoureusement. Ses cris se transforment en courts gémissements de plaisir. Je ressors mes doigts bien gluants et je me mets à lui enduire sa petite rondelle en des petits mouvements circulaires ; elle se détend, un peu rassurée.

Je rentre le bout de mon majeur : ça glisse tout seul.

— Hummm, tu es encore serrée, ma chérie ; on dirait un cul de jeune fille. J'aurais dû te pratiquer par là tous les jours. Mais fais-moi confiance, tu vas bien t'ouvrir.

Je la fouille, je la fouaille. Mon doigt tourne bien en elle ; je sens que ses muscles s'assouplissent. J'y rentre l'index dans la foulée et me mets à l'élargir ; elle ne proteste pas, elle a l'air d'apprécier. Dès que je réussis à obtenir une ouverture plus souple et que son petit trou ressemble à une petite bouche arrondie, je ne le laisse pas se resserrer : aussitôt je présente mon gland qui s'enfonce en elle. Dès que ma pine est rentrée de quelques centimètres, elle se met à pousser des râles peu convaincus.

Je l'attrape fermement par les hanches. Mes mains se refermant sur ses poignées d'amour, je me mets à la besogner lentement d'abord, mais fermement. Je lui enfonce ma queue sur toute sa longueur, et les va-et-vient se terminent à chaque coup quand mon pubis arrive en butée contre son cul. Je la sens bien : elle est bien serrée, et je sens ses boyaux brûlants. Ses râles saccadés augmentent en intensité, mais elle a tendance à avancer en glissant sur les draps. Je me retire alors et la tire en arrière jusqu'à ce qu'elle glisse au bord du lit et se retrouve à genoux sur la carpette, à plat-ventre sur le matelas.

Ses cuisses sont désormais coincées contre la barre du sommier, son cul est bien offert comme un autel prêt à être sacrifié. Je me place au-dessus d'elle comme si j'allais faire des pompes et lui ordonne de s'écarter les fesses avec les mains. Elle chicane d'abord un peu, se fait prier ; j'insiste, je la houspille un peu, lui dis que de toute façon elle doit y passer et que je vais lui en mettre plein le cul.

Elle finit par m'obéir, et lentement, avec indolence elle place ses petites mains et entrouvre à peine ses fesses.

— Tu mets vraiment de la mauvaise volonté, ma chérie...

Et sur ces mots, pour lui montrer qu'il ne faut pas me chercher, je prends ma pine tendue, la place où se trouve son petit trou froncé que je me charge de déplisser, et je lui enfonce d'un seul coup et sans douceur ma grosse pine dans le cul ! Elle émet comme un cri de protestation mais encaisse la pénétration, se prenant ma queue jusqu'à la garde.

Le petit conduit est encore bien humidifié, et je me mets à lui défoncer le cul à grands coups de reins. M'appuyant sur les mains, je la pilonne ; elle s'en prend plein son trou de balle ! Elle gueule maintenant, mais ses cris rythmés ressemblent à ceux d'une salope en chaleur qui se fait bourrer le cul avec comme un soulagement.

Je passe mes mains sous sa poitrine et attrape ses seins que je malaxe comme un malade ; je suis excité comme un dément. Son cul étroit me fait un effet dingue, et je lui murmure des saloperies dans le cou. Je vois son visage crispé sous l'effet du plaisir.

Le mien monte vite, très vite cette fois, emporté par l'énergie que je consacre à lui travailler le fion. Et c'est en lui assénant deux grosses claques (une sur chaque fesse) bien sonores que je me mets à rugir, lui envoyant tout mon foutre qui part en plusieurs jets qui brûlent ma queue en feu tout au fond de son rectum.

J'arrive à articuler :

— Tiens, ma chérie, v'là ton lavement gratuit ! Un souvenir de moi.

Heureusement, elle aura encore le temps d'aller aux toilettes avant de partir.

Je lui caresse le dos, l'embrasse un peu dans le cou, lui murmurant « Hum, tu es bonne, ma chérie... » puis je me lève et pars prendre ma douche.

Pendant ce temps elle fera de même dans la sienne.

Vingt minutes plus tard je finis de préparer la table du petit déjeuner. Un bol de café au lait l'attend avec les croissants que j'ai réchauffés. Toute souriante, déjà habillée, elle vient s'asseoir. Elle s'installe et commence à déjeuner de bon appétit. Je m'assois à la table et l'accompagne.

Étonnamment, c'est elle qui rompt le silence, me demandant malicieusement :

— C'est bon ? Tu penses que j'ai payé ma pension ?

— Oui, ça va ; j'en ai eu pour ton gîte et ton couvert.

— Et moi pour les « câlins » aussi, ajoute-t-elle.

— Tu y as trouvé ton compte, finalement ?

Un silence. Elle mâche son croissant sans me regarder, puis :

— Oui, c'était plutôt bien.

— Tu as apprécié, finalement ? Tu ne regrettes pas, tu en es sûre ?

— Non, je ne regrette pas, répond-elle en hochant la tête avec son léger sourire ; c'est encore moi qui y gagne ! ajoute-t-elle malicieusement.

— T'inquiète pas, lui dis-je sur un ton un peu vicieux, j'ai bien pris mon pied.

— Je le sais, répond-elle, sûre et satisfaite d'elle-même. Je pourrai revenir la prochaine fois, alors ? ajoute-t-elle une seconde après.

— Ça, on verra. Ça dépendra. Si je n'ai pas de monde à la maison. Tu n'es pas la seule que j'héberge de temps en temps, ou qui vient passer un week-end avec moi de temps à autre...

— Ça alors... Quel homme à femmes tu es ! Je n'aurais pas cru, répond-elle sans grande conviction.

— Ce n'est même pas moi qui vais les chercher. Les femelles – enfin, certaines – sont attirées par le veuvage, on dirait. Enfin, appelle toujours, on verra bien.

— Oui.

Je me dis que, profiteuse comme elle est, elle ne manquera pas de me rappeler, sûre de se faire héberger et nourrir quelques jours ici, et en plus de se faire baiser et de prendre son pied quotidiennement, ce qui ne doit pas lui arriver très souvent, apparemment. J'espère qu'elle ne viendra pas exprès, même si elle n'a pas une vraie nécessité de revenir en France ; de toute façon, je ne lui dirai OK que si je le peux vraiment.

Évidemment, il ne faut pas que je compte sur une invitation de sa part : ce n'est pas dans ses habitudes de rendre la pareille. Ou alors il faudrait que je fasse comme elle, que j'y aille au culot, lui téléphone et lui annonce mon arrivée ; mais ce n'est pas mon genre. Et c'est elle qui se manifestera bien avant.

⋆

Deux mois se sont passés depuis qu'elle est venue chez moi, et ça n'a pas loupé : elle vient d'appeler. Elle était tout enjouée, presque survoltée, et par moments, charmeuse.

Elle débarque dans dix jours.

Faut que je commence à prendre des vitamines...

La femme de l'aéroport

Cela faisait déjà trois ans que j'étais veuf.

Question vie sexuelle, je ne chômais pas. J'étais plutôt en forme, toujours prêt (ou presque), entretenu par le rythme des ébats qu'arrivaient à me faire tenir mes amies, bien qu'un peu fatigué à force.

Au niveau sentimental, ce n'était pas terrible. Mais de toute façon je ne cherchais à pas à me remettre en couple. Je ne me sentais plus trop seul. Parfois oui, mais bon, ça ne durait pas, question d'organisation, de boulot et de vie sociale.

Il m'était arrivé de partir en week-end et en vacances avec une collègue pour qui j'avais des sentiments (et une fois avec une autre), mais ça ne s'était pas super bien passé. Quelques jours, ça suffisait ; il valait mieux que ça ne dure pas plus longtemps : après, ça partait en vrille. Elle savait qu'elle n'était pas la seule, mais je ne lui rendais pas de comptes : je ne voulais pas de fil à la patte. Du partage, de l'amour, mais pas de prise de tête. Pour ce qui est partir en vacances avec elle, tintin, je ne voulais pas. Un week-end de deux jours, c'était un max.

Alors forcément, à force de vouloir la paix, de faire mon difficile, il fallait que j'accepte de partir en vacances seul. Une semaine, ça allait. Il fallait que je choisisse bien mes vacances. Plutôt prendre un circuit rando avec un petit groupe ; ça pouvait être sympa : on pouvait faire de belles rencontres, des gens intéressants. Bien entendu, on pouvait aussi tomber sur des cons et se faire chier

durant toute une semaine ; un huis clos avec des bobos emmerdants, ça peut vite me faire regretter de ne pas être parti une semaine avec ma belle copine, avoir partagé avec elle ma chambre et mon lit, et avoir baisé tous les jours.

Mais de temps en temps j'avais besoin de me reposer, de recharger mes accus. Un peu de plage, un peu de fitness au club, quelques délires durant des jeux à la con, quelques bons verres, de la lecture autour de la piscine.

Et puis je me faisais encore draguer par des femmes de soixante balais, c'est dire. Même si je matais celles, inaccessibles, qui étaient en couple. Comme cette jolie petite blonde, tiens.

Dommage qu'elle n'ait aucun regard pour moi et qu'elle soit toujours main dans la main avec son vieux croûton de mari. Vieux mais amoureux. C'était bien, quand même ; j'étais attendri.

Là, je suis en train de vous parler de la petite semaine que je m'étais octroyée en Crète. À rien foutre. Mais je me reposais. Tellement crevé que je m'endormais parfois au bord de la piscine. Que j'allais faire la sieste souvent dans ma chambre. Il me manquait juste ma femme à mon réveil – ou mon amie que je n'avais pas emmenée – pour une sieste crapuleuse. On ne peut pas tout avoir.

La semaine s'était écoulée. Je n'avais pas fait grand-chose. Deux balades sur des îles grecques. Un peu de photo.

Il avait fait si beau, chaud, lumineux... Ce que ça fait du bien un ciel tout le temps bleu alors qu'en région parisienne le temps était pourri depuis deux mois, gris, de la pluie tout le temps.

J'étais un privilégié.

J'étais dans la salle d'embarquement de l'aéroport. C'est toujours marrant, ces retours. On retrouve des visages connus. Connus parce qu'on les a juste vus quelques minutes, au maximum deux ou trois heures dans l'avion à l'aller. On ne les a pas vus pendant une semaine parce que s'ils ont pris le même avion, ont débarqué dans le même aéroport, ils sont montés dans un autre autocar qui

les a amenés dans un autre village-club à quelques dizaines de kilomètres du sien.

On les retrouve tout bronzés. Ils ont fait autre chose, vécu autre chose. Mais finalement pas grand-chose de différent : ils ont eu une chambre comme moi, ont fait les mêmes quelques excursions à la con pour touristes passifs et un peu gogos, ont fait trempette dans la même mer, se sont écorché les pieds sur les mêmes cailloux, se sont posés tous les jours autour d'une piscine assez semblable à la mienne. Et les revoilà. Contents de rentrer chez eux, quand même.

Il y a les mêmes jeunes couples avec leur bébé qui va brailler pendant tout le vol. Le même trio de jeunes mecs remuants qui vont se vanter de leurs exploits, peut-être même raconter avec force détails les meufs « qu'ils se sont tirées en soirée ». Et tiens, il y a cette femme au visage en lame de couteau qui discute avec deux jeunes filles.

Elle était assise à l'aller dans la rangée derrière moi, de l'autre côté du couloir, si bien que chaque fois que je me retournais pour regarder machinalement dans la direction du bébé qui beuglait, je croisais son regard. Elle avait des mimiques vaguement dégoûtées. Au début, je croyais qu'elle me faisait des signes, me montrant qu'elle était écœurée et lassée d'entendre ces pleurs ; après, j'ai fini par comprendre que ça devait être une sorte de tic. Son visage avait comme un masque blasé et un peu snob.

Difficile de lui donner un âge. Au moins soixante ans. Mais pas beaucoup plus. De longs cheveux blonds en une coupe soignée, un peu années quatre-vingts. Grande, mince, élancée, assez classe finalement. Je ne me serais pas vu draguer cette vieille peau, pas mal, mais un peu seizième. Enfin, c'était du moins son apparence.

Au moins, celle-là, je la laissais indifférent, je pense. Elle ne m'a pas abordé. J'étais en vacances et on me foutait la paix. Je n'allais pas me plaindre.

La salle d'embarquement était assez réduite par rapport au nombre de passagers qui devaient remplir cet Airbus A330. Du

moins les gens, comme d'habitude – comme s'ils avaient peur de ne pas pouvoir monter dans l'avion – ne s'éloignaient pas. Crainte de ne pas voir ni entendre quand l'embarquement commencerait ? En tout cas, ils se massaient sur les sièges près de la banque d'embarquement, si bien qu'il n'y avait pas assez de places assises.

Ma blonde au visage en lame de couteau discute avec les deux filles. Elles, sont assises. Je ne vais quand même pas lui proposer mon siège ; je serais vraiment galant ou je voudrais la draguer, je le ferais. Mais bon. Non. Et puis, à ce genre de femme qui s'entretient, proposer de lui laisser ma place pourrait paraître insultant, ou en tout cas un peu goujat car ça ferait remarquer à tout le monde qu'elle est une vieille femme alors qu'elle fait tout pour le faire oublier.

Donc, je ne bouge pas. Je lis, et surveille mon entourage du coin de l'œil.

À côté de moi il y a comme une tablette de métal étroite qui n'est pas un siège, et à côté – de l'autre côté – les filles. Et soudain, pour continuer à discuter, la blonde vient s'asseoir sur la tablette. Elle est si proche de moi qu'elle s'excuse (la fameuse distance sociale est un peu amputée), mais non sans humour :

— Désolée, Monsieur ; ne croyez pas que je veuille m'asseoir sur vos genoux...

— Non, non, réponds-je très digne, il n'y a pas de problème.

Mais je ne résiste pas à l'envie d'ajouter, taquin, et un rien provocateur :

— Mais si c'est ce que vous vouliez, ne vous en faites pas, je ne dirai rien.

Elle sourit. Je l'ai mal jugée : elle n'est ni snob, ni coincée. Bien élevée, c'est sûr. Et d'un bon niveau social. Une bourgeoise retraitée. Si ça se trouve, une ancienne cadre sup'. J'avoue que ça m'excite. Désormais, je ne la regarde plus de la même façon.

Elle est habillée simplement : une robe classique, un peu courte, et des collants opaques (sans doute des collants de contention, pour

le voyage). Qu'est-ce qui me prend de mater et désirer les femmes minces, maintenant ?

On appelle les voyageurs pour commencer l'embarquement. Tout de suite les gens se lèvent comme s'ils avaient peur de ne pas avoir de place, comme si on risquait de leur donner un strapontin ou qu'on les laisserait debout. Moi, ça me fait toujours marrer.

Je continue de lire tranquillement mon journal, attendant que presque tout le monde se soit engouffré dans les couloirs menant à la passerelle. Quand il n'y a plus qu'une petite dizaine de personnes dans la file, je me lève. Ma voisine vient de faire de même. Je me trouve près d'elle dans la file. Nous passons l'enregistrement des cartes d'embarquement et nous nous trouvons quand même dans une file immobile. Ça bouchonne devant, comme d'habitude.

Elle affiche toujours son air blasé, me regarde un peu en coin. Je lui souris ; elle me rend mon sourire. Nous nous mettons à deviser sur l'anxiété et l'empressement des gens, ce qui nous amuse autant l'un que l'autre.

Elle me dit tout à coup :

— Avec un peu chance vous serez assis à côté de moi...

Je lui réponds du tac au tac :

— Oui, je sais : vous préféreriez être sur mes genoux, mais je crois que ce n'est pas prévu par la compagnie. Et bon, même si ça ne serait pas désagréable, au bout de trois heures on finirait par avoir des crampes. À moins que vous voyagiez en *business class* ? Ah zut, c'est vrai qu'il n'y en n'a pas dans ces compagnies charter, surtout sur des moyen-courriers.

Loin d'être choquée, elle rigole, amusée par mes propos :

— Ce n'est pas que je sois grosse, mais rapidement vous demanderiez grâce !

— Allez savoir... dis-je malicieusement.

Là, elle a un petit sourire en coin qui en dit long : loin d'être choquée, on dirait que je viens d'allumer un petit feu en elle. Elle ne me regarde plus, mais conserve son petit sourire. Est-elle vaguement

flattée ? Cela a-t-il réveillé en elle une envie lointaine ? Elle voit bien que je ne la drague pas ouvertement, mais nourrit-elle l'espoir de quelque chose, la vague promesse que je ne la lâcherais pas ?

La file finit par avancer. Elle franchit la porte de l'avion juste avant moi. Nous avançons toujours très lentement et difficilement à cause des gens qui n'en finissent pas de s'installer, de placer leur bagage de cabine dans les coffres, bloquant la progression.

Arrivés devant la rangée n° 17 elle dit :

— Ah, je suis là.

Je réponds alors :

— Désolé, alors. Moi je suis à la rangée 24. Nous ne serons pas côte à côte.

Elle sourit :

— Vous serez tranquille, alors : personne sur vos genoux.

— Ça, je ne sais pas encore...

— En tout cas, ça ne sera pas moi.

— Dommage... lui dis-je plus bas, près de son cou, en posant furtivement ma main sur son épaule.

Je ne sais pas, mais j'ai l'impression que ce contact inattendu l'a fait frissonner.

Étant seul, je me retrouve avec un couple, et suis à la place au bord du couloir.

L'avion décolle bientôt. D'où je suis, je ne peux plus voir ma vieille blonde. Je lis, puis finis par tomber dans une espèce de torpeur contre laquelle je ne peux pas lutter. Néanmoins, je ne m'endors pas.

Tandis que je ne cherche pas à penser à elle, je me rends compte que le souvenir de nos échanges de tout à l'heure vient me hanter. Des idées me viennent. Des questions. Est-elle chaude sous son apparence digne ? Veut-elle un rencart ? Était-ce une innocente plaisanterie ou bien ne serait-elle pas contre une partie de bête à deux dos avec moi ?

Je ne sais pas si c'est le fait de cette drôle de somnolence, des vibrations de l'avion ou du séjour écoulé durant lequel j'ai fait le plein de soleil sans faire l'amour durant une semaine qui est train de me monter au cerveau, mais spontanément je me mets à bander très fort. J'ai une gaule énorme qui n'est pas décidée à s'en aller maintenant.

Je finis par ouvrir les yeux, avec un petit sourire béat – du moins satisfait – de ma réaction physiologique. Juste au moment où j'aperçois... qui ? Devinez. « Ma » blonde qui remonte l'allée (probablement pour aller aux toilettes). Elle me voit sourire, doit penser que ça s'adresse à elle, intentionnellement. Elle me gratifie d'un grand sourire, me touche l'épaule, et sans vraiment s'arrêter me dit, l'air entendu :

— Ça va, vous êtes bien installé ?

Évidemment, le temps que je trouve une réponse spirituelle, elle a déjà dépassé mon siège.

Alors ni une ni deux, je n'ai pas le temps de réfléchir à ce que je fais : je me lève aussi, nonchalamment, puis me dirige vers les toilettes. Avec un peu de chance il y aura la queue et on pourra toujours discuter là-bas, dans cet espace réduit entre couloir et cagibi du personnel de cabine.

Bingo : il y a déjà une personne qui attend que le cabinet soit libre.

La blonde me voit arriver et me lance un sourire complice. Je hausse les épaules et les sourcils, l'air de dire « Eh oui, tout le monde s'y retrouve. »

Elle me dit :

— Un seul de disponible.

— Ah oui, c'est la misère.

— Non : c'est ça, les compagnies charter.

— Mais vous voyez, vous aviez tort : je n'ai personne sur mes genoux.

— Mais j'espère bien ! dit-elle d'un air rieur et faussement jaloux.

— Je vous le promets. Ils n'en sont pas encore là. Pas plus que de faire rentrer deux personnes en même temps dans les toilettes pour faire gagner du temps.

— Ça, c'est à chacun de voir...

Je souris, amusé par une boutade un peu provocatrice de plus dans sa bouche. Décidément, elle m'étonne, m'intrigue, et m'intéresse.

Le pire, c'est que j'ai toujours la gaule, et ses taquineries ne font rien pour me refroidir.

Elle a de la classe, avec ses longs cheveux qui lui tombent sur le haut du dos et son corps élancé. Elle est presque plus grande que moi.

Je suis tout près d'elle ; nos corps, dans ce couloir exigu, sont à quelques centimètres l'un de l'autre. Je sens son eau de toilette légère ; j'ai envie d'aller la respirer dans son cou.

La porte s'ouvre, et nous devons reculer tous les deux jusque dans le réduit du fond de l'avion pour laisser sortir la femme. Elle retient la porte, semble hésiter un moment tout en me regardant au lieu de s'y engouffrer. En une fraction de seconde je réagis, prenant son regard comme un appel. Alors je me colle presque à elle, posant ma main sur sa taille, et je lui demande à voix basse :

— Vous voulez que je rentre avec vous ?

Elle ne répond pas, mais elle a un regard trouble et ne fait pas le geste d'entrer et de refermer la porte derrière elle. Alors je me colle à elle, la pousse, et c'est moi qui referme la porte derrière moi. Avec peine. Je ne sais pas si vous connaissez les toilettes des avions, mais pour y tenir à deux il faut que les deux personnes restent debout et collées l'une à l'autre.

C'est évidemment ce qui arrive : elle est devant moi (elle ne pourrait de toute façon pas se retourner), et moi je me colle contre

elle. Mes deux mains sont sur sa taille. Je me serre contre son corps et elle ne peut que sentir ma gaule contre son fessier.

Mes mains montent lentement vers sa poitrine et se referment sur ses seins. Je me mets à les presser et elle pose ses mains sur les miennes pour m'encourager à continuer. Ma bouche est dans son cou ; je le parcours de son oreille à la naissance de son épaule. Je prends le lobe de son oreille entre mes lèvres, le suçote ; elle tend son corps comme un arc et se met à onduler du bassin tandis que je donne des coups de reins lents et ascendants, comme des mouvements de reptation, comme si je montais à l'assaut de son grand corps.

Je masse ses seins avec délectation (elle doit avoir un soutien-gorge fin et souple, pas un truc à coques ni à baleines, et je sens ses pointes durcir à travers les deux couches de tissu). Elle passe une main derrière elle pour saisir ma nuque et me caresse les cheveux. Une de mes mains descend sur son ventre, arrive à son bas-ventre, trouve le mont de Vénus proéminent, le saisit à pleine pogne, le presse avec envie.

On ne va pas pouvoir rester là-dedans éternellement. Je me dis qu'il va y avoir la queue quand on va sortir. D'habitude, ce genre de situation me stresserait énormément et me donnerait envie de sortir rapidement ; mais c'est moi qui l'ai voulue, moi qui ai poussé cette vieille poupée blonde dans les chiottes et qui suis en train de la mettre dans tous ses états, de la peloter, de la palper partout, de l'exciter... Et je ne débande pas. Tant mieux, il faut en profiter.

Alors que je me mets à penser à la suite des évènements, à ce que je vais faire, ma grande dame très digne commence à remonter sa robe à deux mains, sa robe au tissu fluide qui glisse sans trop de difficultés.

Alors, je décide de l'aider, d'activer les choses : j'achève de retrousser cette robe et la lui fixe sur les reins, puis j'attrape son collant et sa culotte à deux mains et les descends d'un geste

brusque. Elle a de belles fesses ! Un fessier majestueux, avec deux hémisphères un peu mous et oblongs, mais bien bandants.

Je baisse mon froc, sors ma queue. Je lèche mes doigts et vais à la rencontre de sa fente. Je caresse sa vulve entrouverte ; mes doigts glissent entre ses lèvres, les humidifient, puis je prends ma queue raide et la dirige tant bien que mal vers l'orée de sa chatte. L'exercice est difficile et périlleux, mais la belle dame blonde m'aide : elle se cambre, recule son bassin, cherche à venir à la rencontre de mon vit, et je finis par arriver à l'enfiler. Je la pénètre doucement mais elle pousse son cul en arrière et s'empale jusqu'à la garde avec un râle de bonheur.

Je la saisis par les hanches et je me mets à la besogner à un rythme rapidement croissant. Elle a posé ses mains sur la paroi d'en face et pousse des cris rauques cadencés à chaque coup de pine. Je bute violemment tout au fond d'elle à chaque ruade, et mes couilles claquent contre ses cuisses serrées, entravées par sa culotte baissée.

Notre baise en levrette ne dure pas plus d'une minute et demie. Elle pousse des cris de plus en plus puissants (je suis un peu inquiet, mais le vrombissement de l'avion ne doit pas permettre d'entendre grand-chose à l'extérieur) qui finissent par faire avoir raison de moi en faisant monter mon plaisir : je pars et lui envoie de grands jets de foutre dans la chatte ; à entendre ses cris désespérés, je suis certain qu'elle jouit elle aussi. Je reste collé à elle quelques secondes. Elle s'est redressée. J'embrasse tendrement son cou, ses joues, l'angle de sa mâchoire anguleuse. Elle tourne la tête, me donne sa bouche ; je lui roule une pelle magistrale.

Nos deux bouches ont du mal à se décoller. J'aime ces moments-là, comme si les partenaires se remerciaient, sans avoir besoin de se parler, du plaisir donné l'un à l'autre. Là, je ne me dis pas encore que je viens de baiser une inconnue, une femme d'âge vénérable (mais qui m'excitait), et sans capote.

Je reprends mes esprits, elle aussi apparemment. Nous réalisons que nous venons de baiser dans les toilettes d'un avion, à quelques mètres des passagers. Rudement gonflé ! Et on dit que c'est les jeunes qui sont sans gêne... Je remonte slip et futal. J'ouvre la porte tandis qu'elle finit de se rajuster également, à la vitesse de l'éclair. Je sors, devant reculer pour laisser sortir ma complice.

Il n'y a qu'une personne qui attend, une femme entre deux âges. Je ne vous dis pas sa tête en nous voyant sortir des chiottes ! Ma blonde, échevelée et très rouge, part d'un pas décidé dans le couloir pour regagner son siège. Moi, j'essaie de mettre un masque d'indifférence, mais difficile de rester impassible en tombant moins de deux mètres plus loin sur l'hôtesse éberluée, indignée, qui me fusille du regard.

Le pire dans tout ça, c'est que nous n'avons même pas pissé. Il me faudra y aller avant l'atterrissage.

Je me rassois, essayant de recouvrer mes esprits. Je me calme. Tant et si bien qu'à peine une demi-heure après je m'endors.

Qu'est-ce qu'il va se passer ensuite ? Nous allons atterrir, débarquer, et si ça se trouve, une fois dans la foule je ne reverrai pas ma dame blonde. Cette idée me dérange. Si je ne devais plus la revoir, plus la baiser, ça ne me perturberait pas. Je ne suis pas tombé amoureux d'elle, et j'ai plein d'amantes. Trop, même. Mais pour qui me prendrait-elle ? Je ne suis pas un goujat. J'essaie plutôt d'être un gentleman : je tiens à mon image.

Alors, avant que nous amorcions la descente et qu'on nous demande d'attacher nos ceintures, je prends un bout de papier, y inscris mon prénom et mon numéro de portable. Je me lève et marche jusqu'à sa rangée. Quand j'arrive à elle, je me penche, pose ma main sur son poignet, et sans dire un mot je pose le papier sur sa tablette. Elle lit, me sourit ; son sourire éclaire vraiment son visage. Comme une promesse.

Voilà, j'ai fait ce qu'il fallait. Elle m'appellera si elle en a envie, si elle a envie que nous développions plus avant et dans un cadre

plus confortable la « conversation » que nous avons eue dans les toilettes ; elle n'aura qu'à composer mon numéro.

Comme je l'avais deviné, à la descente de l'avion je suis happé par le flot des autres passagers. Il y a foule près des tapis bagage. Je cherche le mien ; autour de moi, aucune tête connue.

Je rentre chez moi, fatigué de m'être levé si tôt.

⋆

Je souris chaque fois que je pense à cette baise improvisée dans les toilettes de l'avion avec cette sexagénaire. Quand même, quel culot ! Et elle ne s'est pas dégonflée. Respect. Les femmes ont bien changé : elles n'ont plus de complexes, elles ne font plus de chichis arrivées à un certain âge.

⋆

Trois jours après mon retour, alors que je viens de reprendre le boulot, vers dix-neuf heures je reçois un appel d'un numéro inconnu :

— Bonsoir. Vous vous souvenez de moi ? Nous nous sommes rencontrés à l'aéroport de M. et nous avons discuté dans l'avion... « aux toilettes » ajoute-t-elle avec de la malice dans la voix.

— Oui, en effet, je m'en souviens très bien. Nous avons passé un bien agréable moment... très convivial.

Elle éclate de rire.

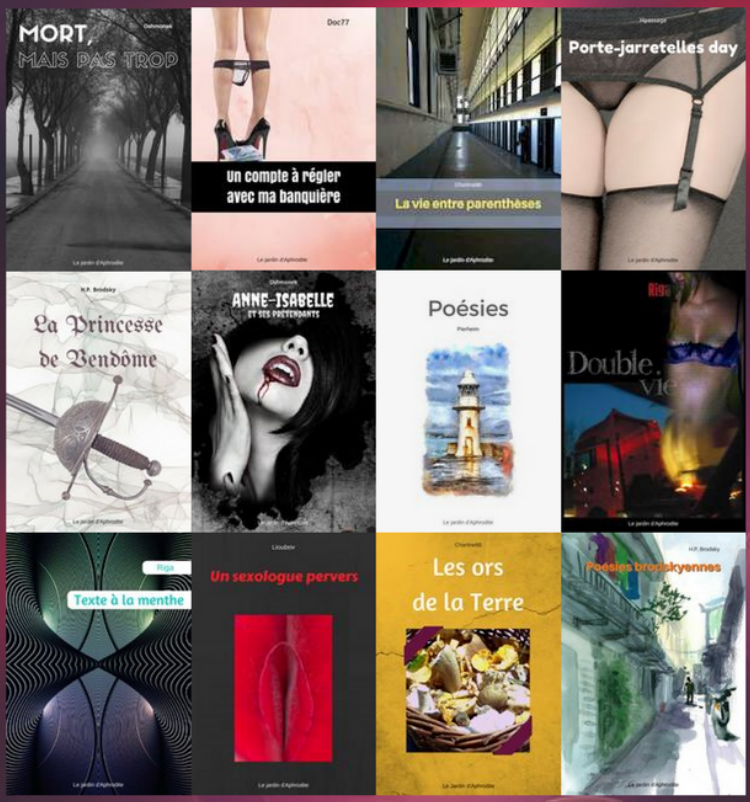
J'apprends ainsi qu'elle s'appelle Chantal, et qu'elle habite Enghien.

J'apprendrai par la suite qu'elle a 67 ans (même si elle en fait cinq de moins) et qu'elle est divorcée. Mais aussi, quelle est affamée ! Elle a dû être sevrée trop longtemps.

Car elle aime le sexe, vous pouvez me croire !

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

https://www.le-jardin-aphrodite.fr



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite